

François Sodter

sous la direction de

Terres et jachère dans le Bwamu de Bondoukuy

Tensions entre tradition, migration et modernité

Deux enquêtes sur les chefs d'exploitation 1999-2001

avec la collaboration de

Yézouma Coulibaly, Bernard Lacombe,

Sylvestre Ouédraogo, Gabriel Sangli et Saratta Traoré



15 Octobre 2003
IRD, Centre de Ouagadougou
01 BP 182 – Ouagadougou 01
Burkina Faso

L'origine des chefs de terre de Dampan et Moukouna :

(version recueillie avec Yézuma Coulibaly par Bernard Lacombe en janvier 2001.)

Deux frères cultivaient ensemble, et l'aîné devint lépreux. Le cadet voulut en profiter pour acquérir plus de terres en séparant celles qu'il cultivait avec son frère. Alors il lui dit : « Demain, que chacun parte au chant du coq pour aller chez l'autre, là où nous nous rencontrerons sera la limite des terres de nos descendants. L'aîné comprit le piège mais accepta le défi. Le lendemain, au premier chant du coq, le lépreux prit son bâton d'infirme et marcha vers la maison de son aîné. Il peinait mais il marchait. Son cadet, en entendant le chant du coq, ne daigna pas se lever ! Sa femme le secoua, mais il lui répondit que son infirme de frère ne pouvait aller très loin, alors il pouvait bien encore dormir ! Le coq chanta trois fois et à la troisième enfin, le cadet se leva. Sortant de sa maison il vit son frère devant sa porte, assis sur sa petite houe, son bâton à la main. Alors, il le supplia : « Écarte-toi un peu, tu es presque dans ma chambre... » L'aîné se leva péniblement et retourna sur ses pas. « Encore », supplia le cadet, et trois fois il répéta sa supplique. Mais l'aîné, lassé et épuisé, répondit : « Non, tu as perdu, je resterai ici. Par la Terre et par l'Herbe, dit-il en frappant le sol, que je meurs ici si j'ai enfreint le défi que toi-même as lancé ! » Et tout le monde sait qu'il n'y a pas plus grand serment que de jurer par l'herbe et la terre pour un Bwaba. Et l'aîné continua, lançant sur le sol son bâton de lépreux : « Hadadé ! », c'est-à-dire : “ceci est notre limite”. Et le bâton se fit eau, puis rivière, c'est la rivière Hadadé qui sépare aujourd'hui les terres de Moukouna et de Dampan et que nul chef de terre de l'une ou l'autre chefferie ne peut franchir sous peine de mourir, frappé par les génies tutélaires de la brousse et de l'herbe.

Introduction

Dans le cadre du programme *Jachère en Afrique Tropicale*, un certain nombre d'études ont été engagées par les sciences sociales sur la région de Bondoukuy. Ces études ont été présentées dans :

Bernard Lacombe, Frédéric O.K. Palé, François Sodter et Saratta Traoré
Études sur la jachère dans le Sud-Ouest du Burkina Faso
*contributions des sciences sociales à la définition
des relations sociétés rurales avec les jachères*
Centre IRD Institut de recherche pour le développement
Ouagadougou, Juin 2002
21x29.7 ; 231 pages

Certes, les études de sciences sociales ne se sont pas limitées à cette équipe à laquelle ont participé selon des périodes, variables selon les personnes :

Yézouma R. Coulibaly, agent d'agriculture, IRD-INERA
Catherine Fourgeau, anthropologue, Université de Bordeaux
Roméo M. Kaboré, étudiant en économie, Université de Ouagadougou
Bernard Lacombe, anthropologue, IRD
Saïbou Nignan, botaniste IRD
Jean-Noël S. Ouédraogo, enseignant
Passari Y. Oulla, cartographe IRD
Frédéric K. Palé, géographe, Université de Ouagadougou
Gabriel Sangli, démographe UERD
François Sodter, démographe IRD
Brahima Traoré, étudiant en géographie, Université de Ouagadougou
Saratta Traoré, sociologue, IRD

En effet, Stéphane Dugast, anthropologue IRD, et Isabelle Nianogo, juriste, IRD-Université de Paris 1, Sigrun Helmfrid IRD-Université de Stockholm et Philippe Lemoine IRD-Université de Paris 1, travaillaient également dans ce programme *Jachère en Afrique Tropicale*.

D'autres tentatives ont été réalisées en sciences sociales, dans une conception qui les fait confondre avec un journalisme qui ne respecterait pas les règles de cette profession ; le manque de compétences qui y a été démontré nous permet de ne pas les citer. En effet, elles prouvent plus ce que disait Montaigne dans l'Apologie :

On couche volontiers le sens des écrits d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi.

ESSAIS, II, XII : 448 (éd. Villey)

qu'elles ne relèvent des sciences sociales. Celles-ci, utilisant un vocabulaire et une langue naturelle, légitiment les intrusions intempestives de spécialistes de sciences naturelles ou physiques qui s'y frottent sans avoir acquis les connaissances et techniques et la rigueur qui doivent unir les observations et leur analyse, toutes choses sans lesquelles elles ne sont qu'un bavardage de café et commentaires de lieux communs et préjugés.

Parallèlement à un travail anthropologique mené par Bernard Lacombe et Saratta Traoré et une enquête quantitative en cours d'exploitation actuellement sur les hommes et femmes paysannes Bwaba et Mossi de Bondoukuy et les Mossi de Kaya (dont sont en grande partie originaires les Mossi de Bondoukuy), François Sodter engageait une enquête sur les lieux-dits de Bondoukuy avec la collaboration de Yézouma R. Coulibaly. Cette enquête devait en fait servir de pré-enquête d'informations pour le montage d'une investigation quantitative sur le rapport terre/population suivant les idées exprimées par Ester Boserup (1970). On comprend donc qu'elle n'ait pas été exploitée en son temps. Les responsabilités de son auteur n'ont pas permis la seconde étape ; cependant, l'information a paru à tous suffisamment importante pour que nous nous prêtions main-forte et engagions en collaboration cette exploitation pluridisciplinaire : en effet, seule la réunion de compétences différentes en disciplines différentes (démographie, analyse de données, anthropologie et sociologie) permettait d'utiliser cette information comme un corpus. C'est ainsi que Bernard Lacombe, Saratta Traoré et Gabriel Sangli se sont coordonnés avec François Sodter pour aboutir à ce compte-rendu des enquêtes réalisées sur les chefs d'exploitation de Bondoukuy.

Deux enquêtes successives

Une première enquête a été réalisée, dite socio-démographique, à partir d'un questionnaire établi par l'équipe ; une seconde enquête sur une série de 16 questions simples a ensuite été réalisée qui a permis de remplir une série de *Cahiers*, dits *Cahiers Yézouma*. L'analyse de la première enquête fournit la première partie de ce rapport ; l'analyse des *Cahiers Yézouma*, la seconde. Pour celle-ci, nous avons procédé à une analyse de l'information en la chiffrant par items dichotomiques (information présente ou pas, et si présente : réponse positive ou négative). Naturellement, ce type d'analyse pose le problème que des traits n'apparaissent que par contre-coup dans l'information et non pas directement, mais dans ce cas, nous avons toujours privilégié l'apparition de l'occurrence ; et que les « non » sont très peu fréquents, puisque les sujets n'ont aucune raison de répondre à des questions qu'ils ne se posent pas. Naturellement, les *Cahiers*

Yézouma ont subi une analyse de contenu pour ce chiffrage, laquelle est réinjectée naturellement dans les discussions qui suivront. Les auteurs ne se limitent naturellement pas à la seule explicitation de l'information mais s'appuie également sur tout el corpus de connaissances accumulé par plusieurs années de fréquentation des paysans de Bondoukuy.

Les collaborateurs du présent document sont¹ :

Yézouma Raphaël Coulibaly, *enquêteur & agent d'agriculture, IRD, Centre de Bobo-Dioulasso (1999-2001 & 2003)*

Catherine Fourgeau, *anthropologue, Université de Bordeaux (1999)*

Bernard Lacombe, *anthropologue & démographe, IRD, Centre de Ouagadougou (1999, 2001 & 2003)*

Gabriel Sangli, *géographe & démographe Unité d'enseignement & de recherche, UERD-FLASH, Université de Ouagadougou (1999, 2001 & 2003)*

Sylvestre Ouédraogo, *assistant en économie, UFR de Sciences économiques, Université de Ouagadougou (2003)*

Saratta Traoré, *sociologue, IRD, Centre de Ouagadougou (2003)*

Plan suivi :

Chapitre initial : synthèse & résumé

Première partie : analyse de l'enquête socio-démographique

Seconde partie : analyse quantitative et qualitative des *Cahiers Yézouma*

Annexes : description des fichiers

Précision :

Le programme SPSS utilisé est celui de l' UFR de Sciences économiques de l'Université de Ouagadougou.

¹ Nous suivons l'habitude internationale pour citer les personnes de citer « prénoms puis nom » ; au Burkina, l'habitude est de citer d'abord le nom, ensuite les prénoms.

Chapitre initial :

Résumé & synthèse

La terre bwamu et ses déchirements :

tensions interethniques

et

contradictions entre tradition et modernité

Coulibaly Namité, chef de terre de Bondoukuy

Problématique

L'agriculture sur brûlis n'est rien moins que sophistiquée : elle est hautement productive et techniquement fort élaborée. Elle réclame de ceux qui la pratiquent de grandes connaissances de la nature et de l'environnement, mais elle est grande consommatrice d'espaces vierges, c'est-à-dire qui se sont refaits une santé au point de

pouvoir être considérés comme disposant d'une végétation d'équilibre dite *climax*, même si nous savons le concept plus théorique qu'applicable tel quel.

Entre le champ laissé à l'abandon et la réinstallation totale de la végétation originelle, se situe un laps de temps de reconstitution du milieu dit « jachère », qui était le point focal des recherches du programme *Jachère en Afrique Tropicale* dirigé par Roger Pontanier, responsable de l'US 017 de l'IRD ex-ORSTOM.

La situation actuelle dans la plupart des pays dont l'agriculture est fondée sur cette technique tient à ce que la pression de la population par croît naturel (l'Afrique venant à un régime démographique de type mondial et ayant perdu ses caractéristiques « traditionnelles » telles qu'on les enregistrerait encore il y a 30-40 ans) et par migrations inter & intra-régionales ne peut pas être absorbée par la croissance urbaine, celle-ci n'étant pas soutenue par un développement industriel. Dans les campagnes naît donc un mouvement de surpeuplement relatif, non pas absolu : c'est un surpeuplement dû aux techniques utilisées fondées sur l'agriculture sur brûlis.

Les agronomes élaborent en face de ce processus des techniques de protection des sols, des champs (clôtures) etc., toutes techniques qui répondent à un besoin théorique mais pas forcément vécu par les populations agraires, lesquelles de leur côté élaborent des techniques empiriques pour répondre aux problèmes qu'elles vivent de raréfaction des terres (l'espace est fini, au sens logique du terme, et les pratiques de labour animal le rétrécissent encore plus), de leur affaiblissement à sa régénération et de l'appauvrissement des terres cultivées ; ces techniques ressemblent à certaines propositions des agronomes, du moins des bons, sans en avoir l'efficacité malheureusement, puisqu'elles ne sont pas testées et que leur amélioration est lente (par exemple, les cultivateurs veulent trouver des plantes de couverture des sols et de clôtures, mais ils ne savent lesquelles en fonction de la contrainte du bétail « qui bouffe tout »).

Par ailleurs, les sociétés qui pratiquent l'agriculture sont des sociétés lignagères, liées par un lien mystique à la terre, et sont dans des États aux frontières poreuses, coupant des territoires de sociétés traditionnelles peu aptes à les accepter de par leur fonctionnement interne.

Le résultat de ces situations est que certaines zones servent de déversoir à des zones en surpeuplement relatif, trop exploitées, subissant la pression urbaine ou soumises à des conflits régionaux : des tensions sociales naissent, que par une « habitude » qui n'est que la forme abâtardie de la tradition, on traduit en termes ethniques².

² Jean-Pierre Chauveau & Koffi Samuel Bobo, La situation de guerre dans l'arène villageoise, un exemple du Sud-Ouest ivoirien, in *Politique africaine*, n° spécial La Côte d'Ivoire en guerre, dynamiques du dedans, dynamiques du dehors, 89-2003 (Karthala, éd.) : 12-32

La présente étude porte sur une région du Sud-Ouest du Burkina, à cent kilomètres au nord de Bobo-Dioulasso, en plein pays bwamu, le pays des Bwaba donc, qui a subi un choc de la colonisation agricole de ces trente dernières années par une arrivée massive de colons, Mossi en majorité. Cette région avait subi dans les années 1914-15 le choc de la répression lors de la fameuse révolte des Bwaba contre le colonisateur français, alors qu'il sortait à peine d'une confrontation également sanglante avec la montée des royaumes peul, comme celui du Boobola (Y. Diallo, 1997). La violence du choc social qu'a connu le Bwamu durant ces événements sanglants de la première guerre mondiale, a provoqué un effondrement démographique, lequel a créé un vide relatif face à la pression démographique des Mossi entassés à quelques cent-deux cent kilomètres sur leur plateau.

Le pays bwamu est situé à la frontière entre la savane humide et la savane sèche ; il dispose, ou disposait, de forêts touffues, appelées improprement brousse, sauf sur les plateaux latéritiques ; c'est la zone des néré, karité, et autres fruitiers « naturels » que le paysannat se contente de protéger et d'épargner.

Le corpus d'information et son exploitation

A partir de deux enquêtes, l'une par questionnaire d'une page, classique pour ses méthodes d'exploitation (près de 300 chefs de concessions) ; l'autre par interviews libres à partir de six questions posées à près de 450 chefs de concessions qui a produit un corpus de textes, dit *Cahiers Yézouma*, du nom de l'enquêteur qui les a remplis, que nous avons analysés en posant aux textes un certain nombre de questions sur les points qu'ils abordaient en prenant en dichotomique oui/non, les réponses qu'ils pouvaient donner ; en fait, il s'est avéré que les réponses négatives étaient en fréquence négligeables puisque comme dans toute interview libre, les sujets ne traitent que les points qui les intéressent et ne répondent qu'aux questions qui les touchent personnellement. Donc l'analyse s'est limitée à traiter les questions positives vs les autres, négatives et inexistantes.

Nous pensions effectuer une analyse en composantes principales pour exploiter cette information, mais nous n'avons pas nos programmes au Burkina et donc nous avons procédé d'une autre manière : pas à pas, nous avons synthétisé les paquets de variables cohérentes (au besoin une même variable intervenait dans deux variables de synthèse du niveau supérieur). Nous allons prendre deux exemples différents :

Variable intensification du travail agricole, dite BOSERUP :

Toutes les références des interviewés sur leurs pratiques de lutte contre l'érosion et l'appauvrissement des terres, nous les avons regroupées par agglutinations successives jusqu'à construire cette variable BOSERUP, laissant de côté l'usage de « l'engrais des blancs », l'engrais chimique, et la pratique de la jachère, qui n'est pas une méthode active

de lutte contre l'appauvrissement. Il y a un manque : la pratique des feux qui n'a pratiquement jamais été citée et n'a pas été collectée donc dans le chiffrage.

Variable interdits de la terre, dite TABOU

Toutes les références aux interdits de la terre (dont les deux centraux sont le meurtre et la copulation en brousse, fût-ce entre conjoints légaux) ont été successivement regroupées pour aboutir à cette variable, en excluant les « interdits positifs » : du type « aimez-vous les uns les autres ».

L'intérêt de cette pratique est de pouvoir donner un sens à ces variables composites : connaissance et respect de la tradition, connaissance et respect des logeurs (les Bwaba) par leurs logés (les immigrants), la connaissance du milieu naturel, les raisons de la migration, la disponibilité des terres, etc. Ces variables sont donc utilisées comme traceurs d'une réalité que nous n'appréhendons qu'indirectement. Mais l'exploitation va se révéler d'une grande richesse et la méthode va révéler sa pertinence. Ce qui, au départ, nous permettait de débroussailler l'information, nous la révèle, tout en montrant les limites.

En effet, si nous n'avions utilisé cette méthode, nous aurions dû recourir à un travail de type historique, traitant l'information des *Cahiers* comme un dossier d'archives, ce qui reste possible à faire, avec des compétences d'historien, ce qui n'est pas notre cas. Disons que ce corpus n'a pas encore dit son dernier mot par notre analyse, mais il faut d'autres hypothèses que les nôtres pour ce faire. Enfin, une fois de plus se révèle exact cet adage des techniciens en enquête et exploitation : ce n'est que le travail est terminé qu'on sait comment il aurait fallu l'engager. Mais ces regrets ne sont pas les nôtres, car nous savons cette spirale infinie du projet, de sa réalisation, de l'imperfection intrinsèque des données, des regrets que l'on corrige dans un nouveau projet et... la vis est sans fin et voilà pourquoi votre fille est muette...

Une terre bwamu

La terre de Bondoukuy est au cœur du pays bwamu, c'est donc une terre entièrement dépendante du droit traditionnel bwamu, ceci implique :

D'une part une cascade de propriété entre le chef de terre, doyen du clan des chefs de terre, qui est possesseur éminent de la terre au nom de son clan, à Bondoukuy, c'est celui des Coulibaly, qui se dit venir d'une zone vers le Mali actuel, et le cultivateur sur sa parcelle.

Tout demandeur de terre est obligé de passer par la « famille régnante » pour obtenir des terres de culture. S'il est Bwaba de Bondoukuy, cette terre, même s'il cesse de la cultiver, appartiendra à ses descendants, à moins que des nécessités obligent le chef de

terre à la reprendre. S'il n'est pas de Bondoukuy, sitôt que la terre retourne en jachère, elle peut lui être ôtée : il est censé l'avoir abandonnée, sauf s'il devient membre à part entière de la communauté de la cité bwaba de Bondoukuy. On doit dire cité ou ville et non village car le pays bwaba était organisée en confédérations de cités (ces cités n'ayant pas forcément des territoires contigus). S'il est de la famille des chefs, ou lié étroitement à elle, le cultivateur n'est soumis à aucune charge : il n'a pas à donner le panier de grain à chaque « retournement d'année » : en effet, il cotise alors au sein du clan, ce qui est d'ailleurs plus coûteux que le panier annuel réclamé aux autres, mais cela signe son rapport éminent à la terre.

Si ce demandeur de terre est Peul, il n'y a aucun problème car les Peul font partie de la coutume de Bondoukuy, on leur attribue une aura qu'ils auraient obtenu de Pwébéré le Puissant, encore que cette histoire paraisse plus être un mythe malgré son ancrage historique, qu'un récit historique (Lacombe, 2003). De toute façon les Peul sont assez peu intéressés par la terre et cela ne pose pas de problème.

S'il est d'une autre ethnie d'agriculteurs, Mossi, Dafing, Samo, alors on lui demande trois poulets : l'un qui sera sacrifié pour savoir s'il a le « cœur pur », l'autre pour les génies de la terre, le dernier pour les ancêtres de la terre. Ensuite, on lui désigne un lopin sur lesquels ses droits ne valent que pour la durée de la culture et qui retombe dans le pot commun du clan dominant sitôt que cette terre retourne en jachère et qu'il en demande une autre. Ce lopin est délimité par des arbres, mais il est expressément interdit de l'enclorre, d'en marquer les limites, car franchir les limites tue le contrevenant, même s'il les ignore : c'est donc alors avoir mauvais cœur, ou même cœur coir et donc être lié au monde de la sorcellerie. Y est assortie une obligation de respecter certains arbres car ils doivent durer sur la terre : karité et d'autres ; les néré sont un cas à part dans toute la sous-région aux informations que nous avons, y compris chez les Mossi : le propriétaire (par son représentant) s'en réserve les fruits et leur récolte ne peut se faire qu'à son ordre express et dont il possèdera une partie la récolte faite, ou dont il cèdera une partie de la récolte au logé.

Comment appeler cette personne du représentant ? Le chef de terre en a plusieurs, tous chefs des lignages du clan. Elle représente le chef de terre, lequel, vieux par définition car doyen de tous, ne se déplace pas et d'ailleurs n'a pas le droit de se déplacer, de sortir de sa ville, et encore, n'a-t-il pas le droit d'aller partout dans « sa » ville).

Un cas spécial se passe pour les Mossi qui, chassés selon leurs propos du vieux pays par la faim, sont venus en groupes : le premier d'entre eux a obtenu un large espace de terre impropre à la culture selon les critères des Bwaba : sol gravillonnaire ou de bas-fond, ou une terre-tampon entre terres de clan : le cas est nié par les Bwaba, mais le cas

est patent que certaines terres n'appartenaient à personne en appartenant à plusieurs chefferies de terre : après conciliation, les chefs concurrents se répartissent les droits en accordant la colonisation agricole. Le premier arrivé est considéré par le clan possesseur comme responsable de la zone : charge à lui de collecter les paniers de grain (un kansi par parcelle accordée) auprès de ses compères. Ces derniers ont le sentiment de ne pas donner, car ils donnent à l'intérieur de leur communauté, mais leur communauté donne au chef de terre. La propriété de ces terres mono ethniques soigneusement délimitées, est en droit aussi précaire que les autres, en fait, plus assurée car la masse des colons leur donne une authenticité et le long contrat de présence ne permet pas de les considérer comme des étrangers.

Cette relation du « kansi » annuel de sorgho, entre migrants et logeurs n'est pas une relation commerciale, même si certains tentent d'en arriver là : en effet, nous voyons de nombreux cas où les logeurs remettent leurs hôtes de toute obligation quand la récolte a été mauvaise. Cette cotisation, de l'avis général, permet au chef de terre et à ses assistants de se nourrir, de nourrir les pauvres et les déshérités et les vieux et vieilles qui n'ont plus ni la force de cultiver, ni de dépendants pour prendre soin d'eux. Mais cependant elle n'est pas forcément bien vécue, ainsi qu'il apparaît dans la première enquête citée où le flou de la relation à la terre n'est pas sans laisser quelques traces d'amertume chez certains, avec des revendications à la terre plus sévères et externes à la tradition du Bwamu de Bondoukuy.

Les contraintes agricoles

L'extension de cultures de rente, comme le coton (mais les Mossi en pratiquent d'autres), l'extension de la culture attelée, consommatrice d'espaces larges, l'émergence de nouveaux besoins (école, biens modernes...) et aussi, on ne peut le cacher, la montée de l'alcoolisme (même s'il paraît moins fort que chez certains Bobo), grand consommateur de grain pour la bière de mil, le dolo, rétrécissent l'espace. Les terres ne peuvent plus rester de longues périodes en repos : des rotations jachère/cultures de moins de dix ans deviennent la règle quand on comptait jusque dans les années soixante dernières qu'un délai raisonnable était qu'un homme cultivât les terres de son grand-père, ou mieux de son arrière-grand-père.

L'extension du troupeau bovin local, nécessaire à la culture attelée, la baisse des grandes migrations des troupeaux peul, les ravages de ces mêmes troupeaux peul dont la marche en ligne, leur terrain de parcours étant restreint, creuse et ravine le sol, l'introduction de l'engrais chimique qui perturbe tout le régime naturel et, enfin la perte sensible de la diversité biologique végétale (la régénération naturelle exigeant la présence

de gros herbivores qui assuraient la dissémination des graines et la régénération des couvertures végétales permettant à terme celle des sols)... tout cela sature le système et rend impossible que perdure l'agriculture sur brûlis. Face à cette situation, nous avons deux comportements différents : les Bwaba, qui disposent encore de jachère, ne sont pas très inventifs en améliorations techniques de régénération des sols par rapport aux Mossi qui, conformément à l'hypothèse d'Ester Boserup, ont importé au pays bwaba des techniques qu'ils pratiquaient dans le vieux pays sur leurs terres épuisées.

La taille actuel du troupeau est une surcharge pour le milieu naturel : surpâturage et surexploitation des arbres fourragers : les *Acacias albida* diminuent en nombre dangereusement. Le *S. giganteus* a disparu, l'*A. gayanus* devient résiduel... sans parler des autres arbres fourragers.

Mais le troupeau peut se révéler aujourd'hui un problème croissant : en limiter les déplacements va être une obligation. Il ne faut pas trop rêver, déjà leur taille est restreinte : qui a connu l'Afrique des années 50-60 passées ne peut que le constater. Mais comment réaliser cela sans porter atteinte aux sociétés locales, et sans brimer différenciellement les populations peut ?

Les contraintes sociales 1 : les immigrés

La terre paraissait illimitée aux Bwaba, ils n'ont pas vu venir les temps nouveaux. Souffrant d'une grande faiblesse démographique, attribuée par le colonisateur aux mœurs soi-disant légères des dames, comportement qui inclut aussi les messieurs, mais qui semble pouvoir raisonnablement être attribuée au choc de la répression de 1916 (révolte bwaba) ils ont accueilli les étrangers avec bonté, à ce que disent les migrants et il n'y a pas de raison de ne pas les croire sincères : tous insistent sur l'humanité intrinsèque de la culture bwamu et la chaleur de l'accueil reçu des Bwaba (Y. Diallo, 1997).

Mais ils sont aujourd'hui en ce qui concerne Bondoukuy, dépassés démographiquement : minoritaires au nombre des chefs de concession, leur population est encore plus restreinte compte tenu de la démographie différentielle, car les Mossi et autres ont de plus grandes familles, restées plus unies, qui sont plus riches aussi, ce qui se remarque par les investissements en matériel agricole et bicyclettes.

Cette minorité numérique est compensée par le fait qu'une partie de la population immigrée partage encore les valeurs de la société d'accueil et qu'ils sont donc idéologiquement majoritaires, pour combien de temps ? là est la vraie question.

Maintenant, il leur apparaît que ces immigrants ne respectent plus la règle du jeu : en effet, à côté des vieux peuplements mossi, apparaît une immigration au goutte-à-goutte de migrants mossi, venus comme crève-la-faim, qui a des comportements prédateurs par

rapport au milieu naturel et pratique une agriculture minière. La pratique de « faux-champs », cultures qui sont plus des affirmations de la propriété que des cultures pour produire du grain, s'étend, tant chez les autochtones que chez les migrants, les premiers ayant appris l'usage de cette « technique » de faux-jeton de leurs logés.

Contraintes sociales 2 : les relations entre sexes

La jachère était diversement exploitée selon les sexes : aux hommes la culture, la défriche, les gros arbres à matériaux (de construction, de fabrication...), aux femmes le bois de chauffe, l'exploitation des fruits et des feuilles, ainsi qu'aux enfants (Fourgeau, 1999, 2001).

La plupart de besoins de l'artisanat était produite par les brousses et jachères (gluant pour bière de mil, matériaux pour cordages, vannerie, artisanat du bois...) Et les animaux domestiques trouvaient dans les arbres fourragers de quoi assurer une soudure de saison sèche : la venue des grands troupeaux peut qui ponctionnait cette réserve, enrichissait aussi la terre par la fumure animale.

L'exploitation de la jachère était fortement différenciée entre les sexes. Une de nos hypothèses de départ, en fin 1999 après notre premier travail, avait été d'ailleurs de poser l'hypothèse que les « curiosités » des relations entre sexes, tant à la campagne qu'en ville, provenaient de cette exploitation différentielle : aux hommes le grain, aux femmes la sauce, laquelle était exclusivement tirée, il y a quelques années encore que de la seule jachère-brousse.

Il est intéressant de noter que cette contrainte des relations avec les femmes n'apparaît nulle part dans les cahiers. On doit noter aussi que les Mossi des hameaux mixtes ou pluriel ethniquement ne se gênent pas pour accéder aux femmes bwaba, ce qui déplaît aux Bwaba, non par esprit de propriété mais parce qu'il ne leur est guère possible de butiner dans les jardinets mossi.

Un autre point doit être abordé : les femmes ne pratiquaient pas la culture, aujourd'hui elles y sont toutes soumises, comme des bœufs disent certaines. La conséquence est qu'elles ne peuvent plus collecter en brousse, quand il en reste !, des aliments pour le bol quotidien, l'habitude se prend d'utiliser comme alimentation courante des herbes séchées, or les herbes et feuilles d'arbres séchées perdent 90% de leur qualités vitaminiques avec le séchage (Chevalier & Tapsoba). On voit apparaître des enfants aux cheveux rouges, carencés en vitamines donc : en 2002, nous en avons vus à Sobakaniédougou et cette année, quelques-uns à Bondoukuy !

Les contraintes sociales 3 : les sociétés lignagères

Les sociétés lignagères sont des sociétés égalitaires dans leur idéologie. Ce côté démocratique, si souvent vanté, n'est pas exempt des tares des sociétés démocratiques prévues par Tocqueville quand il observait la société américaine naissante. Disons qu'elles n'acceptent que très mal l'enrichissement personnel, donc d'une certaine manière plus que d'une manière certaine, le développement, surtout celui dont rêvent pour elles la société des nations et des experts techniques internationaux. On ne peut devenir riches dans ces sociétés qu'en occupant une place prééminente dans la redistribution sociales, et encore à condition d'être de la « bonne lignée », d'être *the right man at the right place*, et cela sans contestation aucune, de pouvoir donc avoir la coutume complètement de son côté. C'est le cas des chefs, de terre ou d'autres charges qui, bwaba ou mossi, ont une flopée de femmes et de dépendants. Mais s'enrichir par son travail, comme le célèbre la Bible et l'idéologie protestante à la Weber, n'est vraiment pas l'objectif de ces sociétés : la rumeur a tôt fait de vous détruire, et à l'occasion du décès d'une personne avec qui vous avez eu des mots, on a tôt fait de vous faire porter l'accusation d'assassinat : en dessous de 80 ans, où alors on dit que la personne est partie plutôt que décédée, toute mort est suspecte !

Ces sociétés refusent donc qu'un individu qui n'est pas légitimé par la coutume puisse se distinguer. Le résultat est que les hommes spolient leurs femmes pour... capitaliser tout en se plaignant de leurs mauvaises affaires et que la capitalisation est détournée dans des activités commerciales extérieures au milieu agricole et à l'agriculture, nous avons quelques exemples et Jean-Pierre Jacob en pays winye autour de Boromo (80 km à l'est de Bondoukuy) en a fait un de ses centres d'intérêt. Nous avons un bon exemple en tête : en septembre, nous (Saratta Traoré) avons enquêté dans une concession où un homme est censé faire un « lavage de cerveau » à des dames pour les forcer à l'épouser (car aucune d'entre elles ne l'a voulu et leur famille était contre) et ; ses épouses cultivent tandis que lui d'une part draine tout l'argent de la large cellule familiale qu'il domine, et l'exporte vers des activités externes ; il a un « cabinet » en ville (à Bondoukuy) où il officie (en particulier, il amène des dames récalcitrantes à épouser des messieurs ayant de l'argent à mettre dans ses pratiques de sorcellerie) et où il exerce d'autres activités commerciales diverses et maquignonage.

Le cas est trop fréquent même si, on le sent, les individus se cachent pour les exercer, ayant une mise très exactement inverse à leur richesse supposée quand on observe leurs activités de l'extérieur.

Cet égalitarisme détourne donc les plus-values agricoles à l'extérieur des campagnes et seuls les Mossi peuvent, en cumulant plus facilement pouvoir et autorité, réinvestir dans l'activité agricole ses produits. Dans les interviews des *cahiers*, nous voyons fréquemment le cas inverse : des Mossi sont venus investir dans le travail de la terre des gains urbains ou ivoiriens, parfois en collaboration intra-familiale (l'un exploite la terre, y investit l'argent de ses frères et quand ceux-ci reviennent, ils trouvent femmes et maisons et terres.

Ces facteurs de différenciation nourrissent des oppositions ethniques qui ne sont pas de la nature culturelle de l'ethnie (les Bwaba étant des feignants pour simplifier) mais des capacités différentielles des ethnies à montrer leur capitalisation.

Les arbres

Il faut bien entendre que cette agriculture sur brûlis n'est pas une agriculture du grain seulement, bien au contraire : l'arbre y tenait un rôle non négligeable : l'or blanc du Burkina serait le karité. Mais il y a aussi le néré, dont la farine est alimentaire, qui permet de préparer du soumbala, et dont la pulpe fraîche était un aliment de soudure apprécié. On a d'autres productions arborées : d'autres arbres, tamarinier, kapokier, bombax, baobab (lequel n'est pas un arbre, mais il y ressemble tellement !) dont se consomment les fruits, les feuilles, sans parler de l'écorce et des racines dans la pharmacologie locale.

Mais ces arbres vont se raréfiant : ils poussaient grâce à la technique de la jachère sur des terres en friche, et le paysan se contentait de garder les meilleurs pieds, de favoriser leur pousse. La dissémination de leurs fruits par les grands herbivores sauvages permettait leur diversification et leur renouvellement génétique, fortement compromis aujourd'hui.

Si leur propriété était celle des cultivateurs-défricheurs, leur exploitation courante était du ressort des femmes.

Ces espaces arborés de la brousse étaient exploités collectivement par la chasse, activité à la fois collective et villageoise, et activité individuelle. On pourrait dire aussi que les marais et bas-fonds, appropriés par certaines familles, étaient également largement exploités lors des pêches collectives et individuelles et ils étaient producteurs de protéines.

Le droit

Qui dit question foncière, dit droit (Alliot, Roy...), or ce droit reste imprécis. Même si dans les grandes lignes il est encore vivace, le droit traditionnel reste trop lié à une « infrastructure matérielle » pour parler en termes marxistes : il est validé et valide

l'agriculture sur brûlis et se révèle inadapté aux contraintes agricoles modernes. Prenons un simple exemple :

Ce droit traditionnel était remarquablement efficace pour sauvegarder le milieu naturel et assurer aux populations à la fois une vie heureuse en accord avec leur idiosyncratie de paysans et l'investissement intergénérationnel de s'effectuer : on ne peut en effet négliger l'effort continu au cours des siècles pour sauvegarder et enrichir les arbres utiles à la société humaine, mais pas seulement des fruitiers, mais aussi d'autres arbres utiles : de construction et autres usages divers.

Le problème, c'est qu'il ne l'est plus : les arbres restent la propriété des hommes, mais leur exploitation l'apanage des femmes, on assiste donc à une nécessité objective des hommes : se soumettre les femmes pour conserver le produit de ces arbres, sauf à pratiquer comme certains le font : le massacre des arbres de leurs terres en espérant que les brousses leur fourniront des fruits, mais si tous font pareil, ce qui est le cas des immigrés, où trouveront-ils des arbres ? Et si la brousse disparaît, où trouveront-ils des porte-graines puisque les éléphants et autres grands herbivores ne vont plus les apporter dans leurs déjections et les ressemer où ils auraient disparu ? Ou bien faudrait-il les semer. Mais les Mossi ne vont pas semer, puisque les terres ne sont pas à eux : une plantation d'arbres demande un calcul économique sur deux générations ; quant aux Bwaba, semer ce qui pousse !? (Lacombe, 1999, 2001) sans parler de la contradiction culturelle qui fait que la brousse et la jachère sont, dans la culture bwamu, des espaces ludiques où s'exaltent les qualités individuelles de compétition entre mâles : la chasse, la pêche, la guerre...

Enclore ses terres ? Se les approprier ? Notons que, d'une part cela est interdit par les coutumes bwamu puisque matérialiser les limites est jeter un sort à qui les franchit : dans les coutumes, les Mossi, sans trop comprendre ce qu'ils ont accepté le signalent comme une curiosité. Les chefs de terres eux-mêmes ne doivent pas franchir les limites quand celles-ci sont matérialisées dans l'espace. Tout cela provoque la mort de qui enfreint la coutume (la notion de péché n'est pas bwamu, on enfreint une règle connue ou inconnue du sujet, et pour l'avoir enfreint, on meurt). D'autre part, cela contrevient aux règles de libre circulation : le pillage des arbres, l'impossibilité de conserver son bétail à l'abri sauf à le faire garder (ce que font les Mossi dont les familles plus unies mettent en commun bêtes et enfants pour divaguer en brousse tout en sauvegardant les cultures), de cultiver des jardins (et les légumes n'étant pas du grain, tout un chacun peut se « servir »). Et enfin, les troupeaux peul qu'il faut bien, quoiqu'à contrecœur, laisser passer. En saison sèche, en contre-saison agricole, on ne peut cultiver des cultures de décrue ou des cultures de contre-saison car les bêtes divagent. Enfermer ses bêtes ? Mais les autres villages

vont au contraire profiter de l'aubaine pour engraisser les leurs en les dirigeant sur la provende que la tradition ne protège pas.

Les limites ne sont acceptées que pour les champs de case de tabac, les planches à semis de légumes et les jardins des vieux qu'on leur réserve autour des habitations par humanité.

Le droit est donc ici une des contraintes du milieu : face à un droit ancien obsolète et vivant, créateur de tensions sociales intercommunautaires, un droit nouveau reste impensable.

Il est une contrainte sans cesse remâchée dans les interviews, même si, naturellement, le problème n'est pas posé ainsi mais en termes de tradition et d'humanité et compréhension entre autochtones et immigrants.

Une terre mathématiquement finie

Avec étonnement, tous les résidents, Bwaba autochtones ou allogènes immigrés, découvrent que la terre n'est pas extensible : 8 Bwaba sur 10 et 10 mossi sur 10 sont obligés à court terme de remplacer la jachère par d'autres techniques d'amélioration des sols. Les Mossi sont plus favorisés dans cette compétition technique eux qui ont depuis longtemps et concurremment avec la jachère, utilisé les techniques d'amélioration des sols importées du vieux pays aux sols exangues (si l'on peut utiliser cette image).

Le résultat de cet effort fondera un droit nouveau, revendiqué par les Mossi : le travail fonde la propriété ; qui travaille bien mérite sa terre. On voit poindre ces revendications dans le « désordre » des données de l'enquête socio-démographique (chapitre 1) : cela n'est pas un des moindres étonnements des résultats au fond surprenant de tout ce travail, qui va au-delà des espérances sans avoir rempli son contrat : ainsi est toute recherche, on trouve plus que ce que l'on espérait et jamais vraiment ce que l'on voulait. La variété des rapports à la terre donne une idée de la fragilité de certaines situations et aussi que dans cette fragilité de la possession risque de s'immiscer des revendications socialement explosives.

On peut dire que 20% du paysannat (des chefs de famille) sont dans une situation précaire, 60 dans une situation moyenne, une minorité dans une situation de riches koulaks, et les reste flottant entre une aisance relative et les affres du lendemain qui sont le lot des autres premiers 20% cités. Ce n'est pas des chiffres, juste une idée exprimée sous la forme de chiffres tirés de nos données.

Un pays de cocagne : la force du passé

Tous présentent le temps jadis comme un temps de bonheur, avec ses difficultés certes, mais des difficultés de l'abondance : terre, eau, animaux, entente, champs collectifs, rapports amicaux, même la colonisation paraît douce, aucun jugement négatif. Sitôt que l'un s'y laisse aller il tempère : d'accord, les blancs cassaient les villages, mais après ils ont donné la paix ; c'est vrai qu'ils ont fait le travail forcé mais on a eu des routes... les pluies arrivaient tôt et partaient tard ; aujourd'hui les bas-fonds sont à sec ; on ira cultiver dans le fleuve Mouhoun et puis on mourra... tant d'antennes nostalgiques d'un temps avant la faute page après page répétées... la faute ? Oui, les hommes qui parlent l'assument : imprudence, abus de la coupe des arbres, rapacité au gain... Ont-ils vraiment raison de se déclarer coupables quand on connaît l'histoire de ces cinquante dernières années ? Ce serait trop facile de les accuser de maux qui leur ont été souvent attribués quand leur comportement a été simplement des réponses, parfois maladroitement, aux contraintes nationales et internationales. La classe paysanne burkinabè souffre du manque d'intellectuels et de techniciens qui pourraient orienter ses efforts et ce n'est pas une assistance technique extérieure d'agronomes ou de sociologues qui comblera ce manque.

L'image cent fois renvoyée est celle d'un pays de cocagne : le Bondoukuy dans *Le crépuscule des temps anciens* chanté par le roman de Nazi Boni.

Est-ce que cette image est vraie ? Nous en doutons un peu ; par contre, ce qui est certain, c'est que les effets de la sécheresse sont là bien présents, et ses traces visibles dans le paysage.

Il y eût des girafes, des autruches, des kobs, des buffles et des biches ; il reste encore des éléphants, une poignée d'hippopotames, des crocodiles quand ils sont sacrés comme à Sabou, mais plus ces myriades de pintades sauvages, ces nappes d'oiseaux dans le ciel, ces grandes et petites outardes qui s'abattaient sur les zones marécageuses et ces vols de canards qui obscurcissaient le soleil couchant... cela ne peut être nié : des temps nouveaux doivent s'ouvrir, dont ils ne savent, ces paysans si bavards avec Coulibaly Yézouma Raphaël, ce qu'ils seront : ils méritent mieux que ce qu'ils craignent, de cela on peut être certains.

Première partie

L'enquête socio-démographique 1999-2000

Enquête sur les chefs d'exploitation de Bondoukuy

1999-2000

Sous la direction de

François Sodter



Juillet 2003
IRD, Centre de Ouagadougou
01 BP 182 – Ouagadougou 01
Burkina Faso

Enquête sur les chefs d'exploitation de Bondoukuy

1999-2000³

Ouagadougou, Juillet 2003

Présentation du questionnaire

Le questionnaire utilisé avait été réalisé le plus simple possible : il s'agissait de débrouiller une question, celle des jachères de Bondoukuy, alors que nous n'avions aucun document à notre disposition qui nous aurait permis d'avoir une meilleure approche. Nous le présentons page suivante. Nous l'avons intitulé : *questionnaire géo-démographique*, il est présenté en annexe 1, page suivante. Il a été passé par Yézouma Raphaël Coulibaly

268 questionnaires ont été remplis par l'enquête qui n'interrogeait que les chefs de concession/exploitation/ménage. Ensuite, sa fonction de débroussaillage remplie, ce questionnaire socio-démographique a été remplacé par une enquête plus qualitative, fondée sur un questionnaire (mieux dit : un guide d'enquête), établi par François Sodter, qui est présenté en seconde partie. Ce questionnaire a produit 475 enquêtes, dont le contenu dépasse largement l'énoncé des questions puisque M. Coulibaly prenait des notes, suivant les instructions orales de M. Sodter, sur un large éventail de questions. Cette enquête a débuté en 1999 et s'est achevée en 2001.

³ Le questionnaire est le fruit d'un travail collectif sur une idée de François Sodter ; y ont participé Catherine Fourgeau, Bernard Lacombe, Gabriel Sangli, François Sodter. L'enquête a été réalisée par Yézouma Raphaël Coulibaly. Le plan de chiffrage, la saisie et l'exploitation informatique ont été réalisés par Gabriel Sangli.

Annexe 2

BONDOUKUY : QUESTIONNAIRE GEO-DEMOGRAPHIQUE

DATE :

NUMERO DU QUESTIONNAIRE :

Nom {du répondant} :

Age :

Chef de terre

Chef de hameau

Chef de concession

Ethnie : BWA

MOSSI

BOBO

DAFING

AUTRE

Religion : Animiste

Chrétien

Mulsulman

Lieu dit d'enquête :

Précisions de situation {villages environnants, orientation} :

Histoire du lieu-dit : {remplir le cahier en notant bien le numéro du questionnaire}

A Qui était là en premier : eux {aller à 'installation'} Non {continuer}
Bwa Mossi Bobo Dafing
autre.....

B Par qui ont-ils été accueillis :

par les premiers occupants ayant des droits de terre oui non

par d'autres {préciser fonction, ethnie, relation de parenté entre eux} oui

C Se sont-ils installés sur des terres : Relevant seulement du chef de terre oui ou

Relevant d'un chef de concession De personne {nul qui soit identifié}

Ces terres étaient-elles : Des terres connues comme jachère De la brousse

Les questions suivantes concernent le seul répondant comme chef de concession :

A-t-il des terres en jachère actuellement ? OUI {voir question D} NON {question E}

D Si OUI ⇒ Suffisamment selon lui pour

⇒ s'approvisionner {pour les produits courants de jachère} OUI NON

⇒ pour renouveler vos cultures OUI NON

E Si NON ⇒ Comment font-ils pour le bois de chauffe ? achat collecte brousse

A-t-il ouvert une jachère cette année ? OUI {voir question F} NON

F durée de la jachère en nombre d'hivernages :

A-t-il fermé un champ depuis l'hivernage dernier ? OUI {voir question G} NON

G Si OUI ⇒ Durée de la culture en nombre d'hivernages.....

Rappel : les produits tirés de la jachère sont : bois de travail, bois de chauffe, termites, paille (maisons et vannerie), herbes sauce, éventuellement produits animaux.

Présentation de la zone

La zone de Bondoukuy a été largement présentée dans les deux textes cités en début de cette étude, produits par l'équipe de sciences sociales de l'IRD-Jachère-Burkina.

Disons, pour tracer la question à grands traits, qu'écologiquement, la zone est un espace découpé dans de la savane humide, avec trois zones géomorphologiques distinctes : le plateau, le piémont, la plaine. Cette zone avait été découpée en fonction de visées purement écologiques par Anne Fournier et Jean-Claude Devineau. Le programme « jachère » ayant succédé au programme « savane » la zone a été prise en charge dans une optique renouvelée, avec cependant trois problèmes que l'on doit signaler ici :

1. d'une part, le découpage zonal n'avait pas tenu compte des faits sociaux (hameaux, lieux-dits, villages, exploitations) : le résultat est que certains exploitants sont coupés de leurs terres, ou de leurs habitations, ce qui ne rend pas l'enquête de sciences sociales aisée ;
2. d'autre part, nous n'avons pas disposé d'une carte de la zone telle qu'entendue précédemment, sinon quand les enquêtes étaient achevées : il aurait été bon de pouvoir situer les points déterminés par les chefs d'exploitation sur une carte, et savoir quelle est la complétude de cette enquête, mais à l'impossible, nul n'est tenu ;
3. Nous n'avons pas disposé non plus des documents proprement de sciences sociales, en dehors du travail de Sigrun Helmfrid⁴ ; en particulier, nous avons dû « redécouvrir » sur le terrain par nous-mêmes les informations collectées précédemment par Philippe Lemoine⁵.

L'enquête a porté sur 77 lieux-dits ou localités, mais mieux-dits, ce sont des hameaux (une concession au moins). En général le lieu-dit est un nom bwba, mais certains hameaux de non-Bwaba ont prit un autre nom, par exemple pour un hameau dafing, le nom du village d'origine. Rappelons encore que l'enquête socio-démographique n'interrogeait que les chefs de concession/exploitation/ménage. Le fait de n'avoir pas de carte détaillée des lieux-dits de la zone, explique que nous n'ayons pas la possibilité de regarder visuellement ce que l'enquête représente sur le plan spatial. On trouvera la liste page suivante.

⁴ Sigrun Helmfrid, *La cueillette féminine dans l'économie familiale* - Rapport de recherche – Projet « Recherche sur l'amélioration de la gestion de la jachère en Afrique de l'ouest » - Burkina Faso – Université de Stockholm & CNRST/FED/CORAF/IRD, 1998.

⁵ Lemoine Philippe, *Travail, société et environnement dans l'ouest Burkinabe au XIXe et XXe siècles. Méthodes et orientations pour une étude comparative des communautés rurales*. DEA Histoire – Paris I/Panthéon Sorbonne, 1995, 75 p.

Il apparaîtra à l'enquête qualitative que certains terroirs sont des zones frontières entre territoires villageois, d'où les parenthèses donnant la situation du terroir soit par rapport à un village, soit par rapport à un autre, selon la complexité des rapports interpersonnels ayant présidé à l'installation sur ces terroirs/territoires frontières entre chefs de terre ou détenteurs de droits de culture. Ce pouvait être aussi des territoires marécageux, dégagés pour les cultures par l'assèchement de ces dernières décennies ; trop humides et broussailleux au goût des Bwaba détenteurs des terres, ils servaient de zones tampons et étaient volontiers confiés aux demandeurs de terres, qu'ils fussent Bwaba ou Mossi, peu regardants sur les détails de ce qu'on leur accordait. Un proverbe bwaba dit de ne pas soupeser la poule qu'on vous offre.

<p>Localités de l'enquête : lieux-dits et hameaux</p> <p>Badala/ Issa Tenga/ Koundou</p> <p>Bakoro (Moukouma)</p> <p>Bala</p> <p>Barakata</p> <p>Barakata (Wambaha ii)</p> <p>Basse</p> <p>Bavouhoun</p> <p>Bavouhoun (Moukouma)</p> <p>Bimbilwa</p> <p>Bimbiwa</p> <p>Bingo (Bolomokote)</p> <p>Boematenga</p> <p>Bokuy</p> <p>Bolomakote</p> <p>Bolomakote (Bondoukuy)</p> <p>Bonkuy</p> <p>Bonkuy (Bondoukuy)</p> <p>Bonzawa</p> <p>Bonzawa (bondokuy)</p> <p>Boueni vouhoun (Bondoukuy)</p> <p>Bouenivouhoun (Bondokuy)</p> <p>Bouenivouhoun (Bondoukuy)</p> <p>Bouiwan</p> <p>Bouladi</p> <p>Bwamama</p> <p>Bwe (tia)</p> <p>Bwe ta</p> <p>Deinde</p> <p>Diekuy-3</p> <p>Diekuy</p> <p>Diende</p> <p>Diende (Tankuy)</p>
--

Dobassaho
Donfia
Donfio
Doubalokuhoun
Doubassaho
Dourou
Dourou (Moukouma)
Doussan
Dui
Gnoumpoa
Grand Bavouhoun
Grand Bavouhoun (Bondoukuy)
Honikuy
Kala
Kala (Tia)
Ke-dombœ
Kinimiou (Bondoukuy)
Koko
Kokui
Kokui (tankuy)
Kokuy (tankuy)
Kondolgo
Konzo
Koudourogo
Koudourogo (bondokuy)
Koumana (syn)
Lago
Lago (tia)
Laho
Laho (syn)
Laho ou koumana
Mali
Mali (tankuy)
Mogobouli
Mogobouli (wambaha ii)
Moukuna
Nassawatenga
Nassawatenga (Bondoukuy)
Nassiatou
Nema (Dapan)
Nwin-na
Petit bavouhoun
Pouan
Sama (Tankuy)
Siguinoguin (Bondokuy)
Simmimossi (Tankuy)
Soni
Soni (Tankuy)
Soni (Tia)
Sonlo(Bondokuy)

Souanikui
Souanikui (Tia)
Sym dounkui
Tankuy
Tia
Ton (Anekui)
Toubyengo (Syn)
Vouza
Vouza (Diekuy)
Vouzabri
Vouzabri (Tia)
Wa
Wa kondolgo
Wa kondolgo (Tia)
Wambaha
Wambala
Wankuy
Watinoma
Youmpoa
Zanzaka
Zanzaka/Moriyourtenga/Danpa2
Zoromtenga
Zoromtenga (Bondoukuy)

Exposé des marginales

Voici les différentes variables selon la répartition de leurs marginales :

-
- **Statut du chef de concession :**
Données valides : 268
-
- **Age :**
Données valides : 261
données manquantes : 7
-
- **Ethnie :**
Données valides : 268
-
- **Religion :**
Données valides : 262
données manquantes : 6
-
- **Localité :**
Données valides : 261
données manquantes : 7
-
- **Détermination du premier arrivant :**

Données valides : 265
données manquantes : 3

- **Ethnie du premier arrivant :**

Données valides : 227
données manquantes : 41

- **Caractéristiques de la personne ayant accueilli le chef de concession :**

Données valides : 89
données manquantes : 179

- **Ethnie de la personne ayant accueilli le chef de concession :**

Données valides : 268

- **Le chef de concession est propriétaire du droit d'usage de la terre cultivée :**

Données valides : 264
données manquantes : 4

- **Statut juridique des terres exploitées :**

Données valides : 265
données manquantes : 8

- **Dispose de terres en jachère :**

Données valides : 265
données manquantes : 3

- **Dispose de suffisamment de terres en jachères pour ses besoins en produits de brousse (bois de travail, arbres alimentaires – baobab, néré, karité – fruits, insectes : termites, chenilles, éphémères) :**

Données valides : 59
données manquantes : 209

- **Dispose de suffisamment de terres en jachères pour ses besoins en renouvellement de terres :**

Données valides : 58
données manquantes : 210

- **Dispose de suffisamment de terres en jachères pour ses besoins en bois de chauffe :**

Données valides : 230
données manquantes : 38

- **A défriché une terre en jachère cette année :**

(Il est supposé qu'il n'y a plus de brousse originelle et que chaque terre défrichée est déjà répertoriée comme définie dans une famille propriétaire du droit d'usage, l'enquête qualitative montrera que cette hypothèse est exacte.)

Données valides : 256
données manquantes : 12

- **Durée estimée de la jachère ouverte en hivernages :**

Données valides : 24
données manquantes : 244

•

• **Durée estimée de la jachère ouverte en années :**

Données valides : 6
données manquantes : 262

•

• **Fermeture d'un champ cette année** (mise en jachère d'un champ) :

Données valides : 30
données manquantes : 238

•

• **Durée estimée de la culture de ce champ en hivernages :**

Données valides : 27
données manquantes : 241

•

• **Durée estimée de la culture de ce champ en années :**

Données valides : 6
données manquantes : 262

Cette liste montre que les questions ont quelque part dérangé pas mal les enquêtés pour certaines questions sensibles : disponibilité des terres, droits d'usage de la « brousse », concept de propriété, accueil par qui, etc.

En effet, il faut d'abord dire quel est le système juridique d'une terre.

Le système juridique et ses avatars modernes

La zone de Bondoukuy est sous la mainmise de chefs de terre, au nombre de deux pour la ville elle-même et ses environs, cœur de la zone découpée par les écologistes, et de quelques autres pour les franges de cette zone. Or, tous sont Bwaba. Donc, c'est une terre bwamu⁶. Les droits éminents sont ceux des chefs de terre, qui autorisent un demandeur à s'installer. Ces demandeurs étaient soit de leur famille au sens très large, soit des Bwaba, soit des étrangers vite assimilés en une ou deux générations⁷ ; Tous ces demandeurs sont « propriétaires » de par le fait qu'ils sont propriétaires du droit de culture qu'ils ont obtenu, directement, par eux-mêmes auprès du chef de terre, ou par l'intermédiaire de leurs parents (ascendants directs), de par le sacrifice des poulets sur les *gnilé* de la terre, qui ont agréé le lignage comme défricheur de la brousse qu'ils occupent.

⁶ Bwa ou Bwaba, pluriel, désigne les hommes et les femmes, bwamu, désigne la langue et la culture des Bwaba. On mettra toujours les noms d'ethnie invariables.

⁷ Lemoine Philippe, *Travail, société et environnement dans l'ouest Burkinabe au XIXe et XXe siècles. Méthodes et orientations pour une étude comparative des communautés rurales*. DEA Histoire – Paris I/Panthéon Sorbonne, 1995, 75 p.

Certains Peul sont présents dans la zone depuis plusieurs générations et, n'étant pas cultivateurs à l'origine, n'ont pas à respecter les interdits qui lient les cultivateurs, ils se sont mis à la culture permanente mais s'estiment « propriétaires éminents ». Leur statut est spécial à Bondoukuy par suite d'une aide apportée par un Peul aux paysans bwaba⁸ lors d'un épisode plus ou moins mythique⁹.

Tous les autres, y compris des Bwaba, venus à la suite soit de la guerre des années 1914-15 lors de la révolte contre la colonisation française, soit à la suite de la croissance de Bondoukuy qui est sur un axe routier important, soit enfin à la suite de l'appel à colonisation lancé par les autorités politiques en 1970, sont des colons : ils disposent de terres en demandant aux chefs de terre ou à un « ami » ; dans ce dernier cas, avec l'accord du chef de terre, un paysan installé (disposant de par les sacrifices fait par son lignage du blanc-seing des génies de la brousse) peut installer sur ses propres terres dont il a le droit d'usage, un « étranger » et lui louer la terre¹⁰, ou la lui prêter, ou la lui « donner », mais juridiquement c'est absurde car on ne possède pas la terre, on n'en a que l'usage, pour soi et ses descendants tant que, par le sang en ligne directe agnatique, le lignage perdure.

Face à cette situation juridique complexe de point de vue d'un Etat moderne, un essai de colonisation agricole a été effectué en 1970 par les autorités, d'où le fait que des terres « libres » selon un concept agronomique moderne car non cultivées depuis plusieurs décennies ou moins, ont été saisies par l'administration et données à des demandeurs qui déclarent ce fait et ne tiennent pas à voir les Bwaba et leurs chefs de terre contester leur propriété nouvellement acquise, dans un pays qui manque de terres, de par la croissance démographique et la migration en provenance du Plateau Mossi, sans parler des incidents de Côte d'Ivoire qui depuis quelques années provoquent le retour d'émigrés en ce pays depuis parfois plus d'une génération.

Cette colonisation agricole explique que la zone, comparée à d'autres, voisines ou plus lointaines (comme celle de Samorogouan : cf, Brahima Traoré, et Saïbou Nignan *in* Lacombe et al, 2002) est fortement dégradée dans sa flore et sa faune : les éléphants sont encore à Tankuy ou Mamou mais plus à Bondoukuy dont la « mare aux caïmans » va bientôt pouvoir perdre son nom de par le massacre qui est fait de ces animaux. Le *Symbonpogon giganteus* a, par exemple, disparu totalement de la zone, alors qu'il ferait

⁸ Voir le récit dans *Petits contes des savanes du Burkina Faso*, B. Lacombe, L'Harmattan, 2003 : « Histoire de Habo »

⁹ Diallo Youssouf, *Les fulbe du Boobola. Génèse et évolution de l'État de Barani (Burkina Faso)*, Köln : Kôppe, 1997. 268 p.

¹⁰ On a par exemple le cas de l'enquête 38, Cahier YC0409, où le prêteur « décourage » un demandeur en le forçant à payer 5 000 Fcfa par an la location d'un champ, sur lequel il garde tous les droits d'usage sur les arbres ;

une bien meilleure plante de jachère vu sa qualité fourragère plus grande que l'*Andropogon gayanus*...

L'examen des marginales des variables montre que certaines questions sont très mal informées. Le détail montrera que les non réponses ne sont pas innocentes : elles doivent fréquemment, ainsi que le montrent la plupart des résultats d'enquêtes, être assimilées à des réponses négatives. En effet, la pente naturelle de l'esprit humain (on peut employer ce terme pompeux vu la généralité du phénomène observé à l'échelle de la planète¹¹), fait penser que l'on préfère dire oui que non. D'où l'usage, en d'autres langues que le français¹², de poser des questions négatives afin que le sujet puisse répondre « oui » et éviter ce biais.

Dans le cas présent, on voit que les données manquantes portent sur la question sensible des disponibilités en terre : plutôt que de répondre en étalant leur gêne, les enquêtés ont préféré regarder ailleurs et faire semblant de ne pas comprendre.

Les résultats

L'enquête a porté sur **293 sujets au total**, par la suite nous nous centrerons plus spécialement sur les seuls **268 sujets Bwaba et Mossi**.

Quant aux **ethnies**, nous avons 144 sujets bwaba, 124 Mossi et 25 autres : Peul ou Dafing, ces derniers venant du village plus au Nord, de Safané. Venus comme manœuvres, ils ont fait souche et occupent dans le paysage une position particulière : musulmans et économiquement dynamiques, ils n'ont pas mis leurs femmes aux travaux agricoles comme les deux autres ethnies majoritaires, d'où le fait qu'elles se tournent préférentiellement vers la transformation et le commerce alimentaires, ce sont elles qui monopolisent ce secteurs pour les voyageurs qui sillonnent l'axe Dédougou-Bobo-Dioulasso. Dans les tableaux qui vont suivre, sauf le suivant immédiat, nous ne

¹¹ SCOTT Christopher & CHANLETT Eliska, 1973, *Planning of Research Interview*, Laboratories for Population Statistics, n°4, Aug. 1973 ; University of North Carolina at Chapel Hill, 1973 : 73

CEA-UNESCO, 1974, *Manuel des enquêtes démographiques par sondage en Afrique*, E/CN.14/CAS.7/17/REV.2 ONU, New York, sept. 1974 : 263 + Ann

¹² La difficulté du français c'est qu'à une question interronégative, le sujet répond en général « oui » alors que dans la plupart des langues on répond « non » : ainsi à la question : « N'êtes-vous pas malade ? », le sujet français répond *oui*, le Chinois ou le Malgache *non*, pour signifier la même chose, qu'ils sont malades. Mais le Français ne répond qu'au positif implicite de la question, ce qui est illogique, alors que les autres répondent au formel de la question avec non+non = oui, je suis malade (non de la question + non de la réponse = positif implicite). En anglais on a *ever* et *never* pour le seul jamais, ou ne...jamais français.

conserverons que ces les deux principales, les Bwaba, fond de la population locale, et les Mossi, venus de loin, de 300 à 400 km au moins.

Le statut des chefs de concession est l'un des rares que nous pouvons conserver toutes ethnies confondues : 118 se déclarent chefs de concessions, 92, qui sont chefs de concessions, se déclarent chef de hameau, et 58 se déclarent chefs terriens. Ce dernier chiffre est un indice qui va se répéter de question en question : la confusion des sujets entre être propriétaire de droits éminents (qui ne concerne que quelques individus chefs de terre) et être propriétaire de par la propriété donnée par l'acceptation des génies à l'installation du lignage (droit du défricheur). Il faut donc lire autrement le tableau et dire que 150 sujets (58+92) disposent d'un droit sur la terre de première main (droit du défricheur) et que 118 (44%) se considèrent comme plus ou moins en état de droit secondaire par rapport à ce droit de défriche : parce que le lignage défricheur les domine, ou parce que le père qui a eu la terre (directement ou en héritage) est toujours vivant... par ailleurs, on trouve aussi quelques cas avoués de locataires de terres. Notons que dans ceux qui s'attribuent le droit de défriche, certains l'affirment plutôt qu'ils le détiennent, et que d'autres l'ont eu par la seule autorité de l'administration, sans pour autant que leur droit à « être là » soit contesté par qui que ce soit, sauf en cas de vente¹³ : s'il leur venait l'idée de vendre leur terre, on pourrait s'attendre à quelques remue-ménage.

L'analyse des statuts et ethnies amène à des conclusion assez étonnante sur... **la propriété** : juridiquement, selon le droit traditionnel, elle est bwaba, or on voit se faire jour d'autres attitudes, parfois explicitement revendicatrice d'un droit d'occupation qui se libérerait des contraintes ethniques, mais le plus souvent ordonnée comme une logique ethnique de la propriété : les droits externes à son ethnie sont niés, logiquement par les Bwaba, mais « illogiquement » si l'on suit la logique des droits de terre traditionnels, par les immigrants non-bwaba. Cela sans toucher, si l'on peut dire, aux allégeances traditionnelles religieuses : Mossi et Bwaba s'estiment directement en liaison avec les génies territoriaux, seuls vrais détenteurs de la terre¹⁴.

D'ailleurs, sur le plan religieux, les Bwaba et les Mossi sont majoritairement animistes : 138 sujets sont animistes, 24 chrétiens, et 81 musulmans, dont la majorité des 25 non Bwa-non Mossi. Cette question sera reprise pour les Bwaba et les Mossi plus loin.

¹³ Le cadastre n'existe pas mais le Préfet a procédé pour la moitié Ouest de Bondoukuy à un lotissement. La partie Est de la route a refusé.

¹⁴ Nous avons remarqué cela à Sobaka, en terre gourounsi, par un biais : l'abandon des religions monothéistes par un retour aux cultes traditionnels, explicitement présentés comme affirmation de la propriété : les pluies justifiant, par leur présence, la validité du contrat génies/hommes, et le bon accueil par ceux-là de ceux-ci.

On peut voir dans le détail que les animistes s'estiment « peu » chefs de terre, à 5%, ce qui est déjà très abusif, mais que 42% des chrétiens et 69% des musulmans s'attribuent ce titre. C'est tout dire, nous semble-t-il sur les modifications profondes de la notion de propriété de la terre dans la zone. Et ailleurs au Burkina.

En effet, à une autre question, demandant s'ils sont arrivés les premiers, en ne prenant que les Bwaba et les Mossi, 72% se disent arrivés en premier, et 28% en second, ce qui bien différent des 44% relevés plus haut. Selon comment on prend la question, selon que le père, qui a défriché, est là, les réponses varient. On voit toute la difficulté d'appréhender la réalité de la propriété dans de telles sociétés. On peut dire que 16% (44-28) sont des descendants en ligne directe du défricheur et que celui-ci a disparu. Donc, la terre de Bondoukuy est une terre récente pour la plupart de ses habitants et s'explique par ce peuplement rapide depuis les années 1970.

L'enquête demande aux sujets l'ethnie du premier arrivant. Elle est bwaba à 49%, mossi à 35% et autres à 16%. Les Bwaba ne donnent jamais une autre ethnie que Bwaba comme les précédant. Les Mossi donnent soit Bwaba, s'ils sont arrivés en premiers, qui devraient être la majorité si l'on entend les discours sur la propriété qu'ils détiendraient, soit Mossi, quand ils sont accueillis par leurs frères. Les autres ethnies donnent des Bwaba, un peu des Mossi, et sinon leurs frères en ethnie.

Mais on peut tirer une petite différence qui apparaît dans ce dernier groupe et qui donne une idée des réfractaires à la logique traditionnelle de la propriété. Car au moins 3% (16-3) de ce dernier groupe ne la reconnaît pas, soit 1/5^{ème}. On ne peut pas en tirer de vraie conclusion, mais la statistique incline à penser, ce que les enquêtes qualitatives montrent : que la logique traditionnelle de la propriété est contestée par une (très) petite minorité, mais elle explique les réactions qualitatives de défense de la conception de la propriété bwamu par certains Bwaba.

On peut vérifier le contenu de cela en croisant ethnie du sujet (en colonne) par ethnie du premier occupant (en ligne) :

<i>Ethnie du sujet :</i>	Ethnie du premier arrivant :			Total
	Bwaba	Mossi	Autres	
<i>Bwaba</i>	116			116
<i>Mossi</i>	15	95	1	111
<i>Autre</i>	5	1	16	22
<i>Total</i>	136	96	17	249

Données manquantes : 44

Ce que l'on constate c'est qu'effectivement, on obtient bien ce qui est attendu, avec cependant une nuance chez les Mossi et les autres ethnies : le processus d'installation est le suivant, sur lequel nous sommes obligés de revenir ; un Mossi, par exemple, vient dans la zone et demande une terre, qu'il obtient auprès d'un chef de terre bwaba, ensuite, il « fait venir », ou attire de par la réputation de sa réussite, d'autres Mossi. Pour les autres ethnies, on doit séparer les Peul des Dafing, les premiers sont implantés depuis longtemps et estiment tenir leur terre d'eux-mêmes, les Dafing suivent le processus de demander des terres aux Bwaba : ou ils sont attirés par les Mossi, ou ils sont appelés par leurs frères. Mais logiquement, ils détiennent tous leurs terres directement des chefs de terre bwaba, or ce n'est pas cela qui est reconnu par les non Bwaba : ils déclarent détenir leurs terres de leurs frères en ethnie, qui les ont accueillis. C'est le cas de 95 Mossi et 16 autres, si l'on exclut les 5 Peul, on a donc un total de 106 (95+11) qui, soit explicitement, soit implicitement, contestent la propriété traditionnelle bwaba, ou bien se mettent en position pour une contestation future. Nous verrons dans l'analyse des enquêtes des *Cahiers*, que certains Mossi s'estiment « donneurs de terre » aux Bwaba, et que certains « oublient » de préciser qu'ils ne le sont que par la grâce d'un chef de terre bwaba.

A la question spécifique qui demande la personne qui a accueilli les immigrants, ceux-ci répondent pour 21% « les occupants » de la terre, et 11% des amis/parents., ce qui fait que 31% des immigrants ne sont pas en relation directe avec les chefs de terre comme demandeurs de la terre, même si l'aval de ceux-ci a été nécessaire, et si cet aval a été demandé plus ou moins formellement : certains « donneurs de terre » mossi reconnaissent dans les interviews qualitatives demander une terre pour les nouveaux arrivants au chef de terre en tant qu'investis par eux de leur confiance, tandis que d'autres se contentent explicitement de l'informer et que certains ne signalent pas cette formalité et ne l'observent d'ailleurs pas forcément au nom de la fraternité ethnique, tout Mossi étant frère d'un Mossi, fût-ce à la mode de Bretagne ou pas même. De cette question, on peut aussi incliner à penser que sur les immigrants bwaba et mossi, les 2/3 sont des occupants d'origine et 1/3 des occupants secondaires (de par la filiation, de par l'accueil).

D'ailleurs, le tableau qui fournit **les âges** des chefs de concessions (tous les interviewés sont, « au moins », chefs de concession), montre que les sujets sont pour une bonne moitié dans la force de l'âge : 47% ont moins de 40 ans, 53% au-dessus. Voici la répartition sommaire pour les seuls Bwaba et Mossi :

Effectifs des Bwaba et Mossi par groupes d'âges

Ages	Effectif (Bwaba et Mossi)
Moins de 29 ans	12
30-39 ans	61
40-49 ans	69
50-59 ans	39
60-69 ans	51
70-79 ans	39
80 ans et +	29

Les Bwaba et Mossi détiennent leur terre directement d'un chef de terre pour 222, et d'un chef de concession pour 38, et d'eux-mêmes pour 8. Mais on a vu la fluidité du concept « chef de terre » dans cette enquête pour un système juridique de la terre qui est en plein bouleversement.

Voici maintenant sur les questions sur la disponibilité des terres que l'on peut apprécier par les **fermetures de champs** et les **ouvertures de jachères** (ou de brousses) :

En nous concentrant sur les Bwaba et Mossi, voici les résultats analysables quant à la jachère : sujets ayant fermé un champ dans l'année, sujets ayant ouvert un champ dans l'année :

Seuls 10% des sujets ont pu renouveler leur terre l'année de l'enquête : 30 ont fermé un champ, 27 en ont ouvert un, pratiquement les mêmes personnes.

Voici le tableau des durées disponibles selon la durée d'usage du champ ou la durée de la jachère.

Tableau des durées des champs et jachères

Durée en années	Culture du champ	Repos de la jachère
1	3	3
2-4	6	5
5-9	9	5
10-19	4	5
20+	5	5
Total	27	23

4 durées de jachères sont manquantes.

Apparemment, selon ce faible effectif cependant, les jachères de plus de dix ans paraissent majoritaires, mais ce tableau masque la réalité : la majorité des exploitants ne

dispose pas de réserve de terre et le temps d'une agriculture itinérante est dépassé pour elle.

Quelques données portant sur les seuls Bwaba et Mossi : tableaux comparatifs¹⁵
268 sujets dont 144 Bwaba et 124 Mossi

Religion

Les Bwaba, contrairement à notre attente, se déclarent « plutôt » non animistes : 13% contre 87% chez les Mossi, cela a-t-il un lien avec la propriété de la terre comme nous l'avons souligné plus haut ? Probablement, c'est tout ce que nous permet d'intuiter les données et notre expérience du terrain. Mais un biais d'enquête est très possible.

<i>Religion</i>	Ethnies	
	Bwaba	Mossi
<i>Animiste</i>	17	116
<i>Chrétienne</i>	17	7
<i>musulmane</i>	140	1

Ethnie du premier arrivant

Cette question a suffisamment été commentée plus haut et il est inutile d'y revenir.

Ethnie du premier arrivant	Bwaba	Mossi
Bwaba	115	15
Mossi	0	95

Sont sur des terres octroyées par la famille des chefs de terre ? oui/non

Cette question, posée en tête de questionnaire, montre que les sujets estiment aux deux tiers que les personnes qui les ont accueillis étaient dans un rapport de légitimité à la terre.

Par famille de chefs de terre	Bwaba	Mossi
Oui	100	92
Non	43	30

Statut de la personne ayant accueilli le sujet

La personne ayant accueilli le sujet est propriétaire de la terre ou seulement usufruitière de par le fait qu'elle n'est « que » chef de concession et donc implicitement

¹⁵ Les données manquantes, quand elles sont d'une ou deux unités, sont versées dans le groupe majoritaire

elle est reconnue comme détenant son droit de culture de quelqu'un d'autre (le chef de terre en l'occurrence). Les réponses renforcent curieusement la question précédente, et à l'envie, Bwaba et Mossi renforcent la légitimité de cette personne en lui donnant un statut de propriétaire, ce qui ne peut être que celui de chef de terre. On peut penser que c'est contradictoire, mais non : tout le jeu est dans la polysémie du terme « propriétaire » appliquée au droit traditionnel bwaba.

Le chef accueillant était	Bwaba	Mossi
Propriétaire de la terre	118	104
Chef de concession simple	23	15
Autre cas et inconnu ¹⁶	2	2

Disposition de terre en jachère

31% des Bwaba et 9% des Mossi déclarent disposer de jachères, le statut d'originaires du lieu se caractérise là d'une façon patente : les immigrants non bwaba n'ont que peu la possibilité d'obtenir de nouvelles terres, sauf ceux arrivés les premiers et dont la légitimité s'est, avec, le temps construite.

Terres en jachère disponibles	Bwaba	Mossi
Oui	45	11
Non	98	112

Renouvellement des cultures

A la question du renouvellement des cultures, les Mossi déclarent qu'ils ont moins de disponibilités en terres en jachère qui leur appartiennent. Ici aussi, il faut verser les non réponses avec les négatives.

78% des Bwaba et 98% des Mossi manquent de terre et donc vont devoir envisager de remplacer la jachère, impossible désormais, par d'autres procédés techniques de culture du sol.

Terres disponibles	Bwaba	Mossi
Oui	31	2
Non	13	10
Non réponses	97	108

¹⁶ Les autres cas concernent les résidents depuis plusieurs générations et qui ne savent pas qui les a accueillis.

Approvisionnement en produits courants de brousse

La jachère disponible, appropriée par le sujet, est-elle suffisante pour l'approvisionnement en produits courants de brousse ? A cette question la réponse est ambiguë, et cette ambiguïté est fort significative.

En effet, les non réponses doivent être versées dans les réponses négatives, comme dit plus haut, ce qui fait que l'on peut affirmer que 67% des Bwaba et 90% des Mossi manquent de sources d'approvisionnement en produits courants sur leurs seules terres et sont donc obligés pour la paille, le bois et d'autres produits (néré, karité, termites...) de grappiller en brousse « libre » ou sur des terres en jachère dont ils savent bien qu'elles sont appropriées, et par qui.

Approvisionnement	Bwaba	Mossi
Oui	32	2
Non	14	10
Non réponses	98	112

Achat de bois

A la question cruciale de l'achat de bois, personne ne reconnaît en acheter, pourtant, nous savons que les dolotières en particulier, qui consomment énormément de bois pour fabriquer la bière de mil, en achètent. La gêne des sujets à répondre se manifeste dans les non réponses.

Achat de bois	Bwaba	Mossi
Non	115	115
Non réponses	29	9

Ouverture d'un champ cette année

Les Bwaba ont pu ouvrir des champs, en petit nombre, mais aucun Mossi, le tableau est donc clair et renforce bien les autres données sur les originaires et les immigrés. La gêne à la question est perceptible dans les non réponses.

Ouverture d'un champ	Bwaba	Mossi
Oui	20	0
Non	114	6
Non réponses	7	103

Fermeture d'un champ

La gêne à répondre à cette question est moindre, en quelque sorte, il n'y a rien de dégradant à dire qu'on ferme un champ qu'à avouer qu'on ne peut en ouvrir un. Mais le faible effectif tant chez les Bwaba que chez les Mossi, fait penser que l'on ne ferme un

champ que contraint et forcé par la nécessité. 18 Bwaba et 12 Mossi déclarent avoir fermé un champ, les autres répondant non.

Une autre donnée explicative se lit aussi ici : devant les menaces étatiques sur la terre, beaucoup de paysans font semblant de cultiver une terre fatiguée pour en garder la propriété pleine et entière. Un paysan n'est jamais trop prudent. Les paysans parlent alors de « faux-champs » (informations : enquêtes qualitatives), et s'accusent les uns les autres de cette pratique nocive à ce qu'ils perçoivent bien être l'écologie de la zone.

Conclusion

L'enquête socio-démographique, pour sommaire quelle soit tant dans la liste de ses questions que par le faible échantillon observé, a donc parfaitement rempli le rôle que nous lui avons assigné : débroussailler la question de la migration, de la terre et des jachères dans une zone sur laquelle nous n'avions pu disposer des données existantes. On remarque principalement que le système agricole traditionnel arrive à saturation : la propriété pose un énorme problème et peut générer des conflits entre ethnies qui masquerait un conflit entre vieux arrivés et arrivés récents, et l'agriculture itinérante sur brûlis a vécu : reste à connaître les solutions techniques disponibles selon la recherche agronomique (fertilisation, protection des propriétés par clôtures, protection des sols par cultures secondaires...) et selon les essais tentés par les paysans eux-mêmes ou les innovations auxquelles ils auraient accès.

Deuxième partie

« Les cahiers Yézouma »

2000-2001

Enquête sur les chefs d'exploitation de Bondoukuy 2000-2001

**Sous la direction de
François Sodter**



COULIBALY Yézouma Raphaël

Plan de la deuxième partie

Chapitre 1 : *Le corpus des « cahiers Yézouma », critique des données et méthode d'exploitation*

Chapitre 2 : *La première exploitation statistique à moitié, avec variables fines : résultats*

Chapitre 3 : *L'exploitation statistique des cahiers*

Conclusion

Annexe : *Codifications successives de l'information et liste des variables, description des différents fichiers successifs*

Introduction générale

Présentation de l'enquête dite des « Cahiers Yézouma »

L'enquête dite des « Cahiers Yézouma », du nom de l'enquêteur (COULIBALY Yézouma Raphaël, pour prendre l'ordre habituel au Burkina) qui les a remplis, a porté sur 475 chefs de concession, plus ou moins car il y a eu quelques numéros en doubles et quelques numéros oubliés par sauts, surtout quand l'enquêteur changeait de cahier d'écolier. Egalement, certaines interviews n'ont aucunement suivi le plan d'enquête, Yézouma ayant recueilli légendes et considérations inexploitablement dans le cadre de ce questionnement quantitatif.

Ils ont été remplis en suivant un certain nombre de questions que nous présentons page suivante.

Certaines questions se sont révélées peu performantes mais nous avons décidé de suivre ce questionnaire comme base du chiffrage, avec quelques questions supplémentaires posées, elles, à l'information et imprévues par le questionnaire proposé par F. Sodter, selon leur apparition lors d'une lecture par sondage des *Cahiers*.

Une lecture dichotomique d'une information qualitative

D'une manière générale, les anthropologues n'aiment pas les chiffres, estimant que leur science n'est que qualitative. Certes, l'anthropologie est une discipline scientifique qui privilégie le sens, c'est une herméneutique, et qui déprécie le chiffre. Pourtant, Claude Lévi-Strauss lui-même s'est intéressé à la mathématisation des données de parenté, et il y a aussi l'exemple des *Area files* de l'équipe Murdock qui mit en nombres 139 sociétés ou cultures. On peut faire aussi référence aux travaux d'anthropologie économique (Godelier, Sahlins, et des études sur les temps de travaux des paysans ou sur l'usage des troupeaux (Monique Orhac, 1974 ; Glenn Smith, 1999, et le programme international de recueil des temps de travaux en anthropologie...), etc.

L'idée d'utiliser une analyse dichotomique d'une observation nous a été donnée par une historienne qui travaillait sur les églises cisterciennes. Elle nous avait dit comment les historiens avaient codé en oui/non tous les traits des églises cisterciennes et avaient repéré ainsi, par la simple analyse statistique, des églises qu'ils n'avaient pas repérées comme l'étant à l'observation, ce que l'examen des archives leur avaient confirmé comme étant de cette école architecturale.

Depuis, la tendance à exploiter les enquêtes par analyse dichotomique s'est étendue par suite de l'amélioration et de la diffusion du matériel informatique léger (informatique personnelle).

C'est donc en partant de cette idée que nous avons pensé débrouiller dans un premier temps l'écheveau des données accumulées dans les *Cahiers*.

Principes de l'analyse dichotomique d'une information verbale

L'idée est de noter différents questionnements et de répondre par *oui* ou *non* ou « blanc » sur l'apparition dans le discours de tel élément. En général, dans un discours oral, on obtient l'apparition d'une information, sa non apparition n'impliquant pas une réponse négative. En effet, il est parfois rare que le non apparaisse, sauf si la question est posée et que la réponse est négative. Un discours oral est un inventaire positif, et un point négatif n'apparaît que quand un besoin express est formulé. Cependant, et nous l'avons déjà vu dans la première étude ci-dessus, souvent cette non-apparition dénote une négation, mais pas systématiquement.

1°□ Nous avons donc soumis les *Cahiers Yézouma* à **une première analyse qui est partie du questionnaire Sodter**, en codant les réponses possibles mises en questions dichotomiques, oui/non. A l'essai, nous avons chiffré la moitié des *Cahiers*, c'est-à-dire 217 réponses de chefs d'exploitation. Cette lecture nous a amené à fortement contester notre propre plan de chiffrage. Comme la dispersion géographique des enquêtes était forte, il se trouve que ce choix réalise un tirage au hasard des hameaux de la zone observée. C'est cette première exploitation dont nous allons traiter en premier.

2°□ Dans un second temps, devant soit la répétition des questions, soit à l'évidence d'autres qui se sont révélées peu pertinentes, nous avons resynthétisé les réponses en **questionnements partis** non pas du questionnaire Sodter mais **de l'information elle-même**. Par exemple, il nous avait paru intéressant de repérer en quelle langue étaient notées les termes jachères, champ etc. pensant que des sujets pouvaient utiliser une autre langue que leur langue vernaculaire. Il s'est avéré que cette hypothèse était totalement erronée (0 cas !) et nous avons donc abandonné cette information qui n'en est pas une puisque générale. Par contre, nous n'avions pas pensé, puisque les *Cahiers* n'en faisaient que rarement mention, à la langue de dénomination des hameaux et lieux-dits, ce qui a redemandé un travail d'éclaircissement sur le terrain. Nous pensions que la toponymie était purement bwamu, l'idée s'étant révélée inexacte, nous avons procédé à un retour sur le terrain et avons repris cette information dans le second chiffrage. Par contre, nous avons abandonné certains détails qui se sont révélés peu fréquents : apparition de certains interdits, même s'ils sont interprétés d'une manière déviante par les immigrés : ainsi

l'interdit de copulation, général ou fréquent dans les populations voltaïques s'est « transformé » en interdit de viol ou d'adultère chez les immigrés mossi. Chaque fois, c'est dix ou vingt informations qui sont ainsi apparues, portant donc sur 5 % des enquêtés, sans qu'on en voie l'usage ni statistique, ni dans l'optique d'une analyse en composante principale qui était le but ultime de notre travail quantitatif sur les données mais que nous n'avons pu réaliser parce que nos programmes étaient trop anciens pour le matériel informatique disponible et que les récents étaient indisponibles ici.

Nous avons donc effectué un second chiffrage de l'information en tenant compte de toutes les observations tirées de notre exploitation du *questionnaire Sodter*, non en partant des questions mais des réponses, en les prenant donc comme un corpus, en soi signifiant, que nous avons tenté d'exploiter en lui demandant s'il parlait de telle ou telle chose, et si son « avis » était positif ou négatif.

3°□ Ensuite, reprenant le premier chiffrage, nous l'avons soit complété en prenant d'autres informations, soit retravaillé en recalant le premier chiffrage dans le sens du second.

4°□ Enfin, nous avons fusionné ces deux fichiers et, en ôtant successivement les variables les moins pertinentes, ou en les sommant, nous avons obtenu un fichier de synthèse auquel nous avons fait subir deux autres recodifications de synthèse. Ainsi ont été produits trois fichiers : 1_CYR_base ; 2_CYR_synth ; 3_CYR_fin.

Cahiers Yézouma Raphaël Coulibaly

475 unités d'enquête

(chefs d'exploitation±indépendants mais de statut variable)

Questionnaire de François Y. Sodter

1. que signifie le nom du village ?
2. en quelle année es-tu venu (durée en années) ?
3. qui as-tu trouvé ?
4. quelles sont les coutumes recommandées par le chef de terre ?
5. et les étrangers (doivent-ils donner ?) ?
6. pourquoi les chefs de terre sont-ils allés à Doubassho ? (c'est le choix du terroir)
7. Ont-ils été chassés par les Mossi ?
8. comment cultivez-vous les terres pauvres ?
9. on trouve combien d'ethnies dans ce hameau ?
10. est-ce que la végétation a changé depuis votre arrivée ?
11. ordre d'arrivée des ethnies
12. nom de la jachère dans la langue vernaculaire
13. le nom du nouveau champ
14. pourquoi ont-ils quitté là-bas pour ici ?
15. qui est le premier habitant du village ? (fondateur)
16. Quel est le totem de la brousse

Ethnies

Bwa	1
Mossi	2
Dafing	3
Peul	4
Samo	5
autres	6

Résidence, terre et migration entre tradition et modernité les chefs d'exploitation Bwaba et Mossi à Bondoukuy 2000-2001

La présente étude est fondée sur l'exploitation tant quantitative que qualitative d'une enquête menée par François Sodter avec la collaboration de terrain de Yézouma Raphaël Coulibaly, lequel a rempli des *Cahiers* d'enquêtes en interrogeant les chefs d'exploitation sur une série de questions : seize au total. On dispose ainsi des réponses détaillées et pleines de digressions de 475 sujets si l'on en croit le dernier numéro, mais il y a quelques doubles, bis et ter, et quelques manques. Seule l'exploitation informatique a dit le nombre exact de questionnaires : 439.

Les seize questions proposées aux chefs d'exploitation pour l'entretien

1. que signifie le nom du village ?
2. en quelle année es-tu venu (durée en années) ?
3. qui as-tu trouvé ?
4. quelles sont les coutumes recommandées par le chef de terre ?
5. et les étrangers (doivent-ils donner ?) ?
6. pourquoi les chefs de terre sont-ils allés à Doubassho ? (c'est le choix du terroir)
7. ont-ils été chassés par les Mossi ?
8. comment cultivez-vous les terres pauvres ?
9. on trouve combien d'ethnies dans ce hameau ?
10. est-ce que la végétation a changé depuis votre arrivée ?
11. ordre d'arrivée des ethnies
12. nom de la jachère dans la langue vernaculaire
13. le nom du nouveau champ
14. pourquoi ont-ils quitté là-bas pour ici ?
15. qui est le premier habitant du village ? (fondateur)
16. quel est le totem de la brousse ?

Chapitre 1

Le corpus des « Cahiers Yézouma » : critiques des données et méthode d'exploitation

Le corpus des cahiers

Il se compose de 33 *Cahiers* d'écolier, numérotés de 1 à 34, le numéro 18 ayant été par mégarde, sauté. Chaque cahier est écrit d'une petite écriture par Yézouma Raphaël Coulibaly, de la famille des Chefs de terre de Bondoukuy, qui interrogeait les chefs de famille/concession, selon les seize questions citées aux pages précédentes.

Au fil des enquêtes, une partie des *Cahiers* est consacrée aux interviews, une autre à narrer légendes et coutumes du Bwamu de Bondoukuy. Une partie de ces textes figureront dans un ouvrage quand ils sont relatifs aux rapports entretenus avec la terre : nous en laisserons la signature à Yézouma car nous ne saurions nous approprier son style.

Critique des données 1 : l'énoncé des questions

La liste des questions est sous tendue par les hypothèses suivantes :

1^{ère} question : Le bwamu¹⁷, langue tonale (trois tons au moins), monosyllabique et apparemment agglutinante (ce qu'Anselme Yaro nous a confirmé), en partie au moins. Les noms, de personnes ou de lieux, sont donc signifiants. Ils veulent dire « quelque chose ». Il était donc intéressant de relever la toponymie qui peut donner une idée du peuplement. Certains noms pouvant ne plus être lisibles (décomposables en leurs éléments) aujourd'hui, ou peu lisibles (et donc sujets à des interprétations plus ou moins fantaisistes où chacun retrouve ce qu'il y met), ou illisibles (mais recevant quand même une interprétation) quand ils proviennent d'une toponymie qui pourrait être antérieure à l'arrivée du peuplement bwaba, de nombreux informateurs « reconnaissant » que les lieux avaient été habités avant leur venue à cause des traces d'habitation qui restaient – sans que l'on puisse en dire plus sur une questions qui n'est pas de nos compétences.

¹⁷ Bwaba est le nom de l'ethnie, bwamu celui de la culture et langue bwamu des Bwaba. Bwa est en fait le nom de l'ethnie, ba signifiant le pluriel (les gens) ou l'ensemble (le groupe bwa). Vu la structure de la langue bwamu, ce peut être identique si le nombre ne figure pas dans le contexte.

Il est apparu que Ramatoulaye, gros village mossi sur la route de Bobo et le seul qui ne soit pas des villages historiques de la zone, n'est pas le seul à porter un nom récent étranger au bwamu (encore que ce soit un village frontière entre les Bobo et les Bwaba mais situé sur une terre plutôt bobo que bwamu, même si c'était une zone tampon vide : la frontière entre les deux zones ethniques est la côte de Boobaani). Au fil du dépouillement des *Cahiers*, on va découvrir trois autres types de noms :

- Des noms signifiants¹⁸ certes, mais en mooré¹⁹, en général ; on a ainsi : Nema qui en mooré signifie : lieu important ;
- Des noms rappelant l'origine géographique ; c'est quasiment le cas de tous les noms dafing : les Dafing attribuent systématiquement à leur nouvelle résidence le nom de l'ancien village qu'ils ont quitté. Les Mossi pratiquent aussi le fait ; le cas le plus original est celui de Mossi déportés pour les travaux forcés au Mali par la colonisation française, qui sont revenus avec les Indépendances dans ce pays qu'ils ne connaissaient pas, puisqu'ils étaient nés là-bas, et qui ont baptisé leur nouveau village du nom de Mali. Par ailleurs, les immigrants ont souvent donné un nom à leur quartier, qui, pour eux, élimine le toponyme originel. Toutes les situations sont donc représentées ;
- Des noms venus d'appellation de la maison du fondateur, du genre en français de Mesnil Esnard : on a ainsi Zorom-Tenga, Terre de Zorom pour un lieu-dit mossi.

2^{ème} question : La durée de résidence est une question mal informée. Il fallait s'y attendre. D'une part, parce que cette question pose d'énormes problèmes méthodologiques (Lacombe, 1997) ; d'autre part parce qu'entre ethnies, le concept d'arrivée est complètement différent ; enfin parce que le concept de lieu a changé ces trois dernières décennies de colonisation agricole intense.

Prenons les arguments un à un :

L'argument méthodologique :

a. quand une personne naît en un lieu A, qu'elle le quitte à 20 ans pour un lieu B et revient à 30 au lieu A et retourne au lieu B à 40 où on l'interroge à l'âge de cinquante ans, elle répond systématiquement : « je suis venu en B à l'âge de 20 ans » ou « je suis ici depuis 30 ans si on lui demande la durée. Si on l'interroge à 35 ans d'âge au lieu A, elle

¹⁸ En français cela donne Eaubonne, Villeneuve ou Cailleville, la ville des cailloux...

¹⁹ Mossi, langue : mooré ; Moose, singulier de Mossi, mais on entend souvent dire : « nous les Mooses... » ; comme dans la note précédente sur les Bwa, Bwaba, bwamu, là encore, nous n'arrivons pas à avoir une idée très ferme sur le fond de la question qui dépasse nos compétences.

répond : « j'ai toujours été ici », au lieu de donner sa dernière date d'installation (« il y a cinq ans », ou « j'avais 30 ans ») ;

b. dans le cas d'une agriculture sur brûlis, il y a rotation à l'intérieur d'un large espace, territoire d'un ou plusieurs chefs de terre/territoires villageois. Ces espaces peuvent avoir des superficies énormes (si c'est des cercles, ils auraient dix à vingt kilomètres de diamètres) et comporter de nombreux terroirs, tous nommés, ainsi que des territoires intermédiaires, zones-tampons et no-man's lands. Un paysan peut donc revenir sur une même terre, et donner sa première venue ou la dernière, selon qu'il a repris ou non la même habitation de hameau de culture. Un individu de soixante ans peut revenir et se trouver là où il a vécu cinq ans avec ses parents lorsqu'il était enfant, la terre s'étant reposée un demi siècle. Le cas va se trouver.

L'argument social :

a. semblable au b précédent, mais vu sur le plan social et non pas méthodologique, nous avons un autre biais : toujours dans le cas d'une agriculture sur brûlis, une personne peut estimer ne pas bouger, puisqu'elle parcourt un même territoire ;

b. Les Bwaba sont « chez eux », cela nul ne le conteste. Pas même les immigrés les plus revendicatifs quant à une conception « moderne » de la propriété « privée » et non plus mythique, mystique et lignagère et clanique. Les Bwaba vont donc avoir tendance à répondre à la question au sens « arrivé ici », ici étant entendu au sens étroit du champ exploité, là où se place leur actuel campement de culture (quitte à répondre autrement si on les interroge en saison sèche à la ville²⁰). Par contre, les Mossi vont avoir tendance à répondre par la date d'acceptation de leur statut de résident par les autochtones bwaba, gommant leur condition passée d'ouvrier agricole et demandeur de terre. Mais les Dafing vont se montrer disert sur leurs tribulations commerçantes et autres, antérieures à leur installation agricole. Enfin, les Peul étant chez eux partout où il y a de l'herbe que les bêtes peuvent brouter, ils sont là et l'évidence de la situation ne souffre pas de commentaire bavard.

L'argument historique :

La zone d'étude connaît depuis trente ans une colonisation agricole intense. Les cités bwamu traditionnelles ont reculé devant les implantations nouvelles qui se sont fait reconnaître un statut identique par les administrations coloniales ou nationales. Nous citons Ramatoulaye, mais les cités historiques de Tankuy, Bouana, Bokuy, Bondoukuy, sont encerclées par des lieux-dits, hameaux ou villages peuplés et dynamiques. Le

²⁰ Le village bwaba n'est pas un village, c'est un ensemble fortifié de maisons que les informateurs sachant bien le français traduisent toujours par le terme ville. On a déjà insisté (Lacombe, 1999, 2001) sur l'aspect « greco-méditerranéen » du concept de ville en bwamu, mieux dit on doit parler de cité .

concept de résidence a donc changé. Quand il y a vingt ans un Bwaba aurait dit qu'il réside à Tia, il dira aujourd'hui Swankuy, Diekuy ou Vouza. On n'habite plus Bondoukuy mais Bavouhoun, Bonkuy, Bwenivouhoun, Bouzawa...

Traditionnellement, les lieux hors de la brousse étaient interdits à tout habitat car les Bwaba cultivaient « entre hommes » et ne résidaient que peu en brousse ; des jeunes devant garder les cultures contre les prédateurs, comme on sait l'usage fréquent dans l'agriculture sur brûlis. En effet, la copulation, même entre mariés légitimes, était prohibée en brousse sous peine de provoquer la sécheresse. L'interdit fonctionne encore dans certains villages (ceux de la confédération à laquelle appartient Mamou), mais Bondoukuy l'a abandonné après quelques cérémonies expiatoires. Il est donc permis de copuler, donc de résider avec son épouse, en brousse à condition d'avoir bâti le toit de sa nouvelle maison avec un morceau des chevrons de la maison de ville à moins qu'on ne mêle ce morceau de bois aux murs de la maison aux champs.

4 & 5^{èmes} questions : Les coutumes demandées par le chef de terre sont homogènes mais là encore la réponse varie car elle reflète la situation par rapport à la terre. Selon qu'on est un Bwaba de souche, un Bwaba immigré, Mossi de vieille installation ou un Dafing nouvellement arrivé. Une fois encore, la superbe indifférence des Peul devant la question ne peut que réjouir l'observateur impartial par le spectacle d'une assurance tranquille née d'une force interne du soi.

6^{ème} question : François Sodter avait été interpellé par un mouvement général de groupes bwaba vers Doubassaho. Pourquoi sont-ils allés à Doubassaho a donc été une des questions posées. Les réponses sont peu intéressantes et plutôt supputent des hypothèses que concluent en connaissance de cause. Mais les commentaires eux, sont plein d'informations de grand intérêt. Les soubresauts de la colonisation et en particulier le drame de la révolte anti-coloniale de 1915-16 sont largement occultés et l'on répondra donc à cette question en supposant que la terre étant bwamu, les Bwaba pouvaient bien aller où bon leur semblait. Par ailleurs, on apprendra ainsi, incidemment, que la technique culturelle bwamu traditionnelle demandait de grands espaces homogènes, ayant certaines caractéristiques agricoles bien spécifiques car les Bwaba travaillaient en collectivités de très grands espaces d'un seul tenant.

7^{ème} question : Aucune ethnie ne conteste donc la prééminence historique bwaba sur la zone ni le fait que la terre soit bwamu ; la question de savoir si les Bwaba auraient pu partir sous la pression des Mossi est donc détournée en fonction de la préoccupation actuelle de tous : la cohabitation entre Bwaba et Mossi, mise à mal par certaines pratiques

récentes et certains refus de la tradition bwamu par des groupes allogènes ou religieux. Les commentaires qui sont donnés sont lourds d'une tension interethnique latente.

8 et 9^{èmes} questions : Ces questions purement factuelles ne posent aucun problème et sont bien informées.

10^{ème} question : Les changements écologiques de la zone sont nombreux et perceptibles pour les sujets. Le tableau idyllique ou apocalyptique tracé par les sujets d'une nature sauvage, parcourue par des fauves et des grands herbivores il y a trente ans, fait place à une peur devant l'effondrement d'un système agricole dont le pivot de fonctionnement était la jachère.

11^{ème} question : L'ordre d'arrivée des ethnies ne tient pas forcément compte de la prééminence des Bwaba car, si leur présence est avérée partout, en certaines zones ils ne s'installaient jamais, comme dit précédemment, ou la mémoire des hommes avait oublié qu'ils se fussent jamais installés en tel ou tel lieu. Dans ce cas, c'est en général les Mossi qui vont se retrouver comme ethnie d'accueil de Dafing, Samo ou... Bwaba. Mais jamais cet énoncé d'un ordre d'arrivée qui exclue les Bwaba ne suppose une contestation de la prééminence bwamu, laquelle se fait jour par d'autres biais, dont principalement celui de la modernité.

12 & 13^{èmes} questions : c'est toujours dans la propre langue du sujet que les informateurs répondent même s'ils ont été éloignés durant plusieurs générations de leur base ethnique, comme les migrants déportés au Mali. Le résultat est donc que les réponses sont sans intérêt et leur chiffrage a été abandonné en cours de route ; au contraire de la question 1 sur la signification du nom du village, où certains lieux-dits habités par des Mossis portent des noms bwamu, dont le sens est connu par certains et ignoré par d'autres.

14^{ème} question : Les causes de départ et celles d'arrivée sont fort mêlées sauf pour certains Mossi littéralement chassés par la faim de leur pays d'origine ou décidé à retourner dans une zone où ils trouveraient des frères en ethnie, comme les émigrés du Mali. Par contre, les Dafing sont muets sur leurs conditions de départ ; ils viennent certes, mais de nulle part. Sauf ceux qui, tout fiers, parlent du moment de folie où, ayant coupé une femme, l'ayant enlevée, il leur a fallu fuir, avec ou sans elle jusqu'ici où ils se cachent et refont leur vie.

15^{ème} question : le nom du premier habitant du village est peu fiable et vraiment inutilisable sans son contexte, sur lequel aucun sujet ne s'appesantit. Nous n'avons pas d'autres informations qu'un nom, ce qui est sans intérêt

16^{ème} question : Le « totem » de la brousse, pour reprendre un vocabulaire franco-local façon-façon²¹, désigne l'ensemble des interdits relatifs à la terre. Là aussi, nous verrons que la connaissance et le respect des interdits est lié à la migration et à la relation particulière que chacun entretient avec la propriété.

Critique des données 2 : la temporalité de l'enquête

L'enquête s'est déroulée sur plus d'une année, une dérive s'est donc logiquement installée : par exemple, en s'éloignant de Bondoukuy préfecture, la question 6 relative à un départ à Doubassaho, perdait de son sens. Et devenait incompréhensible et remplacée par la question de la migration en général du sujet et la disponibilité des terres, c'est du moins ce que l'on peut déduire logiquement de la lecture des *Cahiers*. Avec le temps, l'enquêteur Yézouma Coulibaly a pris en main la partition initiale tracée par François Sodter, en entendant l'esprit mais rejetant en partie la lettre. Il a donc posé de bonnes questions sur le complexe terre/migration/coutumes/difficultés agricoles et écologiques. Et on ne peut que l'en féliciter. Mais cela ne rend pas facile l'exploitation normalisée de ce corpus.

Critique des données 3 : le premier chiffrage

A partir d'un choix d'interviews, nous avons voulu effectuer un chiffrage des informations en questions dichotomiques n'examinant que l'occurrence, dans les interviews, de telle ou telle information/faît/opinion.

Nous n'avions pas perçu la dérive temporelle de l'enquête, visible seulement dans la lecture continue. D'autre part, certains *Cahiers* présentent un fort effet de grappe selon le hameau. Par exemple chez les Mossi, personnalités de culture très hiérarchique (« quand il y a deux Mossi, dit-on dans le Mouhoun, il y a un chef »), on a des réponses et des comportements très homogènes. Alors que les Bwaba donnent une image plus vibronnaire et que les Dafing ont des comportements opportunistes *hic et nunc*.

Dans un premier temps nous avons suivi ce plan de chiffrage et effectué la moitié de notre corpus. Mais la dérive s'accroissant, nous en sommes restés là, effectuant une première analyse (Chapitre 2) pour décider ce que nous allions conserver et ce qu'il nous fallait rajouter.

Notre idée était, à partir de cet ensemble d'informations dichotomiques, de distinguer par une analyse statistique les groupes socioculturels.

²¹ Autant le terme fétiche doit être accepté car correspondant aux particularités des cultures africaines, le mot totem n'est pas adapté et est importé d'autres aires culturelles, quoiqu'il soit d'un usage courant pour signifier les interdits, comme caïman l'est pour crocodile, boa pour python...

Certaines informations sont apparues à la lecture des documents : par exemple, les paysans ont fait montre d'une bonne perception des causes de la dégradation de leur environnement : le passage en ligne des troupeaux peut comme accentuant l'érosion, les vents qui décapent les sols, la surcharge des travaux agricoles, l'extension des surfaces par la culture attelée, la pratique des faux champs... etc. Cependant, chaque fois, sur 450 réponses, une dizaine seulement son concernées, et il est difficile de garder chacune, le travail irait vers l'infini de la multiplicité des perceptions sans pour autant nous assurer d'obtenir un résultat, nous avons donc procédé à une autre stratégie : délaissant le questionnaire, nous sommes partis du corpus de l'information rassemblée. Le premier chiffrage a donc été synthétisé en un ensemble d'interrogations, et un nouveau chiffrage (dit second chiffrage) a été établi pour le reste des questionnaires, et un fichier commun de synthèse a été construit.

Critique des données 4 : le second chiffrage

Ne conservant pour les sujets déjà entrés en machine que quelques variables pertinentes et ayant créé un nouveau fichier, nous avons placé en première ligne les informations déjà chiffrées et complétées par un nouveau chiffrage, ensuite nous avons chiffré l'autre moitié du corpus.

Dans ce nouveau chiffrage, nous avons délaissé la forme linéaire du questionnaire original, qui s'est révélée peu pertinente, pour ne conserver que l'interview dans son ensemble comme étant une réponse variable à une seule interrogation.

Le fichier de synthèse

Partant désormais de deux fichiers différents mais coordonnés, refaisant pour le premier les chiffrages qui manquaient, nous avons donc établi un troisième fichier de synthèse qui lui pourrait être véritablement analysé par l'analyse en composantes principales.

Chapitre 2

Le premier chiffrage : résultats

Nous n'allons pas détailler les 94 items chiffrés, nous n'allons présenter que ceux qui ont donné quelque résultat et qui ont été conservés dans la reprise du chiffrage.

Sur 475 interviews, toutes ne portant pas sur le questionnaire mais ayant collecté des observations autres, nous en avons chiffré la moitié environ, 217.

Ethnies :

<i>Bwaba</i>	102
<i>Mossi</i>	99
<i>Dafing</i>	9
<i>Autres</i>	7
<i>Total</i>	217

Ages

<i>≤ 29 ans</i>	10
<i>30-34</i>	30
<i>35-39</i>	15
<i>40-44</i>	25
<i>45-49</i>	28
<i>50-54</i>	20
<i>55-59</i>	17
<i>60-64</i>	25
<i>65-69</i>	16
<i>≥ 70 ans</i>	26
<i>Ind.</i>	11
<i>Total</i>	217

La connaissance de la **signification du nom du lieu-dit** ou du village est partagée par 156 sujets, soit 73%. Il faut redire ici une particularité du Bwaba : tout nom bwamu est signifiant (langue monosyllabique, tonale et agglutinante) et chaque phonateur de cette langue peut décomposer tout nom en ses éléments et donner son sens. Ceci étant, quelques noms ne sont pas bwamu comme nous l'avons dit plus haut.

La **durée de présence** au lieu d'enquête est une des plus incertaine car elle diffère complètement comme information pour les Bwaba et pour les immigrés : pour les Bwaba

elle signifie « là où je parle », pour les immigrés c'est la date d'arrivée dans la zone qui importe. Nuance légère donc, mais pour la majorité des Bwaba, ils sont nés dans la zone.

Durée de présence :

<i>≤ 4 ans</i>	32
<i>5-9 ans</i>	27
<i>10-14</i>	19
<i>15-19</i>	17
<i>20-24</i>	27
<i>25-29</i>	46
<i>≥ 30 ans</i>	42

Qui ont-ils trouvé en arrivant ? C'est-à-dire, qui les accueillis. A cette question 46 (21%) répondent un parent direct ; 70 (32%) une autre personne qu'un parent (un « logeur », un patron, un ami...) 101 ne donnent pas de précision, soit parce qu'ils sont venus en premier, soit parce qu'ils sont revenus sur une terre leur appartenant, soit parce qu'ils nient n'avoir pas la terre de première main, une petite minorité d'une dizaine de personnes tout au plus. Mais sur ces 101, 49 reconnaissent avoir trouvé avant eux des Bwaba, 23 des Mossi, 18 des personnes d'autre ethnie ; dans un autre décompte, 80 (40%) déclarent des gens et 21 (10%) disent être les premiers arrivés.

Pour le sacrifice initial à l'ouverture de la terre aux ancêtres et génies de la terre, on sacrifie un ou plusieurs poulets pour obtenir leur accord. 52 personnes ont fourni ces poulets et les ont sacrifiés. Nous sommes donc dans une configuration qui nous ferait penser que directement, par eux-mêmes, ou par leurs ancêtres, 52 personnes seraient propriétaires du droit de culture initial... ce qui ferait le quart des sujets. En fait il y a redondance de l'information entre le sacrifice des poulets et les sacrifices propiatoires car certains ont fournis des poulets pour que l'accord de la terre soit demandé par le chef de terre, sans pour autant que le sacrifice ait été fait en leur nom : le « propriétaire » a demandé le droit de défriche aux génies, en spécifiant ou pas qu'il allait y mettre des parents ou des amis...

On voit donc toute la complexité du rapport à la terre que l'on peut résumer ainsi (vu les ajustements, on dépasse en somme le 100%) :

21 (10%) sont les défricheurs directs, propriétaires éminents ou immigrés, tous ont sacrifié un poulet au moins ; 46 (27%) descendent en ligne directe de défricheurs ; 70 (32%) ont été accueillis directement par une personne appartenant en général à l'un de ces deux premiers groupes ; 80 (37%) ont trouvé « tout le monde » avant eux ;

Donner une contribution au chef de terre est la clé de voûte qui permet d'entendre les rapports hiérarchiques de propriété. On a un droit d'usage, droit de culture croisée avec un droit d'éminence. On a vu que cela se pose pour certains Bwaba revenus sur les terres de leurs ascendants ou de Mossi qui occupent, de par l'accord de leurs « logeurs » bwaba, ce que nous avons appelé des « terres frontières » entre zones appropriées par les chefs de terre. Concept sur lequel nous reviendrons car il est nié par les propriétaires eux-mêmes comme nous l'avons vu à Samorogouan, alors qu'il est avéré par l'expérience des immigrants mossi anciens et quelques cas de Dafing venus il y a vingt ou trente ans : contrairement à ce que disent les premiers, il y a bien des « terres sans droits ». Mais la notion de propriété est difficile à entendre dans les *Cahiers* parce que les paysans, sauf à être explicitement interrogés, n'ont aucune raison de se mettre d'eux-mêmes en position de faiblesse dans un sujet aussi sensible.

La notion de **propriété** est difficile à appréhender, mais au bout du compte on peut dire que 71 (33%) peuvent être dits propriétaires éminents, même s'ils sont pour quelques uns Mossi et un Peul. 47 (22%) se déclarent non-propriétaires et 99 se taisent ou ne donnent aucun argument qui pourrait nous laisser supposer qu'ils le soient. Au total 145 (67%) ne sont pas propriétaire au sens où ils ne sont pas liés à la terre qu'ils cultivent par un droit issu de la coutume, par le sang en appartenant à la famille propriétaire, ou par le sang de sacrifice de poulets propiatoires. 64 (30%) sujets donnent leur quote-part mais on ne sait pas bien à qui, vu le flou du sens du vocable « propriétaire ». Pour conclure, 71 sont propriétaires par droit de défriche et 146 ne le sont pas, ce qui implique que les 2/3 des cultivateurs ne sont pas dans une situation confortable du point de vue de la tenure des terres qu'ils cultivent.

A un autre item que nous avons saisi, 17 (8%) déclarent clairement ne rien donner à la fin de chaque saison agricole, c'est-à-dire qu'ils sont clairement de familles de chefs de terre en fait ils cotisent eux aussi à l'entretien de leur chef de lignage mais en tant que membres du lignage), mais sur un autre item, 21, soit 10% peuvent être dits titulaire d'un droit d'éminence. 103 donnent un kansî (soit deux tines) de grain et 97 ne disent rien sur le sujet, ceux-ci sont en partie des dépendants (ils travaillent sur les terre d'un détenteur de droit de défriche et c'est à lui qu'ils donnent, implicitement) et en partie des gens, souvent Mossi, qui occultent que le fait de donner au chef de leur communauté est, en fin de compte, donner par son intermédiaire au chef de terre.

Au total, on peut conclure en disant que 90 des chefs de famille se plient à la règle de donner au chef de terre un kansî à chaque fin de récolte pour le droit d'usage des terres. Cette collecte sert au chef de terre à se rémunérer, à financer les cérémonies coutumières, à aider les nécessiteux ; et il ponctionne lui-même les chefs de famille

relevant de son autorité lignagère par des contributions diverses, mais internes aux règles lignagères et donc au sang, et non plus liées à la terre.

Le droit du chef de terre est un kanshi par chef de famille par saison agricole, quelque soit la taille du champ exploité. La taille de ce kanshi est de deux tines, or nous voyons qu'un sujet donne deux kanshi, et pour 9 sujets la taille du kanshi est de trois tines et non de deux. L'un des chef de famille mossi signale en effet qu'à l'origine, le chef de terre leur avait donné le panier, et qu'il faisait deux tines, le panier se trouvant gâté, il l'a remplacé (c'est toujours le propriétaire qui donne le panier) et le nouveau faisait trois tines. Par contre, un autre Mossi, installé de longue date signale qu'à l'initiative du chef de terre, le prélèvement était tombé à une tine car le propriétaire bwaba avait estimé que leur production était insuffisante vu les sécheresses successives pour les ponctionner davantage et selon la coutume ; certaines années particulièrement dramatiques, ils en avaient été dispensés. Mais, en ce qui concerne l'avis général : tous pensent que les Mossi doivent donner leur kanshi à la fin de chaque récolte, même les Mossi. Légère contradiction donc, puisque des Mossi disent ne pas donner...

Il est donc un fait général que tout le monde donne et seules ces 21 personnes qui affirment ne rien donner (au titre de la terre qu'ils cultivent) conforte l'idée que 8 à 10% des sujets peuvent être qualifiés de propriétaires pleins, aux droits fonciers incontestables.

La question 6 sur la migration collective des Bwaba a Doubassao, se révèle à l'exploitation très hétérogène ; sa dérive au cours de l'enquête est manifeste et a provoqué de notre part à l'exploitation une dérive égale.

La migration bwaba est, selon l'avis général de ceux qui ont une opinion, dûe à l'abondance des terres pour les Bwaba maîtres des terres au sens global de l'ethnie bwamu ; mais quand même, il est présenté des nuances. Pour les Mossi anciennement installés c'est l'occasion pour revenir sur un fait qui les a étonné, au sens le plus fort du terme : ils sont restés stupéfaits de la méthode de culture bwamu, dite en andain, en ligne donc, de grands champs collectifs, mobilisant de grands espaces de terres homogènes, cultivable par une grande famille et donc, compte tenu des normes de coopération en vigueur entre lignages bwamu (les « champs de femmes »), mobilisant une centaine ou plus de travailleurs accompagnés de griots, conclus par une « troisième mi-temps » bien arrosée. Tous les vieux Mossi parlent de ces années et de ces spectacles comme étant quelque chose qui les a marqués, et dont ils tirent une admiration pour ce peuple bwamu qui, par son anarchie apparente et son individualisme foncier, est si loin de leur propres normes culturelles très hiérarchiques.

Les nuances apportées tiennent à la fatigue des terres, à la naissance de la culture attelée et l'augmentation des surfaces qu'elle a impliquée, à l'éclatement des lignages bwamu sous la poussée de l'individualisme... la moitié des réponses (au nombre de 102). Pour les autres, la question était explicitement incompréhensible.

La révolte bwamu des années 1915-16 est citée fréquemment (20% des réponses) comme cause de désordre du peuplement : ce que l'on peut considérer comme les confédérations bwamu, groupements de villages en accords d'échanges de femmes et de solidarité en cas d'agression d'une autre confédération, n'ont pas eu la même attitude vis-à-vis de la colonisation française. Certains n'ont pas collaboré avec le colonisateur de plein gré ou par fidélité à un drapeau qui ne devait guère les émouvoir, mais par lucidité quant à l'échec final certain de cette révolte malgré son efficacité militaire (Youssouf Diallo, 1997²²), d'autres sont entrés en dissidence. Le contexte international de l'époque (colonisation et guerre mondiale) a donné à cette révolte son caractère extrême : acculés et défaits en plusieurs batailles, le dos au mur par la guerre franco-allemande sur leur propre sol, les Français ont montré une grande sauvagerie dans la répression, cassant plusieurs villages, le terme village *cassé* est un burkinabisme suffisamment éloquent pour donner une idée de la répression. Durant cette révolte, Bondoukuy, qui n'est pas entrée dans la révolte, a été l'objet de sanglantes batailles et a été délogée in extremis par une colonne française qui vit plusieurs de ses ailes détruites lors de sa marche depuis Bobo-Dioulasso. Ensuite, certains Bwaba en délicatesse avec les Français pour avoir rallié les insurgés ont été ailleurs se mettre au vert, quand d'autres, en délicatesse avec les Bwaba pour avoir eu une meilleure estimation du rapport de forces se sont « réfugiés » à Bondoukuy...

Par contre, la période coloniale n'est pas citée négativement, comme si les Bwaba, après cette grande saignée de 1916, avaient été épargnés, quoique comme d'autres auteurs le supposent, cette défaite collective ait pesé lourdement sur la démographie bwamu, tant par ses effets directs qu'indirects et proprement sociaux.

La période de l'indépendance n'est pas citée alors que c'est elle qui a provoqué le grand mouvement démographique connu par la zone : nous savons qu'elle a provoqué la venue de villages entiers du pays mossi, et même du Mali (le village dit Mali) où avaient été déplacé ou déporté un groupe de Mossi pour y travailler comme colons agricoles, du temps de la colonisation française.

²² Diallo Youssouf, *Les Fulbe du Boobola. Génèse et évolution de l'État de Barani (Burkina Faso)*, Köln : Koppe, 1997.

Pour pallier à la pauvreté grandissante des terres de culture les paysans emploient concurremment plusieurs techniques :

Techniques d'amélioration des sols :

<i>Engrais des blancs (chimique)</i>	178	82%
<i>Engrais biologiques (fumure, ordures et compost)</i>	63	29%
<i>Pratiques culturales (labours, billonnage, plantes de couverture, associations végétales, haies)</i>	17	15%
<i>Jachère</i>	33	15%
<i>Rotation des cultures et cultivars à cycles courts</i>	25	12%

On voit que, face à la dégradation de ses terres, le paysan ne reste pas les bras croisés et tente des solutions ; mais ces solutions restent empiriques : par exemple, dans les engrais biologiques, certains systématisent le parage des troupeaux peul, d'autres l'apport par charrette de débris végétaux, d'autres fabriquent du compost. On voit que chacun tente quelque chose. Nombreux sont les sujets qui déclarent avoir tenté des variétés à cycle plus court pour faire face aux déficiences de la pluviométrie en intensité et en longueur la saison des pluies est jugée plus courte qu'autrefois.

Quant à l'opinion qu'ils ont sur l'engrais des blancs, elle est très mitigée : ils en reconnaissent l'efficacité à court terme et les effets néfastes à long terme et pour l'environnement (destruction des insectes en particulier) et pour les terres qui en seraient brûlées. Plusieurs ont notés le fait que la rotation coton+engrais/sorgho est très bénéfique sans parfaitement entendre que cela est une conséquence en partie du cycle du striga qui, ne disposant pas de sa plante hôte, est cassé par le coton.

Le nombre d'ethnies représentées dans le lieu d'enquête est variable :

1 ethnie	69	32%
2 ethnies	80	38%
3 ethnies	41	20%
4+ ethnies	19	10%

Ce tableau doit être interprété de la manière suivante : n sujets disent habiter dans un lieu-dit dont la population est composée de p ethnies.

Dans certains cas en effet, **les fondateurs** ont été Mossi, avec deux cas de figure : quand ils se sont installés sur des terres non cultivées de mémoire bwamu, parce qu'elles étaient de bas-fonds, gravillonnaires ou de « terres-frontières », ils restent seuls ; quand ils se sont installés sur des terres autrefois cultivés par leurs logeurs, il arrive que ces

derniers y envoient des enfants pour cultiver et donc les réponses sur le premier arrivé va dépendre de l'informateur, certains, les Mossi et quelques Bwaba vont dire : 'les Mossis', quand les descendants des propriétaires éminents vont répondre 'les Bwaba'. Sans y avoir de contradiction, on voit quand même la difficulté d'exploiter ces données.

Dans 125 cas (58%), les premiers occupants cités sont les Bwaba. Pour 51 cas, les sujets sont arrivés sur des terres vides mais dépendantes de Bwaba (sauf pour 1 Peul et 4 Dafing ; mais si, compte tenu de la relation Peul/Bwaba, cela est acceptable, pour les Dafing, c'est pure idéologie revendicatrice. Au cours de nos enquêtes, les Dafing se montrent particulièrement aptes à modifier les informations en leur faveur, cela paraît être une particularité culturelle propre à cette ethnie, ou bien née de l'origine sociale des Dafing de Bondoukuy qui seraient des anciens griots de leur zone de départ venus à Bondoukuy échapper à leurs déterminations sociales traditionnelles en adoptant l'Islam et en fondant un droit nouveau sur lui : les Dafing restés animistes de leur zone de départ sont appelés par les Dafing de Bondoukuy des « Dafing sauvages ». Lesquels Dafing des zones d'origine n'ont pas la même optique sur cette émigration : à chacun sa vérité).

La composition de base en fréquence relative est :

Bwa (seuls)

Bwa+Mossi

Mossi (seuls)

Bwa+Mossi+autres

Qui arrive en premier ? A cette question on obtient les réponses suivantes :

125/132 cas, les Bwaba sont arrivés en premier rang et 7 en second ;

42/160, les Mossi sont arrivés en premier rang et 110 en second.

Les Dafing arrivent toujours en troisième position 30/48 cas, on a deux cas parmi ces 30 où ils disent être arrivés en premier mais l'examen du lieu-dit les contredit (ils s'installent juste à côté et donnent un nom à leur campement et ainsi légitiment leur position) ; et les autres ethnies sont dans le même rapport : troisième ou quatrième position, sauf naturellement pour les Peul qui sont 15 fois en second, 16 en troisième et 10 en quatrième (ou plus) position.

L'appauvrissement de la zone est un fait sensible à tous, sauf pour les nouveaux arrivants ; cette dégradation est signalée par de multiples signes dont voici les principaux (ils se recourent et ne se cumulent pas) :

La flore (dégradation, baisse du nombre des espèces, perte des brousses libres, des forêts profondes, etc.) : 136 63%

La faune (disparition des grands herbivores dont éléphants, fauves et petits animaux), dont l'importance dans le bol alimentaire est souvent signalée comme autrefois très importante ; il est vrai que les grands herbivores montraient peu de coopération à être mangés quand le chasseur ne disposait que d'arc et flèches) : 93 43%

L'assèchement (disparition des grandes nappes d'eau, des nappes phréatiques à fleur de terre, et des animaux dont on tirait partie qui y vivaient) : 21 10%

Les déficiences de la **pluviométrie** (moins de pluies, moins d'eau par pluie, saison des pluies plus courte) : 119 55%

L'insuffisance des terres disponibles : 52 24%

qui se décomposent en :

<i>La réduction des terres libres</i>	25	12%
<i>La réduction des jachères (en espace et en temps)</i>	27	12%

Le vocabulaire utilisé pour désigner les différentes étapes des jachères et champs est intéressante parce que homogène : chacun parle **sa** langue et donne les dénomination dans **sa** langue. Aucun groupe Mossi, même les Mossi du village de Mali, dont nous avons parlé précédemment, n'a perdu dans sa langue dans la migration. Le fait est d'autant plus curieux que nous avons pu constater à Samorogouan que les groupes toussian, bolon ou sénoufo avaient des difficultés à retrouver les termes vernaculaires des différents stades culturels de l'agriculture sur brûlis, chassés au profit des termes en dyula... Mais il est vrai que le dyula ne s'est pas imposé comme langue véhiculaire dans la zone de Bondoukuy et les Mossi et Peul résidents depuis longtemps le parlent et tous les enfants d'immigrés (mis à par les Dafing d'ailleurs) le parlent couramment également.

Les immigrés venus dans la zone donnent des raisons de leur départ de leur zone d'origine : on remarque que ce qui a joué c'est la force du départ plus que l'attraction qui a joué ; fait général observé dans toutes les enquêtes sur la migration et l'exode rural, malgré l'imagerie répandue de la recherche d'une belle vie : la belle vie, c'est celle de « vivre entre ses parents le reste de son âge » et pas d'aller courir le monde ; même si quelques seuls Mossi vont donner cette explication pour raison de leur mobilité : se développer personnellement, voir le monde, ne pas rester dans son coin... La faim a fait fuir les Mossi en majorité : la difficulté de subsistance au pays est la grande raison

avancée par eux. Les Dafing ont un comportement plus adaptatif : ils suivent les opportunités, les décrivent avec complaisance. Ayant cherché un travail, suivi un patron, ils arrivent dans la zone, y cherchent un emploi, y font leur trou et ensuite cherchent à s'y installer. Enfin, une petite minorité dit être partie pour avoir eu des histoires de femmes ou être en délicatesse avec les vieux ou la famille.

Les raisons avancées de départ du pays d'origine sont les suivantes :

Raisons de départ de la zone d'origine :

<i>Manque de terre au pays</i>	9
<i>Manque de jachère</i>	7
<i>Pauvreté des sols</i>	41
<i>Appauvrissement des sols</i>	34
<i>Apparition du striga</i>	59
<i>Sécheresse</i>	36
<i>Manque de pluies</i>	5
<i>Problèmes écologiques</i>	7
<i>Problèmes socio-culturels</i>	23 (<i>rapt de femmes et conflits familiaux surtout</i>)
<i>Problèmes politiques</i>	9 (<i>colonisation française en particulier</i>)
<i>Appel par parent ou ami</i>	20
<i>Réputation de zone pour sa fertilité</i>	28

Si l'on regroupe les causes de départ, on voit que les sols sont cités par 113 sujets, une ou plusieurs fois dans leur interview ; 48 parlent des problèmes d'écologie et de pluie ; 32 de causes socio-politiques (ces causes jouent seules alors et se réfèrent à des décisions brusques et instantanées de sauvegarde personnelle) et 48 pour des raisons positives d'attraction, mais cette attraction ne suppose pas qu'ils ne se soient pas sentis obligés de s'exiler de la zone de départ pour les raisons précédentes. A quoi on doit ajouter les causes liées à la colonisation, mais dans le chiffrage réalisé au départ, on avait noté que la colonisation française était citée tous sujets confondus (20% des sujets)

Le premier habitant du lieu-dit est connu par 80% des sujets, mais il est difficile de savoir exactement ce que recouvre cette connaissance. En effet, pour des terres vraiment traditionnelles (habitées de longue durée) et compte tenu du caractère mythique et légendaire des installations (*cf* les mythes d'origine des terres) on ne voit pas comment les sujets peuvent donner avec autant d'assurance une information pareille. Contentons-nous donc de cette information « brute ». La personne citée est en fait le plus vieux nom qu'ils connaissent de la lignée fondatrice du hameau ou du lieu-dit, quand ce n'est pas le plus ancien de leur groupe d'habitations... ce qui est évident dans cette information, c'est que le peuplement ne se vit pas comme ancien. Même pour les Bwaba qui ont derrière eux

l'éternité de l'herbe (figure de style Bwamu pour désigner la terre), ils ne se souviennent pas au-delà de la lignée disposant actuellement les droits de culture. C'est probablement un autre signe du traumatisme vécu lors de la révolte de 1915 et la répression de 1916, et un effet des structures lignagères.

Pour cultiver la terre, il faut l'ouvrir avec l'accord des génies, mais il y a des interdits et rites à respecter. Nous en avons listé certains et curieusement, un qui est cité en permanence quand on interroge les détenteurs du pouvoir, « ne pas tuer un boa » n'est cité... qu'une fois.

Les réponses obtenues ne sont pas exclusives les unes des autres, certains sujets en citant plusieurs :

« La terre n'aime pas le sang versé », celui des humains s'entend : 26
dont 3 cas citant ne pas tuer.

Interdit de copuler en brousse et dans les champs : 16
Cette interdiction est curieusement interprétée par les Mossi : ne pas violer une femme ou commettre une adultère.

Ne pas voler : 46

Ne pas commettre d'acte de sorcellerie : 28

Avoir le cœur noir : 52

Ce concept renvoie à un manque de sociabilité, signe alors que l'on n'aime pas les gens. Une chienne s'appelle ainsi DiwaYisĩ (litt. : Cœur Noir) parce qu'elle « n'aime pas les gens » traduit son maître. En fait c'est aussi un euphémisme pour désigner la pratique de la sorcellerie.

Ne pas avoir de conflit de terre : 31
(Ne pas marquer son territoire, ne pas mordre sur celui du voisin...)

Ne pas se bagarrer : 27

Ne pas provoquer de conflits : 9

Autres actes négatifs : 7

Ne pas enterrer ou abandonner un cadavre en brousse : 10

Respecter les bois sacrés : 15

Actes et attitudes positives : 6

Tous ces interdits à respecter impliquent que si on les transgresse, soit la personne meurt, soit la terre devient inféconde surtout par le manque de pluies. Mais l'interprétation fluctuante des migrants signale que son respect n'est pas trop à l'ordre du jour : explicitement, les Mossi l'ont aménagé et les Dafing disent être musulmans et donc

n'avoir aucune obligation de les suivre. Un cas s'est produit en février 2003 où un Dafing, musulman certes et grand buveur a poignardé un Bwaba. Le sang a coulé, même si la victime n'en est sortie que diminuée, elle a survécu. Les anciens ont taxé les fauteurs à un bœuf et les victimes à deux moutons (car tout cela implique des collectivités et pas seulement l'agressé et agresseur). Les Bwabas ont payé et pas les Dafing, or le démarrage des pluies a été aléatoire, vous voyez bien que la Terre n'aime pas le sang. CQFD. Il est impossible, n'ayant pas de cas observé, de savoir si l'inverse serait identique : en 2000 un Mossi qui avait interrompu un cortège de masques a été massacré. Nous n'avons pu savoir si la Terre avait protesté et si les lignages avaient été sanctionnés (le Mossi ayant manifestement tort dans la logique bwamu... et des vieux Mossi aussi).

Quant aux Peul, pour les interdits, ils ne sont jamais concernés, c'est des affaires de sédentaires qui ne les concernent pas. D'ailleurs, ils restent souvent fidèles à leurs habitations de nattes sur arceaux ; c'est ainsi qu'installé depuis plus de dix ans à Tankuy, un Peul semble être arrivé la veille : « c'est ma coutume », dit-il en riant quand il nous voit regarder sa hutte de nattes et son poulailler de paille. Un Bwaba nous faisait remarquer qu'eux aussi il fallait bien qu'ils fassent des enfants, ces Peul qui ne vivent que dans la brousse !

Chapitre 3

Le second chiffrage : résultats

Le second chiffrage, comme nous l'avons dit, reprend la totalité du fichier en synthétisant des variables et en éliminant d'autres, nous en avons aussi rajouté certaines, qui à la lecture du dossier ont paru intéressantes, comme l'érosion qui serait provoquée par les bovins, soit parce qu'ils marchent « en ligne » et créent un ravinement lors des pluies, soit parce que, trop nombreux, ils provoquent, par le surpâturage, l'affaiblissement du stock végétal sauvage. Question à laquelle les informateurs peuvent naturellement être les plus diserts et précis, mais qui frappe également, Mossi et Bwaba car le surpâturage provoque la disparition des herbes pérennes. On aurait pu penser à bien d'autres variables que celles que nous avons conservées, le foisonnement de l'information y inciterait, la sagesse oblige au renoncement : il faut savoir arrêter d'exploiter des données.

Encore faut-il préciser de nouveau le fait de base de cette analyse dichotomique : quand nous disons, par exemple, que le sujet s'estime propriétaire, c'est que l'ensemble de l'information dont nous disposons nous incite à le dire, même si nous savons qu'il ne l'est pas (en particulier parce qu'il ne porte pas le nom du clan du chef de terre). Dans d'autres cas, nous devons déduire par exemple qu'il donne chaque année un kansi ou jusqu'à trois tines de mil [sorgho], alors qu'en principe le kansi vaut deux tines, par l'information disponible sans pour autant que lui-même le dise explicitement. Cela explique que les réponses négatives soient rares : on sait quand le sujet est abordé, on ignore quand la réponse est négative puisque le sujet n'aborde pas alors la question. Enfin, en ce type d'exploitation qui ne dit mot ne signifie pas oui ou non, mais en général soit un évitement de la question, soit une gêne, soit un hors sujet. Donc, dans l'analyse, selon les cas, d'une manière un peu subjective, mais inévitable dans des données aussi subjectives, nous avons « tiré » vers l'un des pôles l'information, notre objectif étant de comprendre le fonctionnement de la propriété de la terre.

Les ethnies représentées sur la zone sont :

Bwaba	200	46%
Mossi	196	45%
Dafing	21	5%
Peul	10	2%
Samo	12	2%
Total	<u>439</u>	100%

Le nombre d'ethnies présent sur le lieu d'enquête est donné ainsi pour chaque sujet :

1 seule ethnie	111	
2 ethnies	136	
3 ethnies	95	
4 et plus		35
inconnu		62
Total	<u>439</u>	

Quand c'est une seule ethnie, c'est soit monoethnique bamu, soit monoethnique mossi ; quand c'est deux ethnies, c'est que les deux ethnies principales sont représentées, à part quelques cas marginaux. En général, l'ethnie colonisatrice du lieu est bwaba, 241 cas, soit 55 % et Mossi, 84 cas, soit 19% ; mais quand les Bwaba n'arrivent pas premier, c'est qu'ils viennent « récupérer », après un prêt plus ou moins long, leur terre, ou occuper des lieux qu'ils reprochent explicitement à leurs anciens d'avoir imprudemment données à des étrangers. « J'étais le seul Bwa à mon arrivée, mais l'objectif de ma venue à Bonzawa est que le vieux Vini voulait distribuer tout le terrain aux Mossi et moi je suis allé pour lutter contre ; c'est-à-dire faire des réserves pour nos enfants de demain. Le vieux, il n'avait pas ces idées ».

Les Mossi signalent aussi : « Les Bwaba possesseurs de terre n'ont pas pensé qu'il va un jour manquer de terres ». Quand les Mossi sont seuls, c'est des terres qu'ils ont obtenues des Bwaba au début de la colonisation agricole de la zone, il y a trente ans, alors que les clans bwamu fonctionnaient encore. Le premier arrivé devenait chef : les chefs bwamu « ont dit au papa que c'est lui le chef de terre pour tout le coin (Bolmakoté). Il sera distributeur de parcelles à ses parents, étrangers sur cette terre. » A Bouladi, même antienne : le premier arrivé distribue la terre à ses compatriotes mossi.

La conséquence est que les cultivateurs mossi « de base », accueillis ensuite quand le village mossi est bien installé au lieu-dit, n'ont pas le sentiment d'être sur une terre bwamu mais de dépendre d'un chef mossi. Ce qui explique les résultats trouvés dans

l'enquête socio-démographique qui fait le premier chapitre de cette étude : il estime donner au chef de son groupe, de son village, à son *naaba* et pas au chef de terre bwaba, un étranger non-mossi et donc pas tout à fait recommandable. Seules les anciens du village mossi savent où vont les dons : alimenter la caisse de solidarité des Bwaba, dont ils savent pouvoir bénéficier eux-mêmes en cas de pépins.

Ou bien alors, et le fait est suffisamment curieux pour ne pas être notés, les jeunes Mossi (trente-quarante ans au plus) s'estiment plus malins que leurs logeurs, faciles à corrompre selon eux, vaniteux, qu'il suffit donc de caresser dans le sens du poil pour les suborner... Mais tout cela est pure idéologie et contredite par les cahiers, y compris les interviews des anciens Mossi qui savent de qui ils parlent quand ils parlent des Bwaba, de leur fierté, de leur ardeur au travail, de leur générosité. Les Dioula de Kotédougou ont la même opinion sur les Bobo. Pour eux, on peut comprendre cette morgue nobiliaire, que l'on ne légitime pas en disant ceci, puisqu'ils ont conquis ce morceau de territoire juste avant l'arrivée des Français et ont consolidé leur main-mise en collaborant avec l'envahisseur, mais les Mossi, eux, ont été accueilli à bras ouverts et leur comportement, qui est sans fard, est à la fois ingratitude et imprudence.

En nous limitant aux seuls Bwaba et Mossi, nous voyons que l'âge moyen des chefs de famille des deux ethnies principales est de 46 ans pour les Bwaba et de 52 ans pour les Mossi. Les répartitions par groupes d'âges sont les suivants :

Âges	Bwaba	Mossi
≤ 29 ans	8	5
30-34	40	10
35-39	25	22
40-44	25	26
45-49	29	30
50-54	11	23
55-59	13	14
60-64	18	23
65-69	8	15
70-74	8	20
≤ 75 ans	5	3
TOTAL	194	191

Avant de commenter ces données, présentons celles de la durée de résidence pour les mêmes groupes ethniques :

Durée de résidence	Bwaba	Mossi
≤ 9 ans	81	17
10-14	39	12
15-19	22	18
20-24	13	39*
25-29	18	66
30-34	12	29
35-39	1	6
≤ 40 ans	<u>8</u>	<u>4</u>
Total	194	191

* 20 ans de résidence strict : 14 sujets

La **durée moyenne de résidence** est de 14 ans pour les Bwaba et 23 ans pour les Mossi.

La comparaison entre ces données **âge et durée de présence** nous prouve, si besoin en était, que les Bwaba « bougent » plus dans la zone, allant d'une terre de famille à une autre, exploitant ses jachères par rotation lente... de quinze ans aujourd'hui, grosso modo, quand il était d'une génération à trois jusque dans les années 1960-70 : les références qu'ils font dans les *Cahiers* montrent qu'ils reviennent sur une terre cultivées par leurs grands parents. « C'est-à-dire que les anciens champs des parents restent toujours pour leurs enfants » [enfants = descendants, c'est-à-dire petits-enfants ; les locuteurs s'expriment souvent ainsi : « le champ de mon père revient à mon fils »].

Le cas de Duy est à part, c'est une terre dont les occupants ont disparu bien avant la révolte contre les Français, mais on y a trouvé trace d'anciens hauts-fourneaux. Les Peul surtout, mais aussi des Mossi, se montrent très observateurs, décelant dans une brousse très ancienne, de plusieurs siècles, des traces d'habitat non pas à des ruines ou à un ancien puits (comme celui trouvé par les Bwaba de Maamu), ce qui est aisé, mais à des signes d'exploitation dans la végétation laissés par la culture des terres qu'ils sont venus occuper après un siècle ou deux de déshérence. En dehors des bas-fonds et des terres gravillonnaires, toute terre est censée avoir été cultivée au passé.

Les Mossi, une fois arrivés, trouvant le lieu à leur goût, ont une stratégie de permanence. Ceux que nous avons appelé les « vieux Mossi » ont une explication générale qui contraste singulièrement avec les immigrants récents : connaissant bien les Bwaba, ils savent ce que ceux-ci donnent et refusent. Souvent, on trouve cette mention dans les *Cahiers* : « Un Bwa, quand il te dit non, c'est non, oui, c'est oui. Tu peux discuter à fatiguer [autant que tu veux], il ne changera pas d'avis. » ou encore : « Un Bwa, quand il s'énerve, tu fuis ». Cette remarque sur le caractère têtu des Bwaba est toujours assortie chez eux de l'admiration qu'ils ont éprouvée, en arrivant du « temps de clans », lesquels ne se sont défaits que dans les vingt dernières années, à voir les cultures

collectives de Bwaba : une foule de travailleurs avançant en ligne pour abattre la forêt, défricher, récolter, etc. Tout cela accompagné d'une flopée de griots tapant et chantant les louanges des meilleurs travailleurs qui rivalisaient, principalement pour les « champs de femme », travaux dévolus par le clan paternel et les amis du prétendant à la parenté de la femme convoitée, tandis que les femmes rivalisaient de leur côté à soutenir leurs champions. Ces vieux Mossi nous enseignent que les descriptions du livre de Nazi Boni, *Le crépuscule des temps anciens* sont restées longtemps vivantes. Ces vieux Mossi savent qu'ils n'ont de terre que celles qui sont déprisées par les Bwaba : sols gravillonnaires, bas-fonds, ou terres relevant de plusieurs chefs de terre, no man's land entre droits coutumiers, non pas des terres de non-droits, mais des terres qu'un Bwaba ne va pas cultiver sauf à avoir envie d'en découdre avec le village voisin. Mais on entre alors dans l'ordre du ludique : les escarmouches entre villages, la chasse etc., étaient des sports, fort prisés au demeurant.

C'est dans ce manque de terre au départ, que se fonde cette assurance d'être enfin stables sur une terre riche avec des voisins un peu étranges mais fiables, ce qui fait que les vieux Mossi restent où ils sont, quitte à y importer leurs techniques culturelles plus intensives apprises au vieux pays. Ils vont exploiter au maximum la « niche écologique » que leur accordent leurs logeurs. Par contre, leurs logeurs eux, les Bwaba, vont d'une terre à l'autre de par le grand espace dévolu à leurs ancêtres, symbolisé par la tenure éminente du chef de terre. Alors, ils restent peu longtemps. Les informateurs signalent que de temps en temps, tous les trente ou quarante ans certains villages bwamu se déplaçaient, pour être près de leurs terres, d'où cet exode à Doubassaho, qui s'explique plus par des causes agronomiques que politiques (la fuite devant les Français suite à la révolte de 1915 : on *cassait* les villages dans la terminologie de l'époque, on les détruisait : Tankuy avait été ainsi rayé de la carte).

A lire les documents en commentant ces chiffres de **durées de résidence**, on se dit aussi qu'il faudrait rechercher dans la documentation historique les fondements du système agricole bwamu dont nous n'observons aujourd'hui que des reliques : les Bwaba du temps des clans et des grands champs collectifs demandaient des terres spéciales : lourdes (argileuses), mais pas de bas fonds ou inondables, d'un seul tenant sur de grands espaces et des espaces libres en quantité suffisante pour s'adonner aux sports qu'ils pratiquaient de préférence : chasse, pêche (car ces activités avaient un statut plus de sport que d'approvisionnement), et toutes les collectes qu'eux-mêmes et leurs épouses pratiquaient quotidiennement dans la nature. Le système agricole bwaba des clans était donc un grand consommateur d'espace : d'une part parce qu'il demandait des terres cultivables, en accord écologique avec le système d'exploitation, vastes et d'un seul

tenant, d'autre part parce que la taille des clans rendait ces terres rares et donc seulement présentes dans un grand espace englobant. Pour nous exprimer autrement : la demande d'un terroir agricole d'un seul tenant et vaste, ne pouvait exister que dans des territoires villageois vastes.

Tous les observateurs sont formels : le système agricole bwamu demandait une configuration topologique et pédologique précise, mais nous n'en saurons pas plus vu notre information.

La mobilité dans la zone explique donc les variations des durées de présence ; le vieillissement par contre des chefs Mossi interpelle autrement et reçoit deux explications : la première c'est ce que les Bwaba appelleraient la manie des Mossi de rester ensemble, quand eux-mêmes, à la fois imprégné d'esprit clanique mais individualistes forcenés, adorant la compétition inter-individuelle, soit restent en famille, soit cherchent à acquérir leur indépendance ; ils traduisent cela en disant : « Quand il y a deux Mossi, il y a un chef ». Effectivement, les Mossi eux aussi bougent, mais jeunes. De nombreux informateurs mossi insistent sur cet aspect : les voyages forment la jeunesse, qui est resté chez lui et n'a rien vu du monde, n'est pas un homme qui a l'esprit ouvert... Cela est donc vécu comme une nécessité par eux : il faut bouger, mais pour connaître, pour se trouver un point de chute, celui-ci repéré, on y revient, à plusieurs au besoin, réalisant le désir évident de tout Mossi : être chef, et comme dans ces sociétés de clan et lignage, on est difficilement calife à la place du calife, autant se chercher un royaume ailleurs, comme le commente la geste mythique des Mossi (Izard). On a là un des aspects les plus intéressants de la culture mossi : elle délègue (si tant est qu'on puisse par métaphore s'exprimer ainsi) des hommes, qui vont aller de par le pays, tenter leur chance, repérer les lieux ; celui qui trouve un coin de paradis, celui-là peut revenir chez lui pour y entraîner les autres. Ainsi, impression fugitive donnée par le terrain et les données, on a comme le sentiment que si parler dans ce travail d'un "Mossi individualiste" est céder à la douce violence de faire un oxymore, par contre, pour un Mossi, exprimer son individualité ne peut passer que par l'acquisition d'un statut de « chef » quitte au système mossi à pousser les jeunes à l'émigration favorisant ainsi aux hommes plus âgés un accès à la polygamie. C'était déjà une hypothèse formulée par Pierre Lesselingue en 1974 : que la culture mossi favoriserait l'émigration des jeunes, et que la polygamie ne serait qu'une conséquence de ce trait culturel, qui pourrait lui-même prendre en partie racine dans le système écologique mossi (tant sur le plan d'une nature inclémente vu la sécheresse pédologique du plateau mossi, que sur celui d'une culture globale de « type féodal »).

Donc la migration des Mossi se stabilise dès qu'ils ont trouvé terre à leur goût, alors que les Bwaba vont d'un lieu à l'autre dans la même zone dont ils relèvent traditionnellement.

Mais le différentiel d'âge entre les chefs de concession mossi et bwaba attire une autre remarque : il faudrait savoir, ce que nos données ne nous permettent pas de discerner, si la tendance à « chasser » les jeunes hommes perdure chez les migrants mossi. Quelques informations qualitatives nous inciteraient à le penser, ce qui expliquerait que si 61 Mossi ont plus de 20 ans de résidence, 135 ont moins de 19 ans : il semble que les vieux Mossi auraient tendance à pousser dehors de la concession leurs jeunes, autant par tendance culturelle que par tactique d'entrisme en pays bwamu. Mais cette observation doit être balancée par l'observation contraire : les vieux Mossi sont très proches des Bwaba quant aux reproches qu'ils adressent aux immigrants récents : « Un Mossi, nous dit un Mossi, quand tu lui dis de ne pas entrer là [bois sacré par exemple], il y rentre ». A Bobo on dit : « quand un homme coupe un arbre, c'est que c'est un Mossi ». Nous avons une large moisson d'exemples, dont de la documentation photographique, de néré abattu pour prendre quelques fruits, de kapokier abattu dans un champ de Samogho pour en récolter les jeunes feuilles... (Fourgeau & Lacombe, 2000). Il est vrai que tous reconnaissent : « Là où il n'y a pas de Mossi, alors, là tu peux dire que personne peut y vivre ! » Car le fait est là : le Mossi, pour reprendre une figure de style dont nous savons ce qu'elle renferme de fausseté, est capable de survivre dans des conditions qui ferait ou font fuir tout autre homme : certes, ils viennent d'un pays difficile, mais aussi, on ne peut masquer l'idéologie qui sous-tend la volonté individuelle : être le premier à réussir quelque part, c'est la garantie de devenir, s'il attire d'autres de ses compatriotes avec lui, d'être chef.

Les toponymes fournis relèvent de quatre sortes de classification : soit il est bwamu, soit il est mooré, soit il est éponyme (maison untel, ou nom de l'ancien village) soit un autre cas indiscernable :

Le lieu dit est :

Bwamu	296
Mooré	44
Eponyme	64
Indiscernable	35
	<hr/>
	439

Le résultat est rien moins que prévisible, avec cependant pas mal de mélange entre les catégories 2 et 3, mooré et éponyme. Certains toponymes sont dafing et d'autres composite (par exemple Silmi-Mossi = peul & mossi, mais il a été versé quant à lui dans la catégorie 2, comme tous ceux qui faisaient intervenir un mot mooré dans la composition du nom du lieu-dit). Nous avons trouvé un toponyme dyula : Koko « derrière la rivière ». Comme toponyme mooré signifiant, citons Sigui Noguïn, « descendre/heureux », qui exprime bien le sentiment des premiers arrivants débarquant affamés il y a trente ans dans ce paradis terrestre que leur parut Bondoukuy. De même le toponyme mooré : Watinoma, « viens, c'est bon ici ! »

Les toponymes bwamu sont nombreux et intéressants à analyser : Bimbiwa, « secouement », parce qu'un caïman (un crocodile donc), criait si fort que les maisons en étaient secouées ; Bonzawa : plusieurs petites rivières ; Doubalokouhoun : le village des vautours ; Tankuy : quartier du coup de fusil (ce n'est pas une auberge mais le rappel d'un fait historique).

Bavouhoun, toponyme bwamu est intéressant car polysémique, on peut le traduire par « lieu d'épineux ou rivière aux épineux denses », ou « rivière des braves ».

Dans les toponymes bwamu, certains sont inanalysables. En effet, la langue bwamu étant une langue tonale et agglutinante, tout mot a un sens, mais d'une part, les usages déforment les lieux-dits, d'autre part, le sport national au Bwamu est de donner un sens à tout, pente logique à quoi implique la langue²³. Cependant, il nous semble déceler des traces d'une langue qui aurait donné des toponymes aujourd'hui classés en bwamu mais qui n'en paraissent pas, soit parce que leur sonorité ne rappelle guère la langue bwamu, soit car les explications fournies ou font « chou blanc », ou sont tirées par les cheveux et bien trop incertaines pour être prises au sérieux. Nous avons rencontré déjà ce phénomène en pays sereer, au Sénégal, où tout toponyme était reconstruit en fonction d'une logique analogique plus ou moins délirante avec le socé, dont les Sereer prétendaient à toute force descendre quand ils paraissent plus probablement être un mixte entre un fond paysan originel, unifié par une aristocratie socé, vite noyée démographiquement par le premier. Pour ce qui concerne Bondoukuy, les toponymes Deindé et Konzo n'ont pu être analysés par les informateurs.

La compréhension de ces toponymes est très intéressante car elle confirme ce que nous avons décelé dans la première analyse : certains, des Mossi, des Dafing et quelques

²³ On peut lire avec intérêt les travaux de Jean Bottéro sur ces questions entre langue et pensée, sur ses travaux sur... Sumer, assez éloignés certes de ceux présentés ici ; mais les faits sont têtus et les sciences sociales ne sauraient, comme les autres disciplines scientifiques, se restreindre quant à entendre les faits ; ou ceux de François Jullien sur une langue mieux étudiée que le bwamu ou le sumérien, mais de structure identique, le chinois.

peul, ont une parfaite connaissance, de par une longue résidence, ou pour y être né, de la langue bwamu et connaissent donc le sens des toponymes. Certes, il aurait été intéressant de coder : « pense que cela veut dire cela » pour les distinguer de ceux qui peuvent analyser le sens du toponyme. Quelques Bwaba n'arrivent pas à entendre le toponyme quand ils viennent de l'extérieur de la zone : c'est le cas de quelques Bwaba du Mali, et d'un ou deux autres, ou plus, pour qui les questions linguistiques ne sont pas la tasse de thé.

Voici les chiffres tels que les obtenons : entendent le toponyme, 287 sujets, ne l'entendent pas, 152 (rappelons que l'interviewé donne le sens du toponyme, on ne se contente pas de son affirmation qu'il l'entend). 63% des sujets connaissent « leur sujet » si l'on peut s'exprimer ainsi.

Un croisement s'impose : ethnie du sujet, toponyme, entendement, en se limitant aux seuls Bwaba et Mossi :

Ethnie	Toponyme	Connu	Inconnu	Ratio*
Bwaba	Bwamu	125	54	2,3
	Autre	11	10	Sans objet
Mossi	Bwamu	57	32	4,1
	Mooré	33	8	4,1
	éponyme	46	20	2,3
total		272	124	2,2

*Ratio connu/inconnu

D'une part, constatons que les gens de Bondoukuy « s'intéressent » au sens des lieux-dits qu'ils habitent et qu'une forte proportion la connaît : le rapport entre connu et inconnu est de 2,2, ou, autrement dit, 69% des sujets connaissent la signification de leur lieu-dit, et cette signification véhicule avec elle les racines du peuplement et l'histoire du lieu.

Nous constatons que la totalité, ou presque des Bwaba donnent un sens à leurs toponymes ; disons aussi qu'un seul Bwaba sera capable de donner un sens à un toponyme mooré. Ceci est assez logique puisque la zone étant bwaba, l'apprentissage du mooré ne peut se faire qu'à l'extérieur de la zone. D'autre part, les toponymes bwamu ne sont pas forcément facilement analysables : le rapport entre ceux qui savent et ceux qui ignorent est donc de 2,3.

Par contre, les Mossi sont de deux sortes : ceux qui sont des colons d'assez grande ancienneté et ont une culture mooré solide, ceux-là, en plus, ont appris le bwamu car ils étaient immergés dans un bain bwamu et qu'il répugnaient à parler la langue véhiculaire

dyula ; ceux-là connaissent leurs toponymes : le ratio est chez eux pour les deux langues de 4,1. Et les autres, nouveaux arrivés, pour eux le ratio est de 2,3.\$

Ce fait et d'autres que nous trouverons au cours de notre analyse, nous ont amenés à distinguer les « vieux Mossis » installés depuis plus de vingt ans, et les autres depuis 19 ans et moins : le ratio connu/inconnu est de 3,2 chez les « vieux Mossi » contre 1,2 pour les récents. Et si 40% des vieux Mossi résident dans des lieux-dits à toponyme bwamu, contre 52% des nouveaux Mossi, cela signifie que les anciens peuplements mossi ne peuvent plus accueillir de nouveaux migrants qui vont donc « peser » comme demandeurs de terres sur la population indigène des Bwaba.

Le sujet est (s'estime) de la famille du **fondateur** (le fait d'être relié au fondateur, celui qui a sacrifié les poulets aux génies de la brousse et aux ancêtres de la terre) pour 102 (23%), ne pas l'être pour 52 auxquels on peut rajouter 99 cas « flous » (soit 151, donc 45%), et 186 sujets ne répondent pas. Si on rassemble ces trois derniers cas dans un « pot » logique : 102 personnes sont de la famille du chef de terre, 337 n'en sont pas, cela sur un total de 439 chefs de famille : 23% d'un côté, 77% de l'autre.

Ceci est le cas de 90/194 Bwaba (46%) et de 8/191 Mossi... cela se passe de commentaire, mais masque le fait que la plupart des 101 Mossi résidents de longue date et dans des brousses arborées, de mémoire d'homme jamais cultivées, même si, par-ci par-là ils ont retrouvé traces d'habitations, sont de ce point de vue tous liées à la terre pour avoir sacrifié les poulets réclamés par les génies et les ancêtres pour autoriser quelqu'un à s'installer sur les lieux.

Le sujet reconnaît **donner** ou pas d'un kanssi à trois tines « à chaque retournement d'année », c'est-à-dire après les récoltes. Mais certains ne donnent pas par mansuétude de leur « logeur » (leur hôte, celui qui possède la terre, le chef de terre... une notion là aussi qui peut être imprécise en certains cas) et d'autres donnent, parce qu'ils ont mal compris la question et qu'ils donnent leur cotisation, non en tant que logé mais en tant que membre de la famille du chef de terre. Cependant, on a l'espérance que ces cas sont marginaux par rapport à la grand masse des interviewés.

Sur 439 chefs de maison, le sujet donne : 210 (48%); ne donne pas 77 ; cas flous 97 ; non-précisé 55. Les réponses négatives sont les plus certaines : 18% des sujets ne donnent pas quand on peut affirmer que 82% donnent, ou, s'ils ne donnent pas, c'est parce que leur logeur leur remet quitus de la corvée pour mauvaises récoltes, par amitiés, ou pour d'autres arrangements.

Si 32/194 Bwaba disent donner, 151/191 Mossi reconnaissent donner : 17 contre 79%, c'est tout le rapport à la terre qui est en cause, au-delà de l'imprécision de l'exploitation quantitative de données qualitatives verbales !

123/439 sujets s'estiment **propriétaires** (28%), mais cette propriété mélange les différents statuts de propriétés décelables : chefs de terre et famille de chefs, défricheurs et famille, détenteurs de droits de type administratifs (quelques enseignants ou dépendants de l'administration, quelques Dafing qui interprètent le droit selon leurs intérêts et des Peul irréductiblement attachés à la liberté des grands espaces et la permanence de l'instant présent.

Ce qui est intéressant, c'est la différence entre ceux qui ne donnent pas : 77 et ceux qui s'estiment propriétaires : 123 ; du simple au double, presque : de 18 à 28 % ! C'est dire toute l'ambiguïté de la propriété et de l'autonomie des producteurs. Tout cela baignant dans une conception qui fait de la propriété une qualité du sujet : c'est la personne qui définit la propriété et pas le contrat, ni la terre.

Là aussi, la différence Bwaba vs Mossi est criante : 109 Bwaba contre 9 Mossi !

Le croisement systématique des variables nous donne les résultats suivants après des apurements :

Ethnie :	Bwaba	Mossi	Autres
<i>Le sujet est de la famille du Fondateur</i>	90	9	3
<i>Le sujet est de la famille du donateur des prémices</i>	43	49	8
<i>Le sujet est de la famille du propriétaire</i>	109	10	4

Les sujets faisant partie de la famille du fondateur, sont 90/110 chez les Bwaba et 9/195 chez les Mossi, et enfin, 3/40 chez les autres ethnies. En fait, nous l'avons déjà souligné, cela est dû à l'idée qui avait présidé cette exploitation que ceux qui avaient sacrifié les poulets étaient plus stables et assurés dans leurs droits fonciers que les autres, ce qui va finalement contre l'idéologie du système, partagée par tous, qu'ils soient Bwaba ou pas : la terre est à ceux des familles reliées à la famille des chefs de terre. Cependant cette nuance sera gardée, concaténée avec les deux autres variables relatives au sujet : descendant direct ou sacrificateur soi-même pour le don des poulets aux prémices et appartient à la famille du propriétaire.

Le **statut/état** des terres à l'arrivée, lorsque sur elles s'est installé le sujet, est une notion composite, dépendant strictement de l'information disponible :

	Dont	Bwaba	Mossi
Indéterminable	46	17	16
Champ	72	29	27
Jachère appropriée (récente)	62	44	11
Jachère ancienne (collective ou familiale)	41	30	7
Brousse	174	59	101*
Brousse « peuplée » ou « parking »	48	15	29
	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	439	194	191

* tous Mossi de plus de 20 ans de résidence en pays bwamu.

La catégorie « champ », c'est-à-dire que le sujet a bénéficié d'un champ qu'on lui a prêté est la catégorie la plus certaine, la moins ambiguë : il s'agit de sujets à qui un décès ouvre la possibilité d'acquisition d'une terre, ou de locataires, même si le concept n'a pas cours en pays bwamu. Dans quelques cas, il s'agit de sous-prêt, souvent d'ailleurs les informateurs insistent sur ce sous-prêt quand entre cultivateur on se prête une terre, on n'a aucune obligation de verser de cote part au chef de terre pour ce prêt, mais « tu t'arranges avec ton logeur » ; les arrangements restent actuellement encore dans les limites raisonnables et amicales de l'entraide et d'un retour de reconnaissance.

La brousse peuplée ou « parking » est, elle, des morceaux de brousse résiduelle parmi des champs. C'est un néologisme créé par Yézouma Coulibaly.

On peut et doit cumuler les cas indéterminables, qui sont toujours des gens de situations précaires, pour les fusionner avec les champs, les jachères récentes (qui au mieux n'ont que des pérennes et des buissons comme végétation) et les brousses parking, qui sont des morceaux résiduels de nature ancienne, d'une part et, d'autre part les jachères anciennes (au mois quarante ans) et les brousses « vierges », non appropriées sinon par les chefs de terre, et dont les traces de peuplement remontaient au plus tôt à la révolte bwamu contre la colonisation française débutante, quand elles existaient puisque certaines étaient des bas-fonds probablement jamais exploités depuis plusieurs siècles.

Notons que les villages monoethniques et biethniques concentrent les terres vierges à la naissance du lieu-dit : respectivement 28 et 12% des réponses, soit 40% mais surtout les trois-quarts, 72%, de ce type de terres sont dans ces villages-là (dont la moitié dans les villages monoethniques).

L'analyse entre les deux ethnies exige deux regroupements différents : seuls Bwaba ne se sont pas installés sur des terres longuement reposées, ou bien encore qui se

sont vraiment reposées (trois premiers cas) : soit 46%. Contre 28% de Mossi, mais ceci s'explique en grande partie par le fait qu'actuellement les Bwaba réoccupent des terres qu'ils auraient laissées en jachère il y a quelques années il y a quelques années seulement. Quitte à les fatiguer un peu d'une manière improductive. On appelle cela des « faux-champs » : c'est un défrichage ou une culture d'affirmation de propriété et non pas un défrichage ou une exploitation économique ou agronomique rentable, mais les Bwaba ont désormais trop conscience du danger pour courir des risques face à une pression extérieure qu'ils estiment menaçante (ce en quoi les « vieux Mossi » sont d'accord). Quitte à perdre le produit du travail pour nourrir les bêtes.

Cette pratique des faux champs interpelle parce qu'elle montre que le « système » est en attente de cultures de rotation qui ne seraient pas céréalière ou de rente (coton), mais de fourrages ou autre : mais il n'est pas encore dans la mentalité de planter de l'herbe ! Pourtant, le fait est là : la propriété réclame un autre usage de la terre, la tenure est première par rapport aux cultures !

On doit noter aussi que la faiblesse des brousses originelles chez les Bwaba est relative à ce qui a été dit plus haut au sujet de l'exploitation par les clans de certaines terres : les Bwaba sont peu intéressés par les brousses gravillonnaires ou de bas-fonds, qu'ils ont délaissés aux Mossi, quitte à leur reprocher d'aller n'importe où cultiver : « Même dans le lit du Mouhoun (rivière), ils iront cultiver ». Réflexion que l'on retrouve chez quelques vieux Mossi, désespérés des forces morales et de l'acharnement de leurs propres frères. Pour un Bwaba, la terre étant celle des ancêtres, il la considère toujours, en dehors des terres incultivables, sinon par des Mossi, comme des terres autrefois cultivées sinon par ses ancêtres directs du moins par d'autres plus indirects : tout ossement que recèle la terre bwamu est d'ancêtres ; d'ailleurs, ils sont toujours soigneusement recueillis par les forgerons qui les entassent dans des ossuaires dont eux seuls savent la place cachée à tous.

Pour **lutter contre la pauvreté des terres**, ou leur appauvrissement, que font les sujets ? Plusieurs techniques sont utilisées. D'une part, il y a l'emploi de « **l'engrais des blancs** », l'engrais chimique fourni par la Sofitex, compagnie spécialisée sur le coton. Cet engrais est très apprécié puisque la première année il aide le coton, et la seconde permet de très bons rendements en mil. Son prix est cité comme explicitement la raison principale pour laquelle les paysans recourent à d'autres pratiques de fumure. Mais on lui reproche ses dégâts sur l'écologie : en particulier sur les insectes utiles comme les chenilles de karité, en tout cas on doit constater que là où il y a du coton, les chenilles de karité ont disparu.

Le coton, lui, n'est pas jugé seul, car autrefois il était cultivé dans l'assolement bwamu, on le semait à la volée ; le coton a un cycle végétatif qui rompt celui du striga, cela tous le savent, comme les études scientifiques l'ont par ailleurs prouvé (Colloque de Dakar sur le Striga, 1989). « Le coton à l'époque, le Bwaba le semait à la volée, c'était une espèce différente du coton d'aujourd'hui ». Rappelons que la graine est mangée.

Disons que seules deux personnes affirment ne pas utiliser l'**engrais** chimique. Mais les données des *Cahiers* permettent deux interprétations : l'une qui exclut les sujets disant, d'une manière générale, qu'on peut lutter contre la pauvreté des terres en utilisant l'engrais des blancs mais dont rien ne permet de dire qu'ils l'utilisent (pour les autres techniques, le cas se posera aussi, mais l'acuité de la réponse est moins gênante) : c'est le cas de 39 sujets (9%) ; l'autre interprétation les inclurait. Contentons-nous de signaler cette imprécision : 340/439 sujets utilisent l'engrais chimique. Soit 78%. Il n'y a pas de différence entre Bwaba (153 sujets) et Mossi (159 sujets).

Les techniques de **fumure** biologique, que ce soit par parcage des animaux, par apport d'engrais animal (poulaillers, parcs à bœufs et moutons), par apport de débris végétaux décomposés ou de débris des habitations, concerne 113/439 sujets, soit 26% ; l'usage de techniques culturales (labours, zaï, billonages, drainage...) 25 personnes (6%) et celle de la rotation des cultures par utilisation des rotations ou usage d'une année sur l'autre de variétés à cycles différents, 40 (9%).

Par contre la différence entre ethnies est là déterminante : 56 Mossi contre 41 Bwaba utilisent la fumure animale ; 17 contre 6 des techniques culturales ; 28 contre 12 la rotation des cultures.

On comprendra alors que le rapport s'inverse pour les jachères, pratique qu'utilisent 50 sujets, dont 41 Bwaba et 9 Mossi, aucun autre membre d'une autre ethnie, Dafing, Peul ou Samo n'utilisant cette technique, ne disposant pas quant à eux de terres de réserve.

Les **changements écologiques** de la zone sont appréciés par tous, mis à part quelques individus : la flore est jugée se dégrader par 283 sujets/439, soit 64% ; la faune par 138, soit 31. L'affaiblissement de la pluie est relevé par 211 personnes 48%. Et enfin le milieu naturel est estimé se dégrader pour 53, soit 12% des sujets. Signalons que quelques Mossi font la liaison : la perte de végétation entraîne la rareté des pluies. Le défaut de couvert végétal est accusé d'aggraver les effets de l'érosion éolienne : « Le manque d'arbres qui peuvent empêcher le vent de trop souffler sur la terre ». Un Mossi va même jusqu'à dire : « Nous avons tué tous les gros arbres, sans penser que les arbres

attirent la pluie. Il y a manque de pluie. A l'époque, l'érosion, on ne la voyait pas comme aujourd'hui. Quand il y a des arbres, l'effet du vent diminue, regarde aux pieds des arbres. »

L'avis est général : **la pluie** est moindre en quantité et la saison des pluies commence plus tard et se termine plus tôt. Les changements végétaux sont dus selon les informateurs à la perte de ce qu'on appelle la diversité : moins de plantes, plus de plantes médicinales, ce dont se plaignent particulièrement les Mossi, et donc pratiquement plus de collectes de plantes et d'insectes sauvages, de poissons enterrés, de rats divers et de lièvres et que l'on piégeait, de reptiles gustativement appréciés comme les varans, de crocodiles... Tous les informateurs signalent l'existence d'agoutis dans la zone (à ce que nous avons compris que correspondaient le néologisme des « rats goût » de Yézouma) On doit signaler que ces disparitions sont signalées autant que celle des gros herbivores sauvages et des fauves : le pays, il y a trente ans était dangereux, il fallait être courageux pour entrer dans ces brousses par les seuls chemins possibles, qui étaient ceux tracés par les éléphants, où l'on se faisait dévorer par les animaux, dont terribles sont ceux qui dévorent le corps mais laissent la tête : on frémit à ce spectacle sur lequel tant d'informateurs insiste : l'animal vous mange tout, peau, viande et os, mais laisse votre tête comme seul relief de son repas ; mais c'est un animal délicat malgré sa férocité, il vous mange en tenant ses pattes derrière le dos, n'aimant peut-être pas se salir les doigts... A part ce côté folklorique, dont il est délicieux de voir les informateurs mimant cet animal à la gueule assez imprécise vous manger, théâtre d'ombres dont ne doutons pas de la véracité, les récits sont bien concrets et plus familiers : les tsé tsé abondaient, on ne pouvait élever chèvre ou mouton ou chien que les panthères ne vous les dévoraient ; il fallait veiller les troupeaux, veiller aux récoltes en chassant à la fronde les oiseaux, en effrayant les éléphants par de grands feux ou en tapant sur des instruments... Les avis sont unanimes. Les Peul insistent sur la disparition des arbres fourragers, des bas-fonds qui maintenaient l'eau en permanence à fleur de terre, de l'herbe qui repoussait alors qu'aujourd'hui le surpâturage a effacé de la zone de nombreuses pérennes, dont le *Symbonpogon giganteus* est le plus cité. Les Peul ne sont pas les seuls à regretter l'heureux temps où seuls ils poussaient devant eux les bœufs, alors que maintenant la zone subit par un trop-plein de troupeaux une érosion qu'aggrave le vent. Les troupeaux circulant en ligne aggravent également l'érosion par les ruissellements qu'ils concentrent. Et la perte de la couverture végétale, arborée et herbeuse est citée par de nombreux informateurs.

Selon l'ethnie voici ce que l'on obtient :

	Bwaba		Mossi	
Signalent la dégradation de :				
La flore	87	44%	110	56%
La faune	56	28%	68	36%
La pluie	106	53%	87	46%
Du milieu naturel en général	27	13%	13	7%

D'une manière générale les informateurs insistent sur le fait que l'exploitation des bas-fonds est aujourd'hui possible, pas en riz mais en sorgho, parce que la sécheresse a asséché la zone depuis plusieurs décennies.

A lire les *Cahiers*, une impression forte surgit : au-delà de tout discours passéiste, la dégradation de l'environnement est mieux notée et plus précisément chez les Mossi et on a plusieurs raisons pour le comprendre :

- venant d'un pays dévasté, poussé à l'émigration par la sécheresse (53), par la famine de terre (26), par le manque de pluie (98), les Mossi sont effrayés de retrouver ici les problèmes qu'ils avaient espéré laisser là-bas : « Si cela continue, on va tous mourir » est un leitmotiv chez eux, d'où leur plus grande lucidité ? De toute façon, les Mossi ne s'exonèrent pas de pratiques préjudiciables au milieu naturel : coupe abusive, faux-champs, pratique des labours, individualisme, parc de bovins...
- plus frappés par le pays de cocagne que représentait pour eux le Bwamu à leur arrivée, sont-ils plus sensibles à sa dégradation ?
- sont-ils plus sensibles à cette dégradation de par le fait que pour lutter contre elle ils n'ont pas de jachères disponibles ?
- sont-ils plus sensibles à cette dégradation de par le fait qu'à leur arrivée, ils ont cru trouver un pays de cocagne ?
- seraient-ils plus observateurs ? ce qui est un peu étonnant car le Bwaba est de ces peuples fous de plantes qui connaît bien la nature qui l'environne ;

Une autre raison vient à la lecture des *Cahiers*, qui tiendrait aussi à la langue : la langue bwamu, dont nous avons déjà donné les caractéristiques formelles, n'a peut-être pas la force analytique du mooré. D'où ce sentiment que l'on tire des lectures d'interviews que les Bwaba analyserait moins la situation et procéderaient plus par images contrastées pour exprimer la même chose, ce qui en français, langue dans laquelle sont écrits les *Cahiers*, se rend mal. Le mooré et le dyula, du point de vue structurel, se traduisent mieux et plus facilement en français.

L'image que les Mossi donnent du pays bwamu à leur arrivée est celle d'un **pays de cocagne** riche, aux hommes accueillants, bizarres par leur individualisme, leur anarchisme même, mais courageux, fiers, travailleurs, étonnants par leurs capacités de mobilisation collective sans autre motivation que leur esprit de compétition, où les sols étaient lourds, la nature riche, l'alimentation à portée de la main : « tu piégeais et t'avais soit un rat goût, soit un lièvre, soit un varan » ; « les poissons enterrés il y en avait en pagaïe, les biches et tout tu mangeais de la viande » ; « le miel, il y en avait tant que tu pouvais pas tout bouffer. » Enfin, des sols qui nourrissaient une famille avec un hectare, deux si elle était grande, alors qu'aujourd'hui, il en faut de cinq à six pour survivre dans la crainte du lendemain.

La **pression de la population** frappe tous les observateurs, mais avec une nuance importante : elle est plus forte chez les Bwaba, qui se sentent envahis, que chez les Mossi, qui ne pourraient en première approximation qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Elle n'est cependant clairement et explicitement exprimée que chez 53 sujets (12%) mais 36 Bwaba contre 15 Mossi (les deux autres notations sont de Dafing). En général, cette remarque est noyée dans des considérations sur la perte de la culture bwamu, lietmotiv chez les Bwaba, sur les méfaits des labours qui gâtent la terre et permettent de grands champs et donc donnent le sentiment que la population augmente quand ce sont les champs... Cette pression de population est cependant vécue fortement, bien au-delà de son expression statistique dans cette exploitation dichotomique.

Nous reconnaissons, question de méthode, qu'il nous aurait fallu prévoir et différencier des traits explicites et des traits implicites (le sujet en parle directement vs il en traite implicitement). Une fois de plus, c'est à la fin d'un travail que l'on sait comment il fallait l'engager. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, vieil adage de la gent scientifique des enquêtes de terrain !

Par contre, si nous ne parlons pas des feux, c'est que les notations sont très rares à ce sujet sauf pour dire qu'autrefois, on pouvait facilement être piégé par les feux de brousse, mais qu'ils étaient aussi limités par des bas-fonds nombreux et toujours humides de par les forêts-galerie qu'ils permettaient.

Dans les **raisons de départ** du pays d'origine, signalons que si globalement, pour la totalité de l'échantillon, 54 sujets ont fui, ou ont été chassés, pour histoires de femmes (rapt de femme), par mésentente familiale (cas plus fréquent chez les Bwaba et les Mossi) ou agression sorcière (cause qui ne joue que pour les Dafing), l'appel est aussi une cause importante de migration : 76 sujets sont venus à la demande, ou ont rejoint de la parenté,

et cette cause est plus fréquente chez les Mossi, dont nous avons déjà dit qu'une des causes explicite de la migration est le goût de voir du pays. De nombreux Mossi faisaient du commerce, ont une expérience ivoirienne et même abidjanaise, certains ont une expérience ouvrière (ancien mécanicien garagiste par exemple) quelques uns ont fait de la contrebande, on fait fortune et ont été ruiné par la douane : toutes ces gens sont donc des personnes dynamiques sur le plan économique et fertiles en idées de changement, relativement au milieu paysan moyen fortement conservateur.

Les **interdits**, pour cette seconde exploitation, ont été considérablement simplifiés : nous les avons classés en :

Interdit	Ensemble des sujets	Bwaba	Mossi
Sang/meurtre/bagarre	50	33	13
Copuler	23	9	14
Actes négatifs	80	46	31
Cadavre/enterrer	13	5	4
Conflit de terre	59	30	25
Cœur noir/sorcellerie	119	84	30
Actes positifs	49	21	23

Le *sang, faire couler le sang*, est l'interdit premier, « la terre n'aime pas le sang » ; on y a donc joint ses variantes de conflits interpersonnels, bagarres etc. Mais c'est du sang bwamu dont il est plus souvent question ; quand un autre coule, la terre s'en fiche a-t-on parfois l'impression d'entendre en filigrane, non des *Cahiers*, mais de l'expérience de terrain.. Pour les Mossi, cet interdit est souvent cité comme contrepoint d'actes de bonté.

Dans les actes négatifs sont « *faire de l'œil*, expression qui signifie : provoquer, insulter. « Quel homme peut faire de l'œil à son logeur ? », est une expression trop fréquente dans les interviews (pour employer cet usage africain de « trop » comme image dans ce texte).

Enterrer un cadavre en brousse est un interdit très fort ; mais pour ceux que l'on ne peut enterrer dans le village, personnes sans poils au pubis et aux aisselles que l'on met dans une ruche morte au creux d'un arbre et bossus qu'on enfouit dans une termitière, naturellement on procède différemment. Leur enterrement au village serait censé arrêter la pluie. Honte aux pendus, que l'on décroche et qu'on traîne en brousse, dans une fosse creusée à la hâte, on y jette le corps que l'on casse pour faire rentrer dans le trou toujours trop petit : « ça fait peur, les os craquent, on lui laisse les jambes sortir de terre ». Les hyènes nettoient tout ça. On relève aussi d'autres interdits par exemple celui concernant

les *femmes enceintes mortes* ou des *femmes mortes en couches*, mais c'est une mésinterprétation de la tradition qui demande seulement que l'on éventre la femme et qu'on l'enterre le fœtus sur le ventre, mais dans le cimetière ; tâches dont se chargent les forgerons.

Copuler est un des actes interdits par excellence ; en fait, il ne porte logiquement que pour les Bwaba, liés mystiquement à leur terre ; aussi les Mossi ont-ils transformé cet interdit en disant qu'on ne doit pas violer une femme en brousse, ou copuler avec la femme de son voisin. Nous avons enquêté sur cette pratique, il semblerait que ces viols aient un aspect rituel chez les Mossi de Bondoukuy : il est cité comme une obligation chez les veufs qui, ayant perdu deux femmes par décès et voulant encore convoler, doivent rompre le cycle infernal de cette malédiction en allant, masqués, violer une femme en brousse. Quant aux Peul, comme nous l'avons signalé, ils ne sont pas concernés.

Cœur noir et sorcellerie sont quasi identiques, par mégarde nous y avons inclus l'interdit de tête rouge, qui est en fait un interdit sur les albinos. D'où le gonflement de cette cause dans nos données, surtout en ce qui concerne les Bwaba, car les autres ethnies l'ignorent. Remarquons quand même que l'interdiction de la sorcellerie est fortement présente chez les Dafing, qui sont, de notoriété publique, fort adeptes de ces pratiques (nous répétons les bruits entendus sur le terrain !), il est vrai qu'eux-mêmes s'estiment souvent agressés en sorcellerie, et tous les cas relevés les impliquent.

Les *conflits de terre* sont nombreux à être cités comme interdits : ne pas marquer les limites de son champ afin de ne mettre ni soi, ni son voisin en faute s'il la dépasse, la mort du fauteur s'en suivrait aussitôt ; marquer un arbre comme limite ; ne pas tuer un boa (python) : en fait, cet interdit nous ne l'avons trouvé que cinq fois cité, alors qu'il apparaît gonflé dans les interviews, mais c'est un interdit du clan Coulibaly qui, étant chef de la terre, est un interlocuteur privilégié de tout travail sur la société rurale de Bondoukuy.

Nous avons aussi des *interdits spécifiques* : par exemple Bimbiwa est autorisé au seul clan Dimi, ce qui est quelque part une manière élégante de se protéger de la tentation de prêter de la terre. A Bwiwan, on ne doit pas taper sa femme en brousse ; à la maison, c'est autorisé. Tous ces interdits sont circonstanciels, nombreux, liés à certaines terres ou à certains clans et ils seront écartés à l'avenir.

Chapitre 4

Synthèse des informations

L'analyse qui suit part du fichier final **3_CYR-Fin**. Nous y avons finalisé la totalité de l'information afin de regrouper les variables qui se sont révélées à la fois parentes et peu fréquentes :

RAPP_TER inclut tous les individus ayant répondu au moins un « oui » à parenté avec le fondateur, à propriétaire et à prémices, et ne donne pas. L'hypothèse est que ces variables isolées sont un signe d'assurance d'une stabilité (incertaine mais réelle sur le plan idéologique) d'un rapport à la terre.

BOSERUP inclut tous les individus qui pratiquent au moins soit la fumure organique, soit des rotations culturales, soit l'usage de variétés différentes pour lutter contre l'appauvrissement des terres. Cette variable part de l'idée que moins le cultivateur a de bonnes terres, plus il est créatif en matière d'amélioration des terres (théorie d'Ester Boserup).

TABOU inclut l'ensemble des tabous cités les sujets, il suffit qu'ils en citent au moins un pour figurer comme groupe ayant répondu oui, en excluant les réponses qui disaient qu'il fallait avoir bon cœur et autre réponse « positive ».

Pour les analyses de ce chapitre, qui vont nous permettre de regarder l'information synthétisée dans le fichier numéro 3, nous présenterons les tableaux sortis en SPSS et les commentaires. La simplification du fichier nous permet désormais de ne pas être noyés dans l'information. Signalons que dans ce fichier nous avons **1** Bwaba de plus, parce qu'une correction a été réalisée par rapport au premier fichier.

Au total nous avons 201 Bwaba (46%), 195 Mossi (45%), 43 (10%) d'autres ethnies pour 439 sujets.

Disons tout de suite que **les Bwaba** sont donc **minoritaires** (46%) dans la population totale des chefs de concession de l'enquête (laquelle doit être vu le côté systématique et le sérieux de Yézouma Coulibaly) proche de la réalité ; mais cela s'aggrave peut-être avec la population totale puisque les Bwaba ont souffert d'un effondrement démographique lié probablement à l'écrasement de la révolte du siècle dernier ; nous ne pouvons pas dire si la situation est toujours défavorable du point de vue de la taille des familles et de la fécondité, n'ayant pas de données sur le nombre d'enfants survivants par femme selon les deux ethnies principales. De même, nous ne savons pas la

polygamie différentielle entre les deux groupes principaux (fréquence relative de la polygamie), car la polygamie accroît la faiblesse de la fécondité.

Cependant **l'infériorité numérique** des Bwaba, si infériorité numérique il y a, est moins potentiellement source de conflits dans la mesure où nous avons vu que les non-Bwaba ne sont pas un groupe ethnique homogène : 10% ne sont pas Mossi d'une part, et surtout traverse ces deux groupes allogènes une sensibilité différente selon la durée de résidence : les vieux résidents (que nous appellerons ici « anciens ») sont fortement « bwabatisés », si nous risquons ce néologisme, et sont aussi critiques vis-à-vis des nouveaux venus, arrogants, irrespectueux de la terre et de la tradition de leurs « logeurs », grands consommateurs de terres par la pratique des « faux-champs » et destructeurs de la nature par des pratiques agricoles et forestières de type minier, que les autochtones eux-mêmes.

Tableau 0

Tableau croisé Ethnie du sujet * Age recodé en trois classes

			Age recodé en trois classes			Total
			Moins de 40 ans	Entre 40 et 49 ans	Plus de 50 ans	
Ethnie du sujet	bwa	Effectif	78	60	63	201
		% dans Ethnie du sujet	38,8%	29,9%	31,3%	100,0%
	Mossi	Effectif	37	58	100	195
		% dans Ethnie du sujet	19,0%	29,7%	51,3%	100,0%
	Autre	Effectif	18	13	12	43
		% dans Ethnie du sujet	41,9%	30,2%	27,9%	100,0%
Total		Effectif	133	131	175	439
		% dans Ethnie du sujet	30,3%	29,8%	39,9%	100,0%

Le trait distinctif des Mossi qui sont plus âgés, comme chefs de concession, que les Bwaba, se manifeste clairement : la taille des concessions mossi sont probablement plus grande que celles des autres ethnies vu le nombre de dépendants qu'elles comportent : la famille mossi reste plus cohérente que celles des autres ethnies.

Le **toponyme** est donc connu pour 296 sujets, soit 66% ; le toponyme bwamu est connu pour 125/201 Bwa ; 57/195 Mossi ; 10/43 autres. Cette connaissance est significative entre le premier et le second groupe, ce qui est normal.

130/195 Mossi ont plus de 21 ans de **présence** et 104/195 plus de 25 ans de présence. Il en est de même pour les autres ethnies. Et nous avons déjà vu que les premiers Dafing venus sont très différents sociologiquement des derniers, venus en groupe et qui peuplent Bondoukuy Préfecture, où leurs femmes a un quasi monopole de

l'alimentation transformée (cf. Fourgeau et Traoré, 2002). Les premiers sont venus comme manœuvres ou chasseurs et ont un rapport personnel dense avec leur logeur.

Si 82, 42%, des Bwaba ont **rejoint leur parent**, 32, 16%, des Mossi sont dans le même cas, ceux-ci étant venus en groupe, débarquant tous ensemble, faméliques selon leur propres dires, d'un car venu directement du pays, y compris pour le groupe venu du Mali (au lieu-dit Mali). Ce qui fait que si 40% des anciens résidents Bwaba ont trouvé un parent, c'en est le cas pour seulement 25% des anciens résidents Mossi... ce chiffre étant à comparer avec le... 1% des résidents de moins de 24 ans qui, Mossi, ont rejoint la zone : on assiste donc à une infiltration d'individus, moins structurés qu'à première vue on le croyait, et qui n'arrivent pas à reproduire en pays Bwamu la structure hiérarchique qu'ils affectionnent : avec deux Mossi venus d'ailleurs, on ne fait plus vraiment un chef ! On assiste là à un essaimage des descendants des vieux Mossi, nous en avons vu quelques cas, et à un phénomène de prolétarianisation, ou de paupérisation, des agriculteurs récents. C'est dire que la situation n'est pas saine.

La **nature des terres trouvées à l'arrivée** est composée de champs ou jachères récentes (en y incluant les indéterminées et les « brousses peuplées », recolonisées par les Bwaba en faim de terres revenus dans leurs jachères ou sur leurs terres), ces terres ayant un lien fort non avec le logé, mais avec le logeur : c'est-à-dire que celui qui cultive, sauf pour les « brousses-parking » pour reprendre le néologisme créé par Yézouma Coulibaly, est vraiment sur un siège éjectable, de par le statut des terres qu'il a obtenu et de par leur faiblesse agronomique qui peut le pousser au départ au moindre incident climatique ou écologique.

En prenant dans les premiers fichiers le concept de statut des terres à l'arrivée, nous avons :

Non déclaré (statut fragile)	46	11%
Champ	72	17
Jachère appropriée précisément	58	13
Jachère ancienne	41	9
Brousse	212	48
Sol	10	2

On peut dire que les trois premiers groupes sont dans une situation difficile : soit 41% et 59% dans une situation « normale ».

Tableau 1

Tableau croisé Ethnie du sujet * statut des terre * Durée de présence

Effectif

Durée de présence			statut des terre					Total	
			NI	champ	jachère appropriée	jachère ancienne	brousse		sol
Présence de moins de 24 ans	Ethnie du sujet	bwa	17	28	38	25	48	5	161
		Mossi	9	22	8	5	47		91
		Autre	8	13	3	3	4	1	32
	Total		34	63	49	33	99	6	284
25 ans et plus	Ethnie du sujet	bwa	3	1	6	5	24	1	40
		Mossi	8	5	3	3	82	3	104
		Autre	1	3			7		11
	Total		12	9	9	8	113	4	155

On peut établir le tableau 1 en croisant l'ethnie du sujet, le statut des terres à l'arrivée et la durée de présence, et le comparer avec le tableau 2 suivant qui se limite au dernier fichier :

Tableau 2

Tableau croisé Ethnie du sujet * recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée * Durée de présence

Durée de présence				recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée		Total
				champ	Brousse	
Présence de moins de 24 ans	Ethnie du sujet	bwa	Effectif	93	68	161
			% dans Ethnie du sujet	57,8%	42,2%	100,0%
	Mossi	Effectif	59	32	91	
		% dans Ethnie du sujet	64,8%	35,2%	100,0%	
	Autre	Effectif	26	6	32	
		% dans Ethnie du sujet	81,3%	18,8%	100,0%	
Total	Effectif	178	106	284		
% dans Ethnie du sujet		62,7%	37,3%	100,0%		
25 ans et plus	Ethnie du sujet	bwa	Effectif	15	25	40
			% dans Ethnie du sujet	37,5%	62,5%	100,0%
	Mossi	Effectif	26	78	104	
		% dans Ethnie du sujet	25,0%	75,0%	100,0%	
	Autre	Effectif	5	6	11	
		% dans Ethnie du sujet	45,5%	54,5%	100,0%	
Total	Effectif	46	109	155		
% dans Ethnie du sujet		29,7%	70,3%	100,0%		

Si pour les moins de 24 ans de présence au lieu-dit les résultats sont significatifs, notons que les trois groupes ethniques sont semblables pour les anciens résidents ; une

preuve de plus de notre notation que le clivage est bien entre Bwaba et anciens résidents vs nouveaux résidents non Bwaba (plus quelques Bwaba externes à la zone, par exemple des Bwaba du Mali venus se réfugier ici). La question ethnique est un arbre qui cache une forêt de contradictions devant le statut de la terre.

Si on croise, l'ethnie du sujet, le rapport à la terre avec la durée de présence on obtient un tableau hautement significatif : c'est bien la durée de présence qui doit être notre critère pour entendre la situation sociale dans le Bwamu.

Tableau 3

Tableau croisé Ethnie du sujet * rapport à la terre * Durée de présence

Durée de présence				rapport à la terre		Total
				fort	faible	
Présence de moins de 24 ans	Ethnie du sujet	bwa	Effectif	148	13	161
			% dans Ethnie du sujet	91,9%	8,1%	100,0%
	Mossi	Effectif	34	57	91	
		% dans Ethnie du sujet	37,4%	62,6%	100,0%	
	Autre	Effectif	18	14	32	
		% dans Ethnie du sujet	56,3%	43,8%	100,0%	
Total	Effectif	200	84	284		
	% dans Ethnie du sujet	70,4%	29,6%	100,0%		
25 ans et plus	Ethnie du sujet	bwa	Effectif	37	3	40
			% dans Ethnie du sujet	92,5%	7,5%	100,0%
	Mossi	Effectif	45	59	104	
		% dans Ethnie du sujet	43,3%	56,7%	100,0%	
	Autre	Effectif	7	4	11	
		% dans Ethnie du sujet	63,6%	36,4%	100,0%	
Total	Effectif	89	66	155		
	% dans Ethnie du sujet	57,4%	42,6%	100,0%		

Mais aussi, l'ethnie est déterminante ! Nous voyons ici au tableau suivant que les données sont très significativement corrélées entre l'ethnie et le rapport à la terre, celui entre la durée de présence et le rapport à la terre donne le même résultat :

Tableau 4

Tableau croisé Ethnie du sujet * rapport à la terre

			rapport à la terre		Total
			fort	faible	
Ethnie du sujet	bwa	Effectif	185	16	201
		% dans Ethnie du sujet	92,0%	8,0%	100,0%
	Mossi	Effectif	79	116	195
		% dans Ethnie du sujet	40,5%	59,5%	100,0%
	Autre	Effectif	25	18	43
		% dans Ethnie du sujet	58,1%	41,9%	100,0%
Total	Effectif	289	150	439	
	% dans Ethnie du sujet	65,8%	34,2%	100,0%	

Mais au tableau 5, celui croisant durée de présence et rapport à la terre, tout en étant largement significatif, les chiffres sont un peu moins significatifs :

Tableau 5

Tableau croisé Durée de présence * rapport à la terre

			rapport à la terre		Total
			fort	faible	
Durée de présence	Présence de moins de 24 ans	Effectif	200	84	284
		% dans Durée de présence	70,4%	29,6%	100,0%
	25 ans et plus	Effectif	89	66	155
		% dans Durée de présence	57,4%	42,6%	100,0%
Total	Effectif	289	150	439	
	% dans Durée de présence	65,8%	34,2%	100,0%	

En conclusion, ce qui est important, c'est bien l'ethnie au premier chef, mais la durée de présence fonde un rapport de propriété très proche du premier critère.

Mais le croisement ethnie*durée de présence*rapport à la terre n'apporte aucune information : on obtient des proportions identiques.

L'utilisation de l'**engrais chimique**, l'engrais des blancs, est le fait d'à peu près tous les sujets, mais sa signification tient à la pratique de la culture du coton, laquelle a pour intérêt de rompre le cycle du *striga*, mais réclame aussi une disponibilité de terres pour cette culture. Elle est donc un signe de l'entrée dans le cercle monétaire. Cependant pas seulement, car les Peul vont se rémunérer sur les bêtes et les Dafing par d'autres activités extra-agricoles.

Si les Bwaba récents l'utilisent à 75% contre 80% pour les Mossi récents, les anciens, Bwaba ou Mossi, l'utilisent pratiquement identiquement : 83 et 85%.

Les cultivateurs de date récente venus dans la zone sont donc des cultivateurs sans réserve, devant assurer leur champ en grain avant de penser à autre chose. Les corrélations sont fortement significatives et donc les conclusions peuvent être dites fermes.

Tableau 6

Tableau croisé Ethnie du sujet * Utilise l'engrais * Durée de présence

Effectif			Utilise l'engrais		Total
Durée de présence			Oui	Non	
Présence de moins de 24 ans	Ethnie du sujet	bwa	120	41	161
		Mossi	73	18	91
		Autre	20	12	32
	Total		213	71	284
25 ans et plus	Ethnie du sujet	bwa	33	7	40
		Mossi	88	16	104
		Autre	6	5	11
	Total		127	28	155

L'utilisation de la **jachère** comme moyen pour contrebalancer l'affaiblissement de la fécondité des terres se révèle plein d'intérêt : d'une part elle est assez peu fréquente, 11% en moyenne, mais curieusement chez les résidents les plus récents, ce qui doit être dû au poids des Bwaba dans le phénomène : seuls ceux qui ont des terres la pratiquent. Et c'est statistiquement très significatif.

Tableau 7

Tableau croisé

			pratique la jachère		Total
			Oui	Non	
Durée de présence	Présence de moins de 24 ans	Effectif % dans Durée de présence	41 14,4%	243 85,6%	284 100,0%
	25 ans et plus	Effectif % dans Durée de présence	9 5,8%	146 94,2%	155 100,0%
Total		Effectif % dans Durée de présence	50 11,4%	389 88,6%	439 100,0%

Tableau 8

Tableau croisé Ethnie du sujet * pratique la jachère

			pratique la jachère		Total
			Oui	Non	
Ethnie du sujet	bwa	Effectif % dans Ethnie du sujet	41 20,4%	160 79,6%	201 100,0%
	Mossi	Effectif % dans Ethnie du sujet	9 4,6%	186 95,4%	195 100,0%
	Autre	Effectif % dans Ethnie du sujet		43 100,0%	43 100,0%
Total		Effectif % dans Ethnie du sujet	50 11,4%	389 88,6%	439 100,0%

Effectivement, presque toutes les jachères sont le fait de Bwaba.

Tableau 9

Tableau croisé une ou deux ethnies * pratique la jachère

			pratique la jachère		Total
			Oui	Non	
une ou deux ethnies	Oui	Effectif % dans une ou deux ethnies	33 13,4%	214 86,6%	247 100,0%
	Non	Effectif % dans une ou deux ethnies	17 8,9%	175 91,1%	192 100,0%
Total		Effectif % dans une ou deux ethnies	50 11,4%	389 88,6%	439 100,0%

Tableau 10

Tableau croisé Ethnie du sujet * une ou deux ethnies

			une ou deux ethnies		Total
			Oui	Non	
Ethnie du sujet	bwa	Effectif	103	98	201
		% dans Ethnie du sujet	51,2%	48,8%	100,0%
	Mossi	Effectif	135	60	195
		% dans Ethnie du sujet	69,2%	30,8%	100,0%
	Autre	Effectif	9	34	43
		% dans Ethnie du sujet	20,9%	79,1%	100,0%
Total	Effectif	247	192	439	
	% dans Ethnie du sujet	56,3%	43,7%	100,0%	

Dans les lieux-dits peuplés seulement d'une ou deux ethnies, se pratique plus la jachère et les Mossi sont plus concentrés dans ce type d'habitat. Mais la durée de présence ne marque qu'une faible différence selon les résidents récents et anciens, même si pour ceux-ci, la tendance s'accroît : 61% contre 59, ce qui est significatif.

Tableau 11

Tableau croisé Durée de présence * une ou deux ethnies

			une ou deux ethnies		Total
			Oui	Non	
Durée de présence	Présence de moins de 24 ans	Effectif	153	131	284
		% dans Durée de présence	53,9%	46,1%	100,0%
	25 ans et plus	Effectif	94	61	155
		% dans Durée de présence	60,6%	39,4%	100,0%
Total	Effectif	247	192	439	
	% dans Durée de présence	56,3%	43,7%	100,0%	

La fin des **brousses libres** est signalée par : 81/439 (19%) des sujets. Le tableau 12 suivant qui croise cette variable avec l'ethnie du sujet et la durée de présence est significatif statistiquement et implique deux faits : d'une part les Bwaba sont moins « pessimistes » que les Mossi, parce que leur situation est moins critiques et les anciens résidents, qui ont connu et rendent du Bondoukuy d'il y a trente ans l'image d'un pays de cocagne, sont nettement plus pessimistes que les plus récents qui, sans expérience, ou bien qui, pressés par le besoin, sont moins regardants sur la définition d'une « bonne » terre.

Tableau 12

Tableau croisé Durée de présence * plus de brousses * Ethnie du sujet

Ethnie du sujet				plus de brousses		Total
				Oui	Non	
bwa	Durée de présence	Présence de moins de 24 ans	Effectif % dans Durée de présence	16 9,9%	145 90,1%	161 100,0%
		25 ans et plus	Effectif % dans Durée de présence	8 20,0%	32 80,0%	40 100,0%
	Total		Effectif % dans Durée de présence	24 11,9%	177 88,1%	201 100,0%
Mossi	Durée de présence	Présence de moins de 24 ans	Effectif % dans Durée de présence	17 18,7%	74 81,3%	91 100,0%
		25 ans et plus	Effectif % dans Durée de présence	33 31,7%	71 68,3%	104 100,0%
	Total		Effectif % dans Durée de présence	50 25,6%	145 74,4%	195 100,0%
Autre	Durée de présence	Présence de moins de 24 ans	Effectif % dans Durée de présence	3 9,4%	29 90,6%	32 100,0%
		25 ans et plus	Effectif % dans Durée de présence	4 36,4%	7 63,6%	11 100,0%
	Total		Effectif % dans Durée de présence	7 16,3%	36 83,7%	43 100,0%

L'intensification agricole est le grand défi de l'agriculture sur brûlis, grande consommatrice d'espace et demandeuse de terres reconstituées par de longues périodes de dormance. La théorie d'Ester Boserup, disant que les terres exploitées intensément l'ont été comme effet positif de la pression démographique obligeant au changement, nous avons testé cette hypothèse en construisant une variable de synthèse dite BOSERUP, incluant tous les sujets se livrant à au moins technique culturale d'amélioration des sols par l'usage de rotation, de fumure animale, d'assolement... maintenant, voyons le croisement de cette variable avec les autres contraintes connues par les habitants de Bondouky.

Pour l'âge des sujets par rapport à l'ethnie, il n'intervient que peu dans cette variable. Sauf en ce qui concerne les personnes âgées quand on compare Bwaba et Mossi :

Tableau 12

Personnes de plus de cinquante ans selon leurs pratiques culturelles d'amélioration (BOSERUP positif = intensification agricole en cours)

	Boserup	Bwaba	Mossi
Oui		23	50
Non		40	50

On voit que les Mossi plus sous la pression du manque de terres ou par habitudes importées du vieux pays pauvre, pratiqueraient plus la culture agricole intensive. Mais que les jeunes, de toutes les ethnies, s'y adonneraient aussi à peu près également.

Tableau 13

Tableau croisé Forte amélioration des terres (théorie Boserup) * Ethnie du sujet * Age recodé en trois classes

Age recodé en trois classes				Ethnie du sujet			Total
				bwa	Mossi	Autre	
Moins de 40 ans	Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	oui	Effectif	26	19	2	47
			% dans Ethnie du sujet	33,3%	51,4%	11,1%	35,3%
	non	Effectif	52	18	16	86	
		% dans Ethnie du sujet	66,7%	48,6%	88,9%	64,7%	
	Total	Effectif	78	37	18	133	
		% dans Ethnie du sujet	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	
Entre 40 et 49 ans	Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	oui	Effectif	28	23	5	56
			% dans Ethnie du sujet	46,7%	39,7%	38,5%	42,7%
	non	Effectif	32	35	8	75	
		% dans Ethnie du sujet	53,3%	60,3%	61,5%	57,3%	
	Total	Effectif	60	58	13	131	
		% dans Ethnie du sujet	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	
Plus de 50 ans	Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	oui	Effectif	23	50	8	81
			% dans Ethnie du sujet	36,5%	50,0%	66,7%	46,3%
	non	Effectif	40	50	4	94	
		% dans Ethnie du sujet	63,5%	50,0%	33,3%	53,7%	
	Total	Effectif	63	100	12	175	
		% dans Ethnie du sujet	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	

Au tableau 14, qui donne aussi la durée de présence, si, pour les Bwa, on n'atteint aucun seuil de significativité statistique, pour les Mossi et les autres, ce seuil est atteint : les moins de 24 ans présence, plus jeunes, et que nous avons vu subir plus de pression par manque de terres, utilisent le plus de méthodes d'amélioration des terres. Rappelons qu'en plus, très souvent, ils ne peuvent recourir aux engrais chimiques, n'ayant pas de coton qui

leur permettrait de faire des emprunts auprès de la SOFITEX, la compagnie nationale du textile.

Tableau 14

Tableau croisé Forte amélioration des terres (théorie Boserup) * Durée de présence * Ethnie du sujet

Ethnie du sujet				Durée de présence		Total
				Présence de moins de 24 ans	25 ans et plus	
bwa	Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	oui	Effectif	61	16	77
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	79,2%	20,8%	100,0%
	non	Effectif	100	24	124	
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	80,6%	19,4%	100,0%
	Total		Effectif	161	40	201
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	80,1%	19,9%	100,0%
Mossi	Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	oui	Effectif	38	54	92
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	41,3%	58,7%	100,0%
	non	Effectif	53	50	103	
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	51,5%	48,5%	100,0%
	Total		Effectif	91	104	195
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	46,7%	53,3%	100,0%
Autre	Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	oui	Effectif	7	8	15
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	46,7%	53,3%	100,0%
	non	Effectif	25	3	28	
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	89,3%	10,7%	100,0%
	Total		Effectif	32	11	43
			% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	74,4%	25,6%	100,0%

Au tableau suivant, nous examinons la pertinence de la connaissance d'interdit : d'une part les différences sont significatives :

Tableau 15

Tableau croisé Cite un interdit * Ethnie du sujet

			Ethnie du sujet			Total
			bwa	Mossi	Autre	
Cite un interdit	Oui	Effectif	146	81	12	239
		% dans Ethnie du su	72,6%	41,5%	27,9%	54,4%
	Non	Effectif	55	114	31	200
		% dans Ethnie du su	27,4%	58,5%	72,1%	45,6%
Total		Effectif	201	195	43	439
		% dans Ethnie du su	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

De même pour le tableau 16 suivant : l'ethnie et l'âge impliquent une connaissance plus ou moins grande des interdits.

Tableau 16

Tableau croisé Cite un interdit * Ethnie du sujet * Age recodé en trois classes

Age recodé en trois classes				Ethnie du sujet			Total
				bwa	Mossi	Autre	
Moins de 40 ans	Cite un interdit	Oui	Effectif	55	9	5	69
			% dans Ethnie du sujet	70,5%	24,3%	27,8%	51,9%
	Non	Effectif	23	28	13	64	
		% dans Ethnie du sujet	29,5%	75,7%	72,2%	48,1%	
	Total	Effectif	78	37	18	133	
		% dans Ethnie du sujet	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	
Entre 40 et 49 ans	Cite un interdit	Oui	Effectif	40	26	2	68
			% dans Ethnie du sujet	66,7%	44,8%	15,4%	51,9%
	Non	Effectif	20	32	11	63	
		% dans Ethnie du sujet	33,3%	55,2%	84,6%	48,1%	
	Total	Effectif	60	58	13	131	
		% dans Ethnie du sujet	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	
Plus de 50 ans	Cite un interdit	Oui	Effectif	51	46	5	102
			% dans Ethnie du sujet	81,0%	46,0%	41,7%	58,3%
	Non	Effectif	12	54	7	73	
		% dans Ethnie du sujet	19,0%	54,0%	58,3%	41,7%	
	Total	Effectif	63	100	12	175	
		% dans Ethnie du sujet	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	

Notons que dans ce tableau 16, on constate que les Mossi, venant souvent en groupe et se disant musulmans (certains hameaux sont nommément des médersa), disent qu'il n'y a pas de tabous pour la terre puisqu'ils sont musulmans : simple arrangement avec le ciel, l'un d'entre eux étant délégué à les respecter (pour les sacrifices, nous avons même vu le cas d'un musulman prié de s'apostasier pour remplir la fonction, et un autre à

qui on a adjoint un fétichiste volontaire nommé d'office pour remplir la fonction). Mais c'est vrai qu'ils n'ont que vaguement entendu parler d'interdits, comme des bruits de couloirs ou des on-dit de marchés, quand ils ne sont pas Bwaba...

Tableau 17

Tableau croisé Cite un interdit * statut des terre

			statut des terre					Total	
			NI	champ	jachère appropriée	jachère ancienne	brousse		sol
Cite un interdit	Oui	Effectif	18	35	44	31	107	4	239
		% dans statut des terre	39,1%	48,6%	75,9%	75,6%	50,5%	40,0%	54,4%
	Non	Effectif	28	37	14	10	105	6	200
		% dans statut des terre	60,9%	51,4%	24,1%	24,4%	49,5%	60,0%	45,6%
Total	Effectif		46	72	58	41	212	10	439
	% dans statut des terre		100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%	100,0%

Dans ce tableau 17 supra, la plupart des statuts « stables » y compris jachères appropriées (ce qui montre que le poids des Bwaba revenus sur les terres de leurs parents est plus fort que ce que les analyses précédentes le donnaient à penser) « produisent » une meilleure connaissance des interdits, donc une meilleure intégration dans la société traditionnelle.

Mais la conséquence est effectivement que les regroupements précédemment faits pour le recodage de cette variable des terres d'arrivée souffre de lacunes, car le tableau suivant n'est pas significatif quand le premier l'était :

Tableau 18

Tableau croisé Cite un interdit * recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée

			recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée		Total
			champ	Brousse	
Cite un interdit	Oui	Effectif % dans recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée	124 55,4%	115 53,5%	239 54,4%
	Non	Effectif % dans recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée	100 44,6%	100 46,5%	200 45,6%
Total		Effectif % dans recodification de stater: 1 champ, 2 brousse, trouvées à l'arrivée	224 100,0%	215 100,0%	439 100,0%

Si au tableau 17 supra, la plupart des statuts « stables » donnent une meilleure intégration dans la société traditionnelle, qu'en est-il alors du croisement de cette variable avec la variable BOSERUP ?

Le tableau 19 suivant n'est pas significatif et montre les limites de l'analyse.

Tableau 19

Tableau croisé Cite un interdit * Forte amélioration des terres (théorie Boserup)

			Forte amélioration des terres (théorie Boserup)		Total
			oui	non	
Cite un interdit	Oui	Effectif	93	146	239
		% dans Cite un interdit	38,9%	61,1%	100,0%
		% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	50,5%	57,3%	54,4%
	Non	Effectif	91	109	200
		% dans Cite un interdit	45,5%	54,5%	100,0%
		% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	49,5%	42,7%	45,6%
Total	Effectif	184	255	439	
	% dans Cite un interdit	41,9%	58,1%	100,0%	
	% dans Forte amélioration des terres (théorie Boserup)	100,0%	100,0%	100,0%	

Mais la non-significativité n'empêche pas la variable de produire de l'information, comme par exemple au tableau 20 suivant :

Tableau 20

Tableau croisé Cite un interdit * Utilise l'engrais

			Utilise l'engrais		Total
			Oui	Non	
Cite un interdit	Oui	Effectif	196	43	239
		% dans Cite un interdit	82,0%	18,0%	100,0%
		% dans Utilise l'engrais	57,6%	43,4%	54,4%
	Non	Effectif	144	56	200
		% dans Cite un interdit	72,0%	28,0%	100,0%
		% dans Utilise l'engrais	42,4%	56,6%	45,6%
Total	Effectif	340	99	439	
	% dans Cite un interdit	77,4%	22,6%	100,0%	
	% dans Utilise l'engrais	100,0%	100,0%	100,0%	

Dans ce tableau, hautement significatif, nous voyons que les tenants de la tradition, appréhendée ici par la connaissance d'un interdit au moins, ne sont pas des marginaux sur le plan économique puisqu'ils utilisent l'engrais chimiques, donc font du coton, donc sont inclus dans l'économie moderne. De même on constate pour la pratique de la jachère :

majoritairement, ceux qui pratiquent la jachère citent un interdit, ce à quoi on pouvait s'attendre et est statistiquement significatif.

Tableau 21

Tableau croisé Cite un interdit * pratique la jachère

Effectif		pratique la jachère		Total
		Oui	Non	
Cite un interdit	Oui	35	204	239
	Non	15	185	200
Total		50	389	439

Par contre le croisement avec le fait qu'il y ait une ou deux ethnies, n'est pas productif, il faudrait probablement se limiter aux lieux monoethniques. Nous précisons en effectuant ce croisement, mais sans obtenir la confirmation de notre hypothèse :

Tableau 22

Tableau croisé ETHHAMO * Cite un interdit

Effectif		Cite un interdit		Total
		Oui	Non	
ETHHAMO	0	2	8	10
	1	58	55	113
	2	22	16	38
	3	3	4	7
	4	4	2	6
	5		1	1
	6	5	5	10
	7	1		1
Total		95	91	186

Les personnes appartenant à des hameaux monoethniques n'ont pas une meilleure connaissance des interdits que les autres.

Conclusion au chapitre

Nous avons donc achevé ce parcours à travers les « Cahiers Yézouma », il nous reste à conclure et à tirer les enseignements de cette recherche.

Conclusion :

Les « Cahiers Yézouma »

et la question foncière au Bwamu de Bondoukuy

Partis de l'idée d'exploiter les *Cahiers* par un débroussaillage de l'information qu'ils contenaient en utilisant l'analyse dichotomique d'un répertoire de certaines questions qu'ils traitaient, nous en sommes arrivés à extraire des informations de première importance et à :

- Différencier les migrants des autochtones, et principalement l'immigration mossi face aux Bwaba dont Bondoukuy est un des hauts lieux historiques ;
- Noter que les autochtones sont désormais minoritaires en nombre et en dynamisme économique : le potentiel explosif ivoirien se reproduit ici. Certes, Bondoukuy n'est qu'un cas, Jean-Pierre JACOB, nous-mêmes (à Sobaka, en pays cerma (dit gouin), à Samorogouan et alentours, avons observé que les « locaux » gardent parfois le contrôle de la terre, et donc de l'immigration. Mais à Bondoukuy, les intérêts individuels ont fait éclater l'intérêt collectif : si celui-ci voudrait que soient refusés de nouveaux immigrants, celui-là les tolère : nous avons de nombreux cas où des propriétaires de terres de culture les font venir pour travailler à leur place : cela ne s'appelle pas du fermage, mais de l'entraide ; c'est des contrats filandreux où chacun approte quelque chose dans une union amicale mais tendue, et qui se tendra aux moindres incidents ; là aussi des brouilles mortels entre logeur/logé émaillent le quotidien, elles ne sont pas vécues comme cela, mais elles ont un soubassement économique. Personne ne peut prendre un ouvrier, alors on prend un « ami ». Curieusement c'est dans cet espace que prennent pied les femmes et les jeunes dont les groupements louent les services leurs membres... ;
- Différencier entre eux les immigrants selon la durée de présence, contrevenant ainsi à l'idéologie commune qui veut poser la question foncière entre droits traditionnels et droit moderne en terme société traditionnelle/société moderne et en termes ethniques : nous avons vu que les migrants anciens sont plus proches des Bwaba que de leurs frères en ethnie plus récemment arrivés, même si le potentiel ethnique pourrait être exploitée pour des désordres dont tous auraient à pâtir, à l'image de ce que l'on voit en Côte d'Ivoire ;

- Entendre que les cultivateurs ne sont pas un groupe homogène mais qu'il se constitue des différenciations entre des paysans marginaux, n'ayant que le grain pour vivre, et d'autres qui pourraient accumuler, si des habitudes sociales ne les freinaient pas : les détournements de l'investissement en épouses, bénéfique à court terme pour le paysan, et s'ils pouvaient contrôler leurs biens : terres et arbres et leurs produits. Mais cela passera par trois révolutions conjointes : la première agricole, technique, la seconde agraire, sociale, la troisième politique.

D'un part donc une révolution agricole qui verra le paysan cultiver l'herbe, faire des fourrages etc., et pas seulement effectuer des cultures de rentes, qui verra ce même paysan entretenir sa terre, et une révolution agraire qui verra le paysan enclore ses champs, et ce sera alors la fin d'une longue tradition millénaire d'alliance entre paysans et pasteurs, les premiers sédentaires mais tournant sur de grands territoires villageois, les seconds grands nomades de la mer au désert, pour parler en image. Ce sera aussi une perte pour l'humanité d'une certaine conception du monde, d'un rapport à la nature et à la terre et un certain mode de relations entre eux. Car cela sera aussi la fin de la solidarité entre villageois, cette solidarité encore vivante aujourd'hui, qui fait remettre une dette au débiteur, aider qui a moins que soi, même si nous ne sommes pas des laudateurs béats de la société négro-africaine comme société parfaite, car, à la connaître de l'intérieur, on ne peut la juger telle : les haines rentrées des sociétés paysannes, leur goût de l'égalité qui frise la médiocrité, celui des cabales avec les accusations de sorcellerie, les accusations des morts promenés sur leur civière de par le village pour qu'ils dénoncent leur meurtrier sont, entre autres traits, les négatifs des autres.

Mais tout cela ne pourra se faire que si les marchés internationaux laissent sa chance à ce paysannat. Ne lisant pas dans le marc de café, qui d'ailleurs n'est pas un produit du Burkina, nous ne savons rien de l'avenir sauf à dire que la paupérisation des campagnes, comme celle de Bondoukuy ira s'accélération : la ville ne pourra pas absorber le surplus de main-d'œuvre, en admettant qu'il s'y déverse, et ne se gonflera que de bidonvilles dont on nous annonce le nombre en explosion dans les organismes internationaux.

Mais aussi nous devons signaler **trois manques** dans ces Cahiers, et qui sont d'importance : les femmes, l'arbre et le feu.

- Les femmes sont totalement absentes des stratégies des paysans telle que leurs discours la présente. Or, nous savons leur importance : « bêtes de somme » selon certaines qui nous ont dit qu'une épouse est moins qu'une vache pour son mari,

elles sont de l'aveu d'autres que « la main-d'oeuvre du pauvre », ce qui est d'une douloureuse lucidité.

Ne pouvant pas être propriétaires de biens meubles importants, elle ne sont propriétaires de rien que de bijoux si la chance et la passion leur sourient, de leurs vêtements et de quelques biens que le mari fond avec leur capital « pour ne pas être humilié », ce fameux honneur paysan pas forcément bien placé !, et qu'il vend un soir de beuverie ou de calcul et dont il spolie sans gêne l'épouse soumise. Or, c'est les femmes qui assurent les récoltes de karité, de néré, les transformations en beurre, soubala et dolo des produits de la terre. Mais les champs sont au mari (enquête Lacombe & Traoré, 2003), les charrettes au mari, dont elles auraient besoin pour transporter les grains aux habitations et qu'elles doivent donc abandonner une grande sur place à pourrir, ou qu'avec le temps elles engrangent, mais ayant perdu leur qualité, les arbres sont au mari. Et les hommes, dont les tâches et l'honneur étaient traditionnellement encadrés, ont débordé sur la sphère de leurs épouses : à la fois, ils leur restreignent la propriété des produits des arbres, ne respectent plus leur autonomie, les mettent au travail agricole, et vendent le produit de leur travail sous prétexte qu'une femme honnête ne peut vendre au marché, mais pour y acheter sans argent personnel, il n'y a aucun problème. Au Bwamu, comme il l'a été observé ailleurs, le développement se fait sur une main-mise masculine sur le travail féminin, et si celui-là se veut durable, on peut craindre que cette domination le soit aussi ;

- L'arbre est une question qui a été souvent peu vue (mais Pélissier, Kayser, Palé et d'autres l'ont bien étudiée) mais qui est intrinsèque à l'agriculture sur brûlis. Son absence des discours paysans recueillis dans le *Cahiers* est cependant significative : les hommes s'en désintéressent parce que c'est le rôle des femmes de les exploiter. Ils ne parlent que des grands arbres, du renouvellement du parc avec les jachères. Déjà une étude parue dans un ouvrage publié en 1939 signalait qu'on savait tout du karité... sauf comment convaincre le paysan de le planter. La question n'effleure pas les paysans des *Cahiers* ;
- Le feu n'apparaît pas dans les *Cahiers*, comme si ce qui se passait aujourd'hui n'était que broutilles dans le souvenir des grands feux d'autrefois qui ravageaient la brousse, ne s'arrêtait qu'aux bas-fonds et tuaient les imprudents ou les malchanceux restés en brousse. Pourtant, ils font partie de la tradition et de la sauvegarde du milieu par la destruction des nuisibles et la cautérisation des plaies des écorces (Demazoin) ; ils font aussi partie des techniques d'amélioration des terres : des expérimentations prouvant qu'une terre subissant le feu a comme un labour en profondeur (c'est une image que nous employons ici, n'étant pas

agronome) et que le feu enrichit la terre de par son propre mouvement. Pourtant, on parle plutôt de ses méfaits : quelques sujets des *Cahiers* signalent avec beaucoup de sens d'observation la disparition des vers de terre dont on sait l'effet productif (Lavelle) et des grandes termitières (Lepage), et pas seulement des abeilles, chenilles de karité, « rats goût », biches, panthères et éléphants.

Pourtant, tous savent qu'ils ne sont pas éteints ! Mais il est intéressant de noter qu'ils ne sont pas encore dans les préoccupations des sujets, comme si le milieu n'était pas encore totalement saturé pour les pratiques anciennes qui disposent d'un espace de liberté où elles peuvent perdurer, comme les cultes agraires, parmi les échanges monétaires, la culture attelée, l'engrais des blancs et une société pluriethnique.

Les *Cahiers* posent dans toute son acuité la question foncière, car c'est elle qui est au cœur des relations dans la Bwamu de Bondoukuy entre autochtones et migrants, dont on peut espérer qu'elle saura ne pas dériver en confrontation. En effet, y compris les anciens immigrants mossi sont pessimistes : ils ne voient pas durer cette fraternité : nos enquêtes de l'hivernage 2003 nous disent bien « tant que nos vieux logeurs seront là, tant que nous serons là, cela ira. Après... », les jeunes Bwaba sont très remontés contre les immigrants, et les jeunes Mossi, même quand ils parlent bwamu, ont des comportements prédateurs et miniers sur le milieu naturel... le fait est étonnant mais s'explique par une cause idéologique : islamisés, ils n'ont retenu des leçons reçues qu'un certain mépris pour des gens accrochés à leurs traditions, eux qui ont laissé les leurs au vieux pays. Quelques cas de « retours » au vieux pays du plateau mossi de jeunes nés à Bondoukuy sont significatifs : ils reviennent effarés de l'état d'arriération mentale et de la pauvreté de leurs parents d'origine. Ils ne seraient pas loin de penser ce que disent les Dafing de leurs frères restés au pays : des « sauvages ». Toute l'incompréhension est là, potentiellement dangereuse en l'absence d'une action politique et éducationnelle. Mais l'alphabétisation au Bwamu est difficile : la langue tonale du bwamu, ses variétés dialectales (au point où Barreteau, linguiste, se demandait si on avait bien affaire à une seule langue) rendent difficile l'alphabétisation ; une alphabétisation d'envergure en dyula est encore trop précoce, ou demanderait une volonté politique enthousiaste, ce qui semble hors de portée au Burkina des années que nous vivons, l'alphabétisation en mooré serait vécue comme une provocation par des locaux, dont certains, de haut niveau universitaire, vont jusqu'à dire à des Mossi eux-mêmes universitaires : « le problème du Burkina, c'est les Mossi », de là à vouloir éradiquer le problème, il resterait un pas qui permettrait la découverte de riches ressources minières dans ces pays qui n'ont aujourd'hui pour vivre que

l'agriculture, les ressources envoyées par ses migrants, l'aide internationale²⁴ et la ténacité et la débrouillardise de ses habitants, lesquelles sont grandes. Pour l'instant, le Burkina ne souffre pas des tares dont souffrent les pays assistés ou vivant d'une rente (voir les travaux sur l'économie de rente de A. Sid Ahmed) et c'est une des sauvegardes de la paix sociale au Bwamu de Bondoukuy avec le fait que les ressources minières actuelles ne sont jamais que des poches d'or trouvées qui font pousser des villes-champignons peuplées de Ghanéens et Maliens, vite gonflées, vite dégonflées, comme celle née auprès de Bagassi en fin 2001 et morte aux premières pluies de cette année.

Mais cette question foncière a le défaut d'écarter les vraies questions : l'espace est fini, la terre est surexploitée eu égard aux techniques de l'agriculture sur brûlis, on ne fera pas l'économie d'un bouleversement des rapports entre sexes et le renouvellement des générations ne se fera pas en investissant dans l'école française comme on le fait actuellement avec des classes de deux fois quatre-vingt dix élèves : 90 le matin et autant le soir pour résorber ces classes légales de 180 élèves, ce qui n'est pas un maximum.

Mais ces changements ne se feront pas seuls, ils ne peuvent qu'être portés et demandés de l'intérieur de la société : si le développement était un problème technique il serait là déjà. Les idées techniques des agronomes et des scientifiques qui pratiquent des disciplines connexes pourraient être appliquées, mais elles souffrent d'être le produit d'une certaine pensée technique en porte-à-faux avec la logique sociétale locale. Mais les paysans qui testent des méthodes de fumure, d'assolement, qui essaient des variétés différentes pour faire face au striga, à la perte de la fertilité des sols, à la disparition de certaines plantes ne s'en sortiront pas non plus tout seuls : le temps se raccourcit autant que l'espace et la nécessité est criante d'ajuster la pensée des uns aux bonnes volontés des autres.

²⁴ Un coopérant technique de la petite industrie-artisanat de Bobo-Dioulasso nous avait affirmé que le Burkina recevait par tête et par jour 1400 F cfa. Si on conçoit que la gestion de l'aide coûte au moins 60% on peut dire qu'arrivent 800 F cfa au pays, dont une partie repart en achat etc. (communication personnelle, 1999), ce qui reste n'est pas négligeable en termes macro-économiques.

Synthèse

*La terre bwamu et ses déchirements :
tensions interethniques et contradictions entre tradition et modernité*



Coulibaly Yézouma Raphaël

*Pour des raisons pratiques, l'exposé de synthèse
a été mis en tête de l'étude en chapitre initial page 5.*

Annexe

Description des Cahiers Yézouma

475 unités d'enquête

(chefs d'exploitation±indépendants mais de statut variable)

Questionnaire de François Y. Sodter

17. que signifie le nom du village ?
18. en quelle année es-tu venu (durée en années) ?
19. qui as-tu trouvé ?
20. quelles sont les coutumes recommandées par le chef de terre ?
21. et les étrangers (doivent-ils donner ?) ?
22. pourquoi les chefs de terre sont-ils allés à Doubassho ? (c'est le choix du terroir)
23. Ont-ils été chassés par les Mossi ?
24. comment cultivez-vous les terres pauvres ?
25. on trouve combien d'ethnies dans ce hameau ?
26. est-ce que la végétation a changé depuis votre arrivée ?
27. ordre d'arrivée des ethnies
28. nom de la jachère dans la langue vernaculaire
29. le nom du nouveau champ
30. pourquoi ont-ils quitté là-bas pour ici ?
31. qui est le premier habitant du village ? (fondateur)
32. Quel est le totem de la brousse

Ethnies

Bwa	1
Mossi	2
Dafing	3
Peul	4
Samo	5
autres	6

Première exploitation

Echantillon à moitié des interviews

liste suivant les questions posées

YC + n° du cahier en° de page de la première question numérotée (numérique)

Numéro du cahier, 3 col, numérique

Ethnie, 1 col, 6 cas

Age : 2 colonne (on fixe arbitrairement la date de l'enquête à 2000)

q1 : que signifie le nom du village ?

Q1 : Le sujet connaît la signification : Y/N

q2 : en quelle année es-tu venu (durée en années) ?

Q2 : Age à l'arrivée 2 col.

q3 : qui as-tu trouvé ?

Q3 : a- qui est là ? une ou x personnes citées : (0 ou blanc) 1 à 2, 3+ :

1 parents directs(ou gd parents) ; 2 « oncle » ; 3 autres

b- ethnie citée : code ethnie

c- autre : 1 Tout le monde ; 0 Non renseigné ;

(n'est informé que si les deux autres variables sont vides)

e- verbal : Y/N, présence d'un discours

q4 : quelles sont les coutumes recommandées par le chef de terre ?

Q4 : Plusieurs possibilités :

a- s'estime proprio éminent Y/N

b- donne qq ch : Y/N

c- donne qq ch au proprio/chef de terre : Y/N

d- dons quand on n'est pas propriétaire : Y/N

(dons matériels des non-proprio bwaba ou pas : Y/N → cf la Q4H qui est placée en Q5)

e- dons de prémices : Y/N

e2- prémices sous forme de poulets : Y/N

h- donne au chef ou au propriétaire : Y/N

g- don de poulets : Y/N

h- don en grains : Y/N

h2- don en kanssi : nb de kanssi, 1 col. Numérique

h3- don en tines : nb de tines, 1 col.

i- tout le monde Y/N

j- chef terrain Y/N

q5 : et les étrangers (doivent-ils donner ?) ?

Q5 : Dons matériels des non-proprétaires – bwaba ou pas – (cette information figure souvent en Q4) :

- a- poulets : Y/N
- (=Q4 h) Grains : Y/N
- b- en kanso : nb, 1 col.
- c- en tines : nb, 1 col.

q6 : pourquoi les chefs de terre sont-ils allés à Doubassho ? (c'est le choix du terroir, cette question initiale a été modifiée en cours d'enquête par l'enquêteur)

Q6 : Raisons de la migration (arrivée ou départ selon le cas) :

- a- non-réponse : Y/N
- b- abondance de terres : Y/N
- c- manque de terre/jachère : Y/N
- d- problèmes écologiques locaux (au départ) : Y/N
- e- problèmes socio-culturels locaux : Y/N
- f- problèmes politiques (époque citée) : 1 conquête ; 2 colonisation ; 3 post-colonial

q7 : Ont-ils été chassés par les Mossi ?

Q7 : Les Mossi auraient forcé ou amené les Bwaba à émigrer ? Y/N

q8 : comment cultivez-vous les terres pauvres ?

Q8 : pratiques de fertilisation des terres fatiguées utilisées par les sujets :

- a- engrais chimique : Y/N
- b- engrais organiques (fumier, compost) : Y/N
- c- pratiques culturales (labours, etc.) : Y/N
- d- jachère : Y/N
- e- autres pratiques (rotation des cultures, choix de nouvelles variétés) : Y/N

q9 : on trouve combien d'ethnies dans ce hameau ?

Q8 : nombre d'ethnies : 1 col.

liste des ethnies citables : Y/N pour chaque ethnie

q10 : est-ce que la végétation a changé depuis votre arrivée ?

Q10 : Oui, la végétation a connu des changements :

- a- appauvrissement flore : Y/N
- b- appauvrissement de la zone : Y/N
- c- assèchement : Y/N
- d- manque de pluies : Y/N
- e- réduction des terres libres : Y/N
- f- réduction des jachères : Y/N
- g- pression démographique : Y/N
- h- immigration : Y/N

q 11 : ordre d'arrivée des ethnies

Q11 : Ordre des ethnies dans la zone

liste des ethnies citables : on note le rang pour chaque ethnie citée

q12 : nom de la jachère dans la langue vernaculaire

Q12 : Si la question est informée (le sujet donne des noms vernaculaires) : on code si langue utilisée identique à ethnie : Y/N

q13 : le nom du nouveau champ

Q13 : Si la question est informée (le sujet donne des noms vernaculaires) : on code si langue utilisée identique à ethnie : Y/N

q14 : pourquoi ont-ils quitté là-bas pour ici ?

Q14 : Raison de l'émigration de la zone de départ

a- non réponse : Y/N

b- manque de terres libres : Y/N

c- manque de jachères là-bas : Y/N

d- qualité des sols là-bas : Y/N

e- sol fatigué là-bas : Y/N

f- striga là-bas : Y/N

g- sécheresse là-bas : Y/N

h- inondation là-bas : Y/N

i- problèmes écologiques là-bas : : Y/N

j- problèmes socio-culturels : Y/N

k- problèmes politiques : Y/N

l- abondance de terres ici : Y/N

m- a été appelé dans la zone actuelle par quelqu'un

q15 : qui est le premier habitant du village ? (fondateur)

Q15 : Si la question est informée (le sujet donne un nom) : Y/N

q16 : Quel est le totem de la brousse

Q16 : Interdits posés pour les champs, jachères et brousses :

a- ne pas faire couler le sang : Y/N

b- ne pas copuler : Y/N

c- ne pas voler : Y/N

d- ne pas tuer : Y/N

e- ne pas tuer de python : Y/N

f- ne pas se livrer à un acte de sorcellerie : Y/N

g- ne pas avoir les cœur noir/tête rouge : Y/N

h- avoir bon coeur : Y/N

i- ne pas provoquer de conflits de terre : Y/N

j- ne pas provoquer de conflits autres : Y/N

k- ne pas provoquer de bagarre : Y/N

l- ne pas enterrer : Y/N

m- ne pas abandonner un cadavre : Y/N

n- ne pas agir négativement : Y/N

o- agir positivement : Y/N

p- respecter le dô (bois sacré des Bwaba) : Y/N

q- ne pas voler (cette question est déjà codée en c ; on présentera c∪q) : Y/N

r- autre interdit : Y/N

Deuxième dépouillement

1_CYR-base

Cahiers Yézouma

Chiffrement à partir de questions posées directement au texte de l'interviews

(Variables : y = y/n ; μ =numérique si non précisé : y/n)

Successivement on donne le numéro de la variable, son nom, l'explication, le code

V01	YC	numéro YC cahier/page
V02	MEN	n° ménage
V03	SUJ	Ethnie du sujet
V49	AGE	âge du sujet
V04	PRES	Durée de présence
V05	LIEU	le nom du lieu est : 1 en bwamu, 2 en mooré, 3 éponyme
V06	SIGN	signification du nom du hameau si elle est connue : Y/N

Installation

V07	PAR	a trouvé des parents en s'installant
V08	HAMO	a trouvé telle ethnie en arrivant (code ethnie)
V09	STATER	a trouvé tel statut/situation écologique des terres en s'installant (statut des terres prises à l'arrivée : 1 brousse libre ; 2 zone frontière ; 3 bas-fond ; 4 sol gravillonnaire ; 5 jachère vide ; 6 jachère avec habitants ; 7 terre cultivée (avec 3 implique 2, 2 implique 1 et avec 4 implique 2, 2 implique 1)
V10	FONDA	est le fondateur du défrichement, ou descendant de ce défricheur
V11	PROPRIO	un ou plusieurs indices donnent à penser qu'il est propriétaire d'un droit de culture
V12	DONN	donne quelque chose au chef de terre (et pas au propriétaire si hébergé ou protégé chez un logeur ou un employeur)
V13	PREM	a fourni les prémices du défrichement (don de poulets)
V14	COLO	des problèmes liés à la colonisation (conquête ou époque coloniale) sont cités

Lutte engagée contre la pauvreté des sols/terres

V15	ENGR	engrais des blancs (engrais chimiques)
V16	FUM	fumure animale ou compost, ou rapport d'ordures et d'herbes de brousse
V17	CULT	pratiques culturelles physiques
V18	JACH	pratique de la jachère
V19	ROTAT	rotation des cultures ou en utilisant des espèces moins gourmandes en eau ou de cycle végétatif plus court

Ethnies présentes

V20	NBETH	nombre d'ethnies citées
V21	BW	Bwaba : citée en premier rang 1, en second rang ou autre suivant 2, non citée blanc
V22	MOS	Mossi : citée en premier rang 1, en second rang ou autre suivant 2, non citée blanc

Par déduction, si on a V21 & 22 : blanc & blanc ou 2 & 2, cela signifie que ni les Bwaba ni les Mossi ne sont en premier, ou bien ils sont absents de ce hameau

Changements constatés depuis l'arrivée au lieu de résidence

V23	FLOR	changements dans la flore depuis l'arrivée au lieu
V24	FAUN	changements dans la faune depuis l'arrivée au lieu
V25	PLUI	changements dans la pluviométrie depuis l'arrivée au lieu (quantité et/ou durée)
V26	ECOL	changements dans l'écologie depuis l'arrivée au lieu
V27	POP	changements dans la pression démographique depuis l'arrivée au lieu (croissance ou immigration)
V28	FINTER	fin des brousses libres et/ou jachères
V29	EROS	accroissement de l'érosion
V30	BOV	érosion par bovins (troupeaux du village ou des Peul)

Pourquoi a-t-il été poussé au départ (de son lieu d'origine)

V31	ENDTER	fin des terres, libres ou jachères exploitables permettant le renouvellement des défriches
V32	ROSION	érosion des terres
V33	FAIM	la faim est citée comme cause
V34	SECH	sécheresse et manque de pluies
V35	FUITE	fuite de la zone de départ, pour moitié mésentente avec un parent, pour l'autre rapt de femme
V36	APPEL	le sujet est venu (et a donc quitté sa zone de départ) « parce qu'on l'a appelé à Bondoukuy »

Interdits sur la brousse, les champs et la jachère

V37	SANG	il est interdit de tuer, de se battre, de faire couler du sang humain
V38	COPUL	il est interdit de copuler hors du village et en plein air en brousse etc. (interdit transformé en « interdit de violer ou d'adultère par les Mossi récemment immigrés et d'autres immigrés)
V39	OEILNEG	il est interdit de faire de l'œil (mépriser, insulter, provoquer...) ainsi que d'autres actes négatifs
V40	CADAV	il est interdit de laisser un cadavre en brousse etc. ou d'enterrer qui que ce soit
V41	BONTE	il faut avoir bon cœur, accomplir des actes positifs en brousse etc.
V42	CÆURN	il ne faut pas avoir le cœur noir, être envieux, malfaisant, pratiquer des actes de sorcellerie

En fait, le nombre de variable sera de 62, voir le descriptif du fichier plus loin.

Synthétisation et recodification

Synthétisation et recodification des informations du premier dépouillement des Cahiers Yézouma dans le cadre du second code de saisie et des variables déterminées

y = y/n ; μ=numérique si non précisé : y/n, et c'est le yes qui l'emporte (« est informé » car, compte tenu de la méthode de chiffrement en dichotomique d'un corpus d'information, il est rare que les non apparaissent, donc on les élimine dans les variables de synthèse ; certaines variables d'origine peuvent apparaître plus d'une fois dans les variables de synthèse compte tenu des choix faits au premier chiffrement par Lacombe & Traoré.

Successivement on donne le numéro de la variable, son nom, l'explication, le code

En italique la variable doit être ressaisie (deux variables : 5 & 9) et on met à côté la liste des questions du premier dépouillement qui la compose.

La variable peut être utilisée dans certains codes, auquel cas on note le numérique ; elle peut être seulement utilisée en yes, no ou blanc (y, n & b) ; quand ce n'est pas précisé, c'est le Yes ou « est informé » qui importe le reste étant inutilisé.

Par ailleurs, certaines variables ont été créées qui ne seront pas utilisées ultérieurement, elles ne sont là que pour effectuer la discussion des données, tout comme certaines des variables du premier chiffrement ne sont plus réutilisées, nous estimons le « sondage » empirique au demi comme éclairant suffisamment la situation pour ces variables mineures.

V01	YC	numéro YC cahier/page	μ
V02	MEN	n° ménage	μ
V03	SUJ	Ethnie du sujet	μ
V49	AGE	âge du sujet	μ
V04	PRES	Durée de présence	μ
V05	LIEU	le nom du lieu est : 1 en bwamu, 2 en mooré, 3 éponyme	μ
V06	SIGN	signification du nom du hameau si elle est connue : Y/N	

Installation

V07	PAR	a trouvé des parents en s'installant
V08	HAMO	a trouvé telle ethnie en arrivant (code ethnie)
	<u>Var. de synth</u>	V51 ACCUEIL y/n (Y informé)
V09	STATERa	trouvé tel statut/situation écologique des terres en s'installant (statut des terres prises à l'arrivée : 1 brousse libre ; 2 zone frontière ; 3 bas-fond ; 4 sol gravillonnaire ; 5 jachère vide ; 6 jachère avec habitants ; 7 terre cultivée (avec 3 implique 2, 2 implique 1 et avec 4 implique 2, 2 implique 1)
V10	FONDA	est le fondateur du défrichement, ou descendant de ce défricheur y/n
V11	PROPRIO	un ou plusieurs indices donnent à penser qu'il est propriétaire d'un droit de culture le reste = No
V12	DONN	donne quelque chose au chef de terre (et pas au propriétaire si hébergé ou protégé chez un logeur ou un employeur) Y=(Q4h+Q4h2+Q4h3) ∪ Q5 (kansi & tine informés)
V13	PREM	a fourni les prémices du défrichement (don de poulets)
V14	COLO	des problèmes liés à la colonisation (conquête ou époque coloniale) sont cités (codes 1+2+3)

V51	ECOBW	pb écologiques pour les Bwaba
V52	TERBW	abondance de terres pour les Bwa

Lutte engagée contre la pauvreté des sols/terres

V15	ENGR	engrais des blancs (engrais chimiques)
V16	FUM	fumure animale ou compost, ou rapport d'ordures et d'herbes de brousse
V17	CULT	pratiques culturales physiques
V18	JACH	pratique de la jachère
V19	ROTAT	rotation des cultures ou en utilisant des espèces moins gourmandes en eau ou de cycle végétatif plus court

Ethnies présentes

V20	NBETH	nombre d'ethnies citées
V21	BW	Bwaba : citée en premier rang 1, en second rang ou autre suivant 2, non cité blanc
V22	MOS	Mossi : citée en premier rang 1, en second rang ou autre suivant 2, non cité blanc Par déduction, si on a V21 & 22 : blanc & blanc ou 2 & 2, cela signifie que ni les Bwaba ni les Mossi ne sont en premier, ou bien ils sont absents de ce hameau Transformer l'info dans ce sens BW=yes si code 1 ; MOS=Y si code 1

Changements constatés depuis l'arrivée au lieu de résidence

V23	FLOR	changements dans la flore depuis l'arrivée au lieu
V24	FAUN	changements dans la faune depuis l'arrivée au lieu
V25	PLUI	changements dans la pluviométrie depuis l'arrivée au lieu (quantité et/ou durée)
V26	ECOL	changements dans l'écologie depuis l'arrivée au lieu= synthèse d'au moins un oui dans la question
V27	POP	changements dans la pression démographique depuis l'arrivée au lieu (croissance ou immigration)
V28	FINTER	fin des brousses libres et/ou jachères
V29	EROS	accroissement de l'érosion
V30	BOV	érosion par bovins (troupeaux du village ou des Peul) (<u>cette variable n'existe pas dans le premier chiffrage</u>)

Pourquoi a-t-il été poussé au départ (de son lieu d'origine)

V31	ENDTER	fin des terres, libres ou jachères exploitables permettant le renouvellement des défriches
V32	ROSION	érosion des terres
V33	FAIM	la faim est citée comme cause (<u>cette variable n'existe pas dans le premier chiffrage</u>)
V34	SECH	sécheresse et manque de pluies
V35	FUITE	fuite de la zone de départ, pour moitié mésentente avec un parent, pour l'autre rapt de femme
V36	APPEL	le sujet est venu (et a donc quitté sa zone de départ) « parce qu'on l'a appelé à Bondoukuy »

Interdits sur la brousse, les champs et la jachère

V37	SANG	il est interdit de tuer, de se battre, de faire couler du sang humain
V38	COPUL	il est interdit de copuler hors du village et en plein air en brousse etc. (interdit transformé en « interdit de violer ou d'adultère par les Mossi récemment immigrés et d'autres immigrés)
V39	OEILNEG	il est interdit de faire de l'œil (mépriser, insulter, provoquer...) ainsi que d'autres actes négatifs
V40	CADAV	il est interdit de laisser un cadavre en brousse etc. ou d'enterrer qui que ce soit
V41	BONTE	il faut avoir bon cœur, accomplir des actes positifs en brousse etc.
V42	CCEURN	il ne faut pas avoir le cœur noir, être envieux, maléfisant, pratiquer des actes de sorcellerie

Projet d'analyse

Cahiers Yézouma

19 grandes variables à recalculer

V03	SUJ	Ethnie du sujet
V49	AGE	<35 ans 35-49 ans ≥50 ans
V04	PRES	Durée de présence : 0-4 ans 5-9 10-19 20-29 ≥30 ans
30 ans et plus		
V07	PAR	a trouvé des parents en s'installant
V08	HAMO	a trouvé telle ethnie en arrivant (code ethnie)
V09	STATER	a trouvé tel statut/situation écologique des terres en s'installant (statut des terres prises à l'arrivée : 1 brousse libre ; 2 zone frontière ; 3 bas-fond ; 4 sol gravillonnaire ; 5 jachère vide ; 6 jachère avec habitants ; 7 terre cultivée (avec 3 implique 2, 2 implique 1 et avec 4 implique 2, 2 implique 1))
V10+V11+V13	FONDA+ PROPRIO + PREM	propriétaire d'un droit de culture
V12	DONN	donne quelque chose au chef de terre (et pas au propriétaire si hébergé ou protégé chez un logeur ou un employeur)
V15	ENGR	engrais des blancs (engrais chimiques)
V16+V17+V18+V19	FUM+CULT+JACH+ROTAT	pratiques douces
V20+V21+V22	NBETH+BW+MOS	BWA seuls; MOS seuls; MOS+BWA et BWA+MOS seuls ; autres cas

Changements constatés depuis l'arrivée au lieu de résidence

V23 à V26+V29	FLOR+ FAUN +PLUI +ECOL+ EROS
V27 + V28 + V30	POPU FINTER+ BOV

Pourquoi a-t-il été poussé au départ (de son lieu d'origine)

V31 à V34	ENDTER+ROSION+FAIM+SECH	écologie
V35+V36	FUITE + APPEL	fuite sociale

Interdits sur la brousse, les champs et la jachère

V37+V40	SANG et CADAVRE	
V38	COPUL	il est interdit de copuler hors du village et en plein air en brousse etc. (interdit transformé en « interdit de violer ou d'adultère par les Mossi récemment immigrés et d'autres immigrés)
V39+42	OEILNEG et CŒURNoir	
V41	BONTE	

AXES prioritaires : ETHNIE, SEXE, AGE, DUREE DE RESIDENCE, FONDA+etc *versus* DONN,
Tableaux : ETHN par changements constatés ; Mossi par causes de départ ; ethn par interdits

Descriptif des fichiers

Les fichiers suivants sont ceux qui ont servis pour nos analyses, le premier, intitulé 1_CYR-Base, donne les données de base pour la totalité des *Cahiers* de Coulibaly Yézouma Raphaël (CYR), les détails car ils figurent dans les pages précédentes.

Rappelons que la variable « Bovins » est une variable qui ne porte que sur la moitié du fichier, le chiffre est donc à multiplier par deux mais ne peut être utilisé pour comparer les individus chefs de famille.

Fichier 1_CYR-Base

Voir les codification dans les annexes précédentes : ce fichier est établi par synthèse et chiffrage de variables supplémentaires. Les réponses sont en général dichotomique : la variable apparaît dans les cahiers en positif : 'oui', en négatif, 'non'. Mais les 'non' s'étant trouvé très rares voire exceptionnels, ils ont été mêlés avec les blancs et non-informés (non-occurrence de la variable), ou autres cas « bizarres ». Le recodage a été fait en numérique : 1 = oui ; 2 = non

NVIDUNIQ ID 2	ROTATION 28
NUMYC 3	NBETH 29
NUMENAGE 4	BWABA 30
VILLAGE 5	MOSSI 31
LIEU 8	FLORE 32
SIGNIF 9	FAUNE 33
TERROIR 0	PLUIE 34
ETHNSUJ 3	ECOLOGIE 35
AGE 4	POPULN 36
DURPRES 5	FINTER 37
PARENTS 6	BOVINS 38
ETHHAMO 7	<i>Cette variable ne porte que sur la moitié des sujets, elle doit donc être abandonnée dans les analyses de comparaison</i>
STATER 8	ENDTER 39
FONDATR 9	EROSION 40
DONNE 20	FAIM 41
PROPRIO 21	SECH 42
PREMICES 22	FUITE 43
COLONIE 23	APPEL 44
ENGRAIS 24	SANGTUEB 45
FUMURE 25	COPULER 46
CULTURAL 26	OEILNEGV 47
JACHERE 27	

CADAVREE 48

CONFLITT 49

BONCOEUR 50

COEURNOI 51

ANCNV Fichiers d'origine 52

NVSTATER statut des terres 53
Ancien code : nouveau code
 0 Non informé
 1 champs
 2 jachère appropriée
 3 jachère ancienne
 4+5+9 brousse
 6+7+8 sol

NVETHSUJ ethnie 54
 1 bwaba
 2 mossi
 3 autre

FILTER_\$ nvethsuj = 1 (FILTER) 55
Value Label
 0 Not Selected
 1 Selected

JEUNVIEU 56
 durée de présence inférieure à 20 ans
 Durée de présence supérieure à 21 ans
A été calculée pour la variable 57, éliminée car le calcul réalisé s'est trouvé erroné
Variable 57 : à supprimer : codification erronée

SG_CFT_O sang, conflit et oeil 58
Value Label
 1 sang ou conflit ou oeil négatif
 2 autres

COP_CADA copulation et cadavre 59
Value Label

1 copuler ou cadavre
 2 autre

NBONNOIR bonte non ou vide et coeur noir 60
Value Label
 1 pas bon ou NI ou coeur noir (NI=non informé)
 2 autre

FUITAPFM fuite ou appel ou faim 61
Value Label
 1 fuite, appel ou faim
 2 autre

FFECOL flore, faune ou écologie 62
Value Label
 1 flore, faune ou écologie
 2 autre

FCROTAT fumure, culturale ou rotation 63
Value Label
 1 fumure, culturale ou rotation
 2 autre

FONDPROP fondateur ou propriétaire 64
Value Label
 1 fondateur, propriétaire ou prémices (poulets sacrifiés)
 2 autre

Autres variables recalculées présentes dans ce fichier :

RAPP_TER Rapport à la terre 11
 1 Oui
 2 Rien

BOSERUP Amélioration terre 12
 1 Oui
 2 Rien

TABOU Cite au moins un interdit 13
 1 Oui
 2 non

Fichier 2_CYR-synth

Liste des variables et description du fichier synthèse : CYR-Synth-2

NVIDUNIQ	1	CULTURAL	23
ID	2	JACHERE	24
NUMYC (numéro du cahier et de la page du cahier du début de l'interview)	3	ROTATION	25
NUMENAGE numéro du ménage du cahier (doubles et manques)	4	NBETH	26
VILLAGE (effacé)	5	BWABA	27
LIEU (effacé)	6	MOSSI	28
SIGNIF	7	FLORE	29
TERROIR (effacé)	8	FAUNE	30
ETHNSUJ	9	PLUIE	31
AGE	10	ECOLOGIE	32
DURPRES	11	POPULN	33
PARENTS	12	FINTER	34
ETHHAMO	13	BOVINS	35
STATER	14	ENDTER	36
FONDATR	15	EROSION	37
DONNE	16	FAIM	38
PROPRIO	17	SECH	39
PREMICES	18	FUITE	40
RAPP_TER rapport à la terre	19	APPEL	41
COLONIE (colonisation française citée comme cause de migration)	20	SANGTUEB	42
ENGRAIS	21	COPULER	43
FUMURE	22	OEILNEGV	44

Fichier 3_Cyr-fin

Liste des variables et description du dernier fichier résumé

TOPONY Toponyme 1 1 Bwaba 2 Autre	2 non
SIGNIF Signification du toponyme 2 1 Connue 2 Ignorée	AGE_REC Age recodé en trois classes 14 1 Moins de 40 ans 2 Entre 40 et 49 ans 3 Plus de 50 ans
ETH_SUJT Ethnie du sujet 3 1 bwa 2 Mossi 3 Autre	
PRESENCE Durée de présence 4 1 Présence de moins de 24 ans 2 25 ans et plus	
PARENTS A trouvé des parents en arrivant 5 1 Oui 2 Non	
TER_REC recodification de stater 6 c'est la nature des terres à l'arrivée 1 champ 2 Brousse	
ENGRAIS Utilise l'engrais 7 1 Oui 2 Non	
JACHERE pratique la jachère 8 1 Oui 2 Non	
DIV_ETHN une ou deux ethnies 9 1 Oui 2 Non	
FIN_TER plus de brousses 10 1 Oui 2 Non	
RAPP_TER Rapport à la terre 11 1 Oui 2 Rien	
BOSERUP Amélioration terre 12 1 Oui 2 Rien	
TABOU Cite au moins un interdit 13 1 Oui	